

VALERY ALEFF

ZARINA

Et pourquoi dirai-je combien grande est la grâce de la virginité, qui fut choisie par le Christ, au point de devenir le temple charnel de Dieu, dans lequel nous lisons que la plénitude de la Divinité habita charnellement. Une Vierge conçut la Rédemption du monde, une Vierge engendra la vie de tous. La Virginité ne devrait donc pas être livrée à elle-même, puisque nous voyons qu'elle bénéficia à tous dans le Christ. Une Vierge porta Celui que ce monde ne peut ni contenir ni soutenir. Et quand Il naquit des entrailles de Sa mère, Il préserva la clôture de sa chasteté et le sceau inviolé de sa virginité. Ainsi le Christ trouva dans la Vierge ce qu'Il désirait pour se façonner, ce que Notre Seigneur pouvait accepter et accueillir. Notre chair fut chassée du Paradis par un homme et une femme et réunie en Dieu par l'intermédiaire d'une Vierge.

Saint Ambroise, *Lettre LXIII*

Les mots et la parole ont pour utilité d'exprimer les profondeurs de l'esprit, de remonter à la surface le secret des pensées, et d'exposer la volonté de celui qui parle. Ainsi écrire est la dernière expression de l'esprit, c'est le nombre du discours et de la voix comme aussi, la collection, l'état, la fin, la continuité et l'itération, faisant une habitude qui ne s'améliore pas dans l'action de sa propre voix. Et tout ce qui est dans l'esprit, dans la voix, dans le mot, dans l'opération, dans la parole, tout cela ensemble est aussi dans l'écriture. Et comme rien de ce qui est conçu dans l'esprit n'est exprimé par la voix, ainsi rien de ce qui est exprimé n'est aussi écrit. Par conséquent les magiciens commandent que dans chaque œuvre il soit fait des imprécations et des inscriptions par lesquelles l'opérateur peut exprimer son affection ; s'il recueille une herbe ou une pierre, il déclare pour quel usage il le fait ; s'il fait un tableau, il dit et écrit dans quel but il le fait, avec des imprécations et des inscriptions.

Cornelius Agrippa, *Philosophie occulte ou magique*.

7, rue Sainte-Sophie,
Versailles

Versailles, le 26 septembre 1958

Je t'écis pour te dire que je t'aime. Cela m'intimide de t'en parler. Tu me prendras pour quelqu'un de naïf et de stupide.

Je t'aime. Je ne peux pas mieux décrire ce qui se passe en moi. Je peux exprimer mes sentiments quand tu es chez moi, dans ma chambre, ou quand nous sommes chez toi. Je te regarde. J'espère que tu me comprends quand je te regarde.

Je te regarde, je te caresse, parce que je n'ai pas le choix. Je t'aime trop. Mon amour est si intense, si abondant... Je ne peux pas le réprimer. J'ai essayé si souvent de le réprimer, d'étouffer son feu dans mon cœur. Hélas, je suis trop faible. Mon amour est trop fort.

Je ne veux pas t'ennuyer. Si tu partageais mes sentiments, je t'en parlerais tous les jours. Je dois t'ennuyer à mourir. N'est-ce pas ? Je voudrais voir ton visage, tes yeux, tes yeux gris ironiques. (Où lis-tu ma lettre ? sur la plage ? sous la pergola ?) Tu ne peux pas m'empêcher de ressentir ce que je ressens.

Comment vas-tu ? Tu me manques horriblement. Est-ce que je te manque ? Question stupide.

Pourquoi es-tu si loin de moi ? Ton visage me raconte toujours l'histoire de ton cœur. Parfois je n'ai pas besoin de t'écouter. Je te regarde. Et je vois ton cœur. J'en sais plus sur ton cœur que tout autre être humain. Je suis sûre que ta mère ne te connaît pas aussi bien que moi.

J'ai lu beaucoup de livres depuis ton départ. Et j'ai étudié le *Kâma sûtra*.

Qu'est-ce qu'une femme est censée faire pour gagner les faveurs de son amant ? Elle doit s'émerveiller de sa science érotique. (J'ai exprimé mon émerveillement à plusieurs reprises.) Elle doit apprendre de lui les 64 plaisirs mentionnés par *Babhravya*. (J'ai perdu le compte des plaisirs que tu m'as fait connaître.)

Je ne te néglige jamais dans le lit quand tu tournes la tête vers moi. Je touche les parties de ton corps selon ton désir. Je t'embrasse et je t'enlace quand tu dors. Et quand tu es réveillé. J'écoute toutes tes histoires. Je ne cesse de te dire que tu es le seul objet de mon désir. Je veux être unie à toi. Et je veux aussi avoir un enfant de toi.

Que fais-tu sur la Côte d'Azur ? As-tu rencontré des jolies filles ? Je suis si jalouse que je peux difficilement écrire le mot « jolies » sans trembler. J'espère qu'il n'y a que des laiderons sur la Côte d'Azur. Les jolies filles sont hors de saison. Elles passent leurs vacances ailleurs. Sur Vénus.

Je sais que j'ai l'air enfantin, mais je ne peux m'en empêcher. L'amour fait de nous des petites filles naïves, crédules, faciles à duper, qui ont peur de tout, qui croient à n'importe quoi. Je crois que tôt ou tard tu deviendras amoureux de moi. Je crois que nous nous marierons. Je suis sûre que ta mère aimerait avoir un petit-fils.

J'ai peur des autres femmes. Je doute de la constance de ton cœur. Attention ! Les femmes sont dangereuses, perverses. Elles ne disent jamais ce qu'elles pensent. Jamais ! Nous vivons dans une société corrompue.

Dans une de tes lettres tu parles de « haute fidélité », comme tu dis : « En matière de religion et d'amour, les puristes désapprouvent et dénigrent le pluralisme. J'en fais partie. Tu peux et tu dois te vouer à un seul dieu. Les dieux sont jaloux. »

A ce propos, j'aimerais te rappeler les paroles qu'Ophélie adresse à son frère dans le deuxième acte de l'immortelle tragédie de Shakespeare :

*I shall th'effect of this good lesson keep
As watchman to my heart. But good my brother,
Do not as some ungracious pastors do,
Show me the steep and thorny way to heaven,
Whiles like a puff'd and reckless libertine
Himself the primrose path of dalliance treads,
And recks not his own rede.*

Que fais-tu sur la Côte d'Azur ? Je voudrais que tu restes à la maison. Comme moi. Je ne peux pas sortir. Rien ne m'attire, rien ne me tente. Tu me manques ! Je te vois partout ! Tu m'as parlé de ce livre, *L'homme dans un paysage*. Tu es cet homme. Je te vois dans le paysage de ma vie. Tu es mes arbres et mes arbustes, tu es mes cerisiers en fleur et mes cascades. J'aime le livre de poésie japonaise que tu m'as prêté avant ton départ. Certains haïku me rappellent tes poèmes.

Je me souviens de ton parfum. Tous mes sens sont envahis par toi. Je ne peux pas regarder d'autres hommes. Ils sont répugnants. Je les hais. Je les abomine. Je voudrais qu'il n'y ait personne d'autre au monde que nous.

Hier, j'ai marché dans notre parc. Il était vide ! Pas de statues, pas de parterres.

*Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !*

Je me suis perdue dans l'immensité du parc. Le monde entier était un *no man's land*. Et je me suis perdue. Je suis perdue. Et je ne peux retrouver mon chemin à Versailles, dans ma propre chambre.

Mes parents, ma famille, se dissolvent dans mon amour. Je ne me souviens plus de ma famille. Le monde est toi et je suis à toi. Je n'existe pas.

C'est une longue lettre. Tu dois t'ennuyer à mourir. Mais je t'implore de me laisser vivre pendant une demi-heure encore... Sans toi, je suis morte. Je ne vis que quand je te vois ou quand je t'écris. J'ai l'impression que tu es avec moi. Aussi longtemps que dure cette lettre. J'aimerais pouvoir t'écrire éternellement. Au moins jusqu'à ton retour à Versailles, jusqu'à ce que j'entende tes pas dans ma chambre.

Quand reviens-tu ? Pourquoi ne raccourcis-tu pas ton séjour à Nice ? Pourquoi le temps est-il si beau sur la Côte d'Azur ? Mon éducation m'interdit d'avoir recours au dieu de la pluie ou à d'autres divinités païennes (le dieu du vent, le dieu de la gelée blanche, le dieu des nuages). Comment te faire revenir ?

J'ai vu beaucoup d'alliances jeudi dernier. Certaines étaient jolies. Les poètes japonais décrivent souvent la lune et ses reflets. Ces bagues brillaient comme la mer au clair de lune.

Que nous réserve l'avenir ? Dois-je lire ton avenir dans les cartes de tarot ? « 10 Epées ». Ruine, le Soleil dans les Gémeaux. La raison est prise de folie, le mécanisme sans âme, la logique des fous et de la plupart des philosophes. La raison s'éloigne de la réalité. Douleur, affliction, larmes, tristesse, désolation. Pas nécessairement la carte de la mort violente. Avantage, profit, succès, faveur, mais le tout transitoire, éphémère. Quelle horreur ! Les cartes mentent toujours, n'est-ce pas ?

Je rêve de ton corps... Tu as changé ma vie complètement.

Je n'aurais pas osé t'écrire cette lettre l'an dernier, il y a 10 mois.

Que dois-je faire ? Qui peut me guérir ? Personne. Dois-je me confesser ? Peut-être. Je n'ai pas le courage. C'est trop horrible.

As-tu connu beaucoup de femmes avant notre première nuit ? combien ? Je ne désire pas le savoir. S'il te plaît, ne me dis rien ! S'il te plaît, ne déçois pas celle qui t'aime si fort. Ne trahis pas ta Zarina. J'ai en toi une confiance absolue. N'oublie jamais que je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. S'il te plaît, respecte mon amour !

J'admets que j'aime nos jeux. J'aime tes inventions, tes « combinaisons de l'amour ». Je me souviens quand nous rampions sous la table de la salle à manger en direction de la glace ovale. Notre reflet était touchant et poétique. Je pense que l'amour annihile les perversions et

l'immoralité. L'amour peut être comparé à une prière. L'amour a des pouvoirs miraculeux. L'amour est Dieu. Tout est permis parce que je t'aime.

J'espère que tu apprécies la pureté foncière qui m'a interdit de me donner à toi au tout début de notre relation. Tu ne peux pas imaginer combien j'avais envie de te laisser caresser et pénétrer mon corps. Tu es si beau, si charmant ! Mais j'ai résisté à ton pouvoir érotique et sexuel. N'est-ce pas une preuve de ma fidélité future ? Personne n'est aussi attirant que toi. Et j'ai résisté. C'est tellement facile de résister aux autres hommes !

Pourquoi détruis-tu si obstinément ton bonheur ? La famille est la pierre angulaire de l'humanité. Les enfants ont bien plus d'importance que les poèmes ou tout autre fruit de l'imagination. Ils sont notre raison d'être. C'est eux que nous devons laisser derrière nous. Ils sont nos poèmes et nos tableaux. Et nos films. Ils sont un gage tangible de notre immortalité.

Permetts-moi de citer saint Ambroise une fois encore : « J'encourage le mariage et je condamne ceux qui ont coutume de le décourager, si bien que j'ai coutume de citer les mariages de Sarah, Rébecca, Rachel et d'autres femmes des temps anciens comme des modèles de vertus remarquables, singulières, exemplaires. Car celui qui condamne le mariage, condamne la naissance des enfants, et condamne la fraternité de la race humaine, prolongée en une suite de générations successives. Car, comment une génération pourrait-elle succéder à une génération dans un ordre ininterrompu, si le don du mariage n'aiguillonnait pas le désir de progéniture ? »

Pourquoi ne me crois-tu pas ? Me crois-tu maintenant ? Crois-tu saint Ambroise ? Je te rendrai heureux. Je serai ton miroir soumis, ta femme, ta sœur, ta fille, ta mère, ton frère. Aujourd'hui, j'ai l'impression d'être ton frère jumeau.

Je ne te demande pas de m'aimer. Je te demande de comprendre mon âme. S'il te plaît, sois indulgent et patient. Tu es si dur avec moi.

Tu es si tendre ! Comme j'aime tes doigts ! Pourquoi ne puis-je te porter dans mon ventre ? Comme si tu étais mon enfant, mon fils unique. Je suis ta mère et ton père.

Ma mère est rentrée dans ma chambre sans frapper. Je me suis débrouillée pour cacher cette confession dangereuse sous mon oreiller. Pourquoi faut-il se battre pour son indépendance ? J'espère que ma mère ne sait pas que je tiens un journal.

Je suis ton élève et je fais de mon mieux pour apprendre ce que tu m'enseignes. Je serai toujours ton élève. S'il te plaît, sois mon professeur, mon gourou. N'ai-je pas prouvé mes bonnes intentions et mes aptitudes ? Pour toi j'ai sacrifié mes principes, mes idéaux.

C'est une longue lettre. Et il est déjà 2 heures du matin. Une autre nuit sans sommeil. Pourquoi interrompre le cours de mes pensées ? Je ne veux pas te perdre. Pas un instant.

Ne jette pas ma lettre ! S'il te plaît, ne la jette pas ! Je serai avec toi aussi longtemps que tu la garderas.

Avant d'aller au lit j'embrasse la photo que tu m'as donnée l'été dernier. Chaque nuit j'embrasse ton visage, ton visage immobile et froid. Même dans la réalité tu es parfois aussi glacial que ta photo.

Je ne peux pas vivre sans toi. Je me suiciderais le jour de ton mariage. Ce ne vaut pas la peine de vivre loin de toi. Tu es mon souffle, ma terre, mon éternité. Quoi que tu fasses, Dieu nous unira.

Je t'attends.

PREMIERE PARTIE

Quand un homme cherche à conquérir une femme, il doit examiner son état d'esprit et agir comme suit.

Si elle le rencontre une fois, puis vient de nouveau à sa rencontre mieux habillée que précédemment, ou vient vers lui dans un lieu solitaire, il peut être certain qu'elle prendra plaisir à l'usage d'un peu de force. Une femme qui laisse un homme lui faire des avances, mais ne se donne pas, même après un long délai, doit être considérée comme une fantaisiste en amour, mais, en raison de la versatilité de l'esprit humain, même une telle femme peut être conquise si l'on conserve toujours avec elle d'étroites relations.

Le Kâma sûtra

1

Quand la rencontra-t-il pour la première fois ? où ? comment ?

Pourquoi elle plutôt qu'une autre ? La Providence n'avait-elle plus rien à offrir en ce mois d'octobre 1957 ?

Il la rencontra dans un couloir sombre. Il la rencontra dans une école, à Versailles. Le couloir était assez large pour lui permettre de jeter son dévolu sur un spécimen innocent de l'espèce féminine. Il croisa par hasard cette adolescente dont il n'avait jamais entendu la voix. Pas encore.

Il la croisa à plusieurs reprises, mais il ne la bouscula pas, ce qui aurait permis à cette adolescente anonyme de démontrer la qualité exceptionnelle de ses cordes vocales. Une fois, il entendit son rire ; dans le brouhaha ordinaire de la récréation, il l'attribua à une autre fille dont la laideur était impardonnable.

Il ne fit guère attention à ses allées et venues, à ses faits et gestes. Elle n'était pas d'une beauté exceptionnelle ; et il y avait beaucoup de jolies filles dans son école, à Versailles. (Le dessin de sa bouche n'avait pas le charme discret des lèvres de Claire.) Il y avait beaucoup de jolies filles en France et en Italie où il avait voyagé en 1954. Il n'aurait jamais remarqué l'ovale de son visage en Italie. Il ne fit pas attention à ses cheveux en France. Pas en octobre 1957.

S'il l'avait rencontrée sur une plage, il aurait immortalisé son corps, imitation infidèle de la *Vénus endormie*, à l'aide de la caméra dont il se servait partout, même dans ses rêves. Mais il fait trop froid en octobre, en novembre, en décembre. Et il détestait les piscines, leurs odeurs et leurs couleurs arbitraires.

Aussi, dans la bousculade ordinaire de la récréation, frôlait-il sa poitrine ou ses hanches sans s'arrêter, sans la regarder. Et il s'excusait d'une voix de plus en plus faible, comme s'il s'éloignait de cette adolescente dangereuse. Comme s'il s'enfuyait de plus en plus loin.

2

Pourquoi la Providence avait-elle ajourné le châtement ? Son ange gardien s'efforçait-il encore de le protéger contre ses maléfices ? Ils vivaient dans le même pays, dans le même département, sur la même avenue. Ils se promenaient dans les mêmes couloirs, autour des mêmes statues et des mêmes fontaines. Leur union était inéluctable.

Poussées au désespoir par un amour malheureux ou une tache sur un cahier, certaines écolières avalent une dose massive de barbituriques. On apprend leur mort dans les journaux et les romans. N'était-elle jamais réprimandée par ses professeurs ? N'avait-elle jamais de

mauvaises notes ? Et les plaies brûlantes de l'amour sans partage ? Et les accidents ? N'y avait-il pas de voitures à Versailles ? Pas de chauffards ? Ne buvait-on jamais un verre de trop, à Versailles, avant de prendre le volant ? N'allait-elle jamais à Paris ?

Un jour qu'il se morfondait au pied d'un escalier dont les marches portaient à la rencontre d'un plafond poussiéreux, elle apparut dans l'embrasure d'une porte. Quelques secondes plus tard, elle commença son ascension vers leur félicité à venir : en découvrant deux tiers de ses jambes brunes, il se détermina soudain à lui parler sous le préau.

Il voulait lui parler à la récréation suivante, au début de l'après-midi. Une semaine s'écoula. Enfin, il passa à l'offensive derrière une colonne agrémentée de signatures.

Pensa-t-il à elle pendant ces 124 heures qui, exprimées en termes volumétriques, auraient adopté la forme de la cigarette que certains condamnés savourent avant le coup fatal de la guillotine ? (124. La porte étroite entre la Mort et le Satan.) Non. Mais il ne l'oublia pas, comme si son image ascendante s'était réfugiée dans les combles de sa mémoire. Images et mots s'évadent de la vie. Notre capacité à les retenir prisonniers dépend de leur proximité avec notre âme. Et l'âme n'est pas omniprésente.

« En ce cas, je ne pense pas que nous ayons avantage à rester ici », dit-il à l'un de ses amis au cours de ces « derniers » jours. Parlait-il du couloir où ils se tenaient comme 2 brahmanes insensibles à la nervosité de la foule ? Ses parents avaient l'intention de quitter Versailles pour s'installer à Paris, avenue de Suffren. Pourquoi ne déménagèrent-ils pas ?

2 jours plus tard, il s'adressa à elle dans la cour de récréation.

3

Après toutes ces erreurs de calcul et ces ajournements, la scène paraissait prête pour leur première partie : bon joueur d'échecs, il avait tendance à considérer l'univers comme un échiquier sur lequel reines, cavaliers et rois glissaient d'arrière en avant, de droite à gauche. Une comparaison banale que Cowley développe dans son poème *To Destiny*.

« A en juger par son œuvre, ses idées sur la poésie sont d'un extrême... » C'était une « partie française » : il substituait le verbiage intellectuel aux prévisions météorologiques si chères aux don Juans d'outre-Manche. « Ce serait dommage... » Il arracha d'un coup sec une brindille et, d'un bras impétueux, la lança en direction du Petit Trianon. « Aimes-tu la musique ? Tu dois aimer la musique.

- Pourquoi ? Elle ne disait jamais 'oui'.

- La musique contemporaine...

- Contemporaine ?

- Ce soir, il y a un pianiste soviétique au Théâtre des Champs-Élysées. Malheureusement, en dehors de Prokofiev... Tu connais Boulez, Stockhausen ?

- Les pianistes soviétiques sont de grands techniciens.

Elle rejeta en arrière sa chevelure banale.

- Nous oublions souvent la différence entre créateur et interprète - négligence qui tient au mercantilisme invraisemblable de notre époque. Les interprètes ne peuvent ressentir l'extase de la liberté absolue qui permet au créateur - compositeur, écrivain, cinéaste parfois - de mêler les ingrédients, de combiner les substances les plus hétérogènes. D'ailleurs un créateur peut détruire ses œuvres, comme Dieu.

- Quels sont tes cinéastes préférés ?

- Mais les interprètes ne sont pas totalement inutiles. Ils créent des événements. Ils implantent un chef-d'œuvre infini dans l'espace et le temps.

- Fellini, Rossellini ? »

Hélas, elle ne refusa pas de l'accompagner au Théâtre des Champs-Élysées. Elle admirait les violonistes et les pianistes soviétiques.

4

Il conclut le premier jour par un « avantage nominal du fou pour un cavalier », mais il n'en tira aucun profit l'après-midi suivant et, à sa grande déception, la partie fut annulée tandis que la pluie se mettait à tomber avec son manque de tact proverbial. Il ne l'embrassa ni le second jour ni au cours de la troisième semaine.

Sans doute parla-t-il trop de compositeurs contemporains au lieu de lui faire apprécier la sensualité d'une *Consolation* de Liszt. Sans doute aurait-il dû l'amener plus souvent au théâtre des Champs-Élysées : les pianistes et les violonistes soviétiques ont tant œuvré au rapprochement des peuples...

Leur histoire d'amour s'éternisait, s'enlisait. Cette lenteur n'était pas dénuée de charme. Ses yeux brillaient même en l'absence du soleil perdu au-delà des côtes anglaises. Les résonances profondes de sa voix démentaient l'insignifiance de ses réponses.

Elle acceptait ses invitations et ses velléités, mais lui défendait tacitement d'entrevoir une lueur lascive à l'horizon, comme si leurs sorties et leurs dîners étaient encadrés de murs.

Il devint de plus en plus redondant : « C'est une œuvre inclassable, qui renferme un mélange inédit de traditions orientales et de l'humour léger d'un Voltaire. Catégories et étiquettes facilitent la vie des critiques... » Il privilégiait toujours son esprit au détriment de son corps.

Elle ne se moqua jamais de lui. Il croyait qu'elle était indulgente.

Il l'aurait peut-être oubliée assez vite si elle s'était tenue auprès de lui, soumise et fidèle. Sa trahison n'était pas un trou de mémoire, une étourderie de la part de son destin, un obstacle fortuit sur le chemin du succès - un caillou mal placé, une peau de banane, une racine protubérante. Sa trahison était son destin.

5

Je me rappelle comment mon père s'emporta au cours d'une randonnée en automobile. Nous allions en Bourgogne pour participer à une dégustation des vins. Une voiture nous précédait, une voiture ordinaire. Mais elle avait l'air de savoir où nous avions l'intention de passer l'après-midi, car elle prenait les mêmes tournants et dépassait les mêmes voitures. Au début, mon père était irrité ; ensuite, il se résigna et se laissa guider par quelqu'un ou quelque chose qu'il ne connaissait pas. Il continua de suivre cette voiture, même quand elle s'engagea sur une route qui ne nous convenait pas. Deux heures plus tard, nous étions à une centaine de kilomètre de l'endroit où le propriétaire d'un vignoble illustre nous attendait avec impatience. « *La forza del destino* », commenta mon père.

6

Un studio de télévision. Un homme ordinaire se tient derrière un pupitre. Un homme jovial marche en direction de la tribune. Il s'arrête, sourit, se tourne vers la caméra, déploie une feuille de papier, lève une main prometteuse et se met à lire.

« Fille non mariée, chaste et pure, se signalant dans l'Eglise chrétienne primitive par sa piété et la fidélité inébranlable à sa foi. » (*Il jette un regard inquisiteur en direction de l'homme ordinaire.*) Non ? D'accord, je vais vous aider. « En raison de ses qualités, cette fille avait une place spéciale dans la communauté chrétienne. » Je ne vous demande pas de me dire quelle place lui était réservée. Dites-moi le mot qui désigne cette femme. Connaissez-vous ce mot ? (*L'homme qui se tient en face des millions de téléspectateurs, fronce les sourcils et hoche la tête.*) Non ? « Une fille consacrée à une divinité, astreinte au célibat dans un temple - par exemple le temple du Soleil. » Comment l'appelleriez-vous ? Pas d'affolement ! (*L'homme se calme, mais ne parvient toujours pas à localiser cette femme nébuleuse dans le dictionnaire de l'Histoire.*) Oublions les temples et les divinités. Essayons à nouveau. « Une jeune fille réputée pour sa pureté, sa chasteté et sa beauté. Un portrait de la Madone. Un animal femelle n'ayant jamais copulé. » Comment appelleriez-vous cet animal ? Avez-vous

jamais vu un animal de cette sorte ? Vous n'avez jamais vu aucun animal ? Allons donc ! Avez-vous une chatte à la maison ? une chienne ? un poisson rouge ?

7

Malgré leur prodigalité terminologique, les dictionnaires sont toujours dépassés par les événements. Ils ne connaissent pas les mots nouveaux et ils confèrent aux mots anciens un sens dont nous n'avons plus aucun souvenir. Il n'y a pas longtemps qu'ils admettent l'homme au royaume de la virginité : « Fille (et dans un usage récent, garçon) qui n'a jamais eu de relations sexuelles. »

A cette époque, il était encore vierge. Sa curiosité naturelle l'empêchait d'apprécier pleinement les lenteurs proustiennes de leur jeu. Mais il était assez prudent pour ne pas céder à la tentation d'un dénouement prématuré. Il attendait et observait les mouvements de son adversaire dont les yeux continuaient à briller, promettant la fin de ses tortures et le début de sa vie d'homme.

Il lui prit la main dans le parc de Versailles, près d'une statue enveloppée de toile à sac marron. Il la garda quelques instants dans ses mains. Malgré la perspective inspirante du Grand Canal, cette union timide des doigts et des paumes n'aboutit à rien.

« Je t'ai fait mal ?

- Non. Elle se cacha les mains dans le dos.

- Tu es sûre ? Il insistait.

- Je suis sûre.

- Je t'ai fait de la peine ? Il était obstiné.

- Non.

- S'il te plaît, sois franche avec moi.

- Je suis franche. Où est le problème ?

- Le problème avec toi, c'est qu'on ne peut jamais regarder les choses en face.

- Quelles choses ? »

Ils quittèrent le parc.

8

J'étais vierge dans tous les sens du mot. Comme une page vierge sur laquelle on peut écrire n'importe quoi. Que voulait-elle écrire sur cette feuille ? avec son sang ? J'aurais pu garder mon âme pure et simple jusqu'au Jugement Dernier. C'était une voleuse, une ennemie qui s'introduisait chez moi pour « piller la trésorerie divine ». Elle me volait mon existence,

ma vie, ma paix, ma place au soleil, ma place au paradis. « Le courage et la confiance sont les armes qui nous permettent de déjouer les astuces de l'ennemi qui s'avance. » Trop tard, trop tard.

9

Les rituels amoureux comportent souvent un investissement pré-copulatoire important pour le mâle. La femelle peut refuser de copuler jusqu'à ce que le mâle lui ait construit un nid. Ou le mâle peut avoir à la nourrir d'une quantité de nourriture très substantielle. Ceci, naturellement, est parfait du point de vue féminin, mais suggère aussi une autre version possible de la stratégie du bonheur conjugal. Les femelles pourraient-elles obliger les mâles à tant investir dans leur progéniture avant de les autoriser à copuler qu'il ne serait plus intéressant pour eux de désertir après la copulation ?

Richard Dawkins, *Le gène égoïste*

Pourquoi ne refusait-elle pas de lui tenir compagnie lors de ses explorations désabusées du parc de Versailles ? Pourquoi refusait-elle de passer une heure ou deux au dernier rang d'un cinéma, ou mieux encore, dans son appartement ? Mondains assidus, ses parents lui laissaient le champ libre 5 jours par semaine.

Pourquoi ses explorations étaient-elles stériles, infructueuses ? Pourquoi ne s'abritaient-ils pas derrière l'écran hospitalier des troncs et des feuilles ? Il faisait trop froid dans le parc de Versailles. L'amour n'était pas de saison.

Une fois, il profita du temps rébarbatif pour parler du film *Les Lois de l'hospitalité*.

« Aimes-tu Buster Keaton ?

Elle hocha la tête, contrariée ou blessée par la brusque audace de ses suggestions. Elle se dégagea d'un geste irrévocable.

- Non. Jamais. Comment peux-tu ? Son bras libéré traça dans l'air un point d'interrogation.

- Je te demande... Es-tu allé voir *Les Lois*... ?

- Ce genre de films ne m'intéresse pas du tout.

- Des films muets ?

- En effet, les dialogues sont plutôt restreints, m'a-t-on dit.

- Quoi ?

- Tu sais de quoi je parle. »

Il le savait. Une fois encore, ils quittèrent le parc en silence.

Quand *animus* et *anima* se rencontrent, *animus* tire son épée de pouvoir et *anima* crache son venin d'illusion et de séduction.

10

Elle rougissait et refusait d'explorer la structure Mondrianesque de son appartement. Il fallait donc transférer l'échiquier érotique dans le sien.

Il inventa un prétexte qui, assez plausible dans le cadre studieux de leur existence, constituait de surcroît une preuve de son esprit d'équipe - vertu dont elle déplorait si souvent la rareté lors de leurs dialogues agrestes. « Nous devons nous épauler », disait-elle. Et son penchant pour l'individualisme ? et sa dévotion à sainte Nitouche ?

« Unissons nos efforts, proclama-t-il un jour. Le Bac était imminent.

- Pour quoi faire ?

- Je ne sais pas jongler avec les équations. Dans un élan théâtral, il prit 3 balles de tennis et en laissa tomber une. Ensuite, il grimpa sur l'appui d'une fenêtre d'où il pouvait surveiller plus facilement les pensées indéchiffrables de la jeune fille. On invitera Philippe et Paul.

- Bien sûr.

- Mais où ? *That is the question*. Il se pencha vers elle et faillit glisser de son piédestal. Mes parents seront ravis...

- Ils ne sont jamais là. C'est hors de question.

- *Out of the question*. Et les parents de Paul ont la grippe.

- Tous les deux ?

- Sa mère. Ça ne te suffit pas ? Et le père de Philippe vient d'avoir une crise cardiaque.

- Peut-être pourrait-on se voir chez Hélène ? dit-elle d'une voix indécise.

- Il y a une épidémie de grippe, insista-t-il. Et de crises cardiaques. D'ailleurs, son appartement est minuscule. Et son petit frère pleure sans arrêt.

- Quel âge a-t-il ?

- Dommage que ta mère t'interdise de recevoir des garçons. Comment se porte-t-elle ? »

Une rechute de timidité la laissa aphone. Il continua sur sa lancée, sans faire attention à son silence. Elle finit par admettre que sa mère n'avait ni la grippe ni une insuffisance cardiaque :

« Elle serait heureuse de te connaître.

- Je n'aimerais pas la déranger.

- Tu ne dérangeras personne. Ma mère doit passer la soirée à Cabourg avec sa cousine.

- Elle rentre le lendemain, je suppose. 8 plus 9... 17 heures de travail. (17. Utile. Bien qu'il symbolise 1, il le fait sous la forme du tonnerre. « Voici un disque magique que je dois lancer afin de gagner le ciel par la violence », dit l'Aspirant.)

- Tu es fort en addition, dit-elle.

- Et toi ? » demanda-t-il.

Elle ne comprit pas ou fit semblant de ne pas comprendre.

Aussi amical et obligeant que soit l'Eros de la femme, aucune logique terrestre ne peut l'ébranler si l'*animus* la tourmente. Souvent l'homme a l'impression – et il n'a pas entièrement tort – que seuls la séduction, les coups ou le viol ont le pouvoir de persuasion nécessaire. (Jung a raison. J'aurais dû la battre avec la canne de mon grand-père.)

11

Il était aussi fort en soustraction.

Elle invita Philippe et Paul. Il les décommanda. Ils lui souhaitèrent bonne chance.

Que fit-il la veille de leur tête-à-tête ? De quoi rêva-t-il ? Il se rappela quantité de rêves après leur séparation.

Il ne rêva pas de paysages langoureux ni d'oiseaux de paradis. Il rêva de son appartement, de son visage, des genoux de Claire.

Ils étaient assis à table. Il tripotait une bouteille de champagne qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à une bouteille de bière. Elle prit sa fourchette et le regarda droit dans les yeux.

« En écartant habilement les jambes, je lui faisais voir mon slip blanc, bien encadré par mes bas noirs », dit-elle.

Il lâcha son couteau et passa sa langue sur ses lèvres.

Elle poursuivit son strip-tease verbal. On en était aux hors-d'œuvre.

« Philippe ? Il continuait à lui poser des questions, comme s'il était un procureur.

- Mon joli petit slip blanc à fleurs avait une multitude de petits trous qui laissaient filtrer le regard. Il pouvait tout voir. Mes ombres et mes formes. Il n'avait jamais vu une telle merveille. Il n'osait y porter les mains. Alors je lui pris les poignets et guidai ses doigts vers les dentelles qui moulait monts et vallées. »

Elle lui retira la serviette des genoux et la fit voler à travers la pièce. Elle lui agrippa la main.

Il mourait de soif, mais sa lassitude onirique ne lui permettait pas de boire une flûte de champagne ou une chope de bière. Même une bouteille de coca lui était déjà inaccessible.

« Fou de désir, la respiration courte et saccadée, il me laissait faire. C'est moi qui me caressais avec les mains de Paul. Je l'obligeai à mettre un doigt le long de ma hanche sous l'étoffe et le fis glisser par devant. Puis je le forçai à mettre la main. L'étoffe se tendit, se déchira lorsqu'il arriva tout à fait devant. Je tirai encore. Le slip s'ouvrit et bâilla. »

Il libéra sa main. Majestueusement, elle désigna un immense échiquier accroché au mur. « Après un début plutôt banal surgit une offre de la Reine noire qui ne peut être ni acceptée ni refusée », se dit-il.

« Il ne fallut plus grand chose pour qu'il m'ôtât ce charmant petit coquin de slip. Il prit à pleines dents mes deux mamelons très érectés. Il les croquait comme du chocolat. Déjà, il s'appuyait sur moi et me prenait la tête à deux mains, me possédant brusquement. Les rares animaux du sous-bois furent les seuls témoins de cette étreinte. »

Il avait sa caméra à portée de la main. Elle était posée sur la nappe. Il ne s'en servit pas. Il aurait eu besoin d'une caméra vidéo pour filmer son destin.

« Quand il me pénétra, je hoquetai de plaisir. La brute me malmena encore très fortement. Son ventre frappait le mien à grands coups et le plaisir se transforma petit à petit en un genre de supplice de plus en plus atroce à supporter. Mes chairs dilatées, irritées de mille manières étaient tendues à l'extrême et il me semblait que j'allais me déchirer, me casser en deux, mourir sous les coups redoublés. »

La sonnette de la porte retentit voluptueusement : Gérard Philipe et Rudolf Valentino se tenaient sur le palier.

« N'ouvre pas ! Il souleva son couteau. Mais elle n'avait pas l'intention d'ouvrir la porte. Tout était déjà arrivé dans sa vie.

- Je perdis à demi conscience quand, au lieu de s'arrêter, il battit la mesure encore plus brutalement et pendant 5 secondes, ce fut un supplice infernal. J'aurais voulu crier, mais il me prit la bouche et aspira ma langue.

- Tu vas rater ton Bac. Il sortit un carnet de la sacoche qui gisait sur le tapis.

- Vaincue, caressée, sucée, agacée, martelée, remuée, retournée, triturée, écartelée, tirillée, exténuée, je rendis grâce avant minuit. Je m'endormis. Je m'évanouis entre ses bras. »

Elle ajouta avec un sourire : « Nous étions encore soudés l'un à l'autre par le doux lien de chair. »

Tu n'es ni vivant ni mort, enfant immortel des dieux, O Sommeil ! Varunânî est ta mère, Yama ton père. Araru est ton nom.

Nous connaissons ta naissance, O Sommeil. Tu es le fils des femmes divines, l'instrument de Yama ! Tu es le Terminator, tu es la mort ! Ainsi te connaissons-nous, O sommeil : protège-nous des mauvais rêves !

De même que l'on paie un seizième, un huitième ou l'intégralité d'une dette, de même l'on transfère les mauvais rêves à son ennemi.

Sexual dreams foretell the dreamer's destiny in social life. They anticipate the role that he will play in the theatre of family life, professional endeavour and civic affairs.

Il finit par s'enfuir. Il réussit à se réveiller.

(à suivre)

DEUXIEME PARTIE

*Had I but died an hour before this shame,
I had liv'd a blessed time; for, from this instant,
There's nothing serious in mortality;
All is but toys...*

Shakespeare, *Macbeth*, act II, sc. III

1

C'est une longue histoire. Elle aurait pu être encore plus longue si les 2 personnages qui parcouraient le même sillon chronologique avaient manifesté moins d'impatience le jour de leur dernier rendez-vous. Mais l'homme avait attendu 30 ans et l'attente n'est pas propice à l'éclosion de sentiments charitables qui, tels des plantes aromatiques, ornent l'âme des sages.

Son âme s'apparentait à la jungle amazonienne. Pleine de dangers. Tyrannisé par le passé, il cherchait refuge dans un avenir équitable. La mémoire humaine favorise une croissance anormale et perniciose d'impulsions vengeresses - une tumeur maligne qui révèle l'éclipse de l'âme.

Il se rappela ses promesses et serments.

« Je ne tromperai jamais mon mari. » Elle redressa la tête et se pinça les lèvres.

« As-tu jamais trompé ton unique amant ? » Il ne se rendait pas compte qu'en employant le mot « unique » il répondait lui-même à la question. Était-il sûr qu'elle ne l'avait jamais trompé ? Et ces craquements spectraux qui atteignaient ses oreilles et son subconscient chaque fois qu'il lui rendait une visite impromptue ? Il y a tant de sons dans l'univers. Ils viennent d'en bas, d'en haut, des balcons, des trottoirs. Qui peut dire d'où ils viennent ? Qui peut déterminer l'origine des sons ? de quoi que ce soit ?

Il attendait qu'elle le laisse entrer. En vain. Était-elle toujours sortie en ces occasions ? Sa porte restait malencontreusement close.

Et cet œil solitaire qui le regardait à travers la porte de la jeune femme ? C'était son œil, il en était sûr. Il reconnaît ses yeux si souvent... dans des pays où elle n'a jamais mis les pieds, pas même en rêve... Certains se croient victimes d'une surveillance continuelle, comme s'ils étaient beaux, célèbres ou monstrueux.

Aussi chassait-il craintes et soupçons d'un haussement d'épaule. (Elle était pire que n'importe quelle femme infidèle.)

Elle était encore fidèle à son mari. Pas pour longtemps. Sa fidélité reposait entre ses mains à présent ; son bonheur familial était à sa portée. Pas encore, pas encore. Pour tuer le temps, il se mit à dessiner des fleurs sur sa précieuse lettre qu'il avait repêchée une fois encore dans la corbeille à papier. Il y dessinait des feuilles et des branches, il la lissait pour enlever les pliures, les rides. La lettre vieillissait, elle aussi, malgré l'agressivité frivole de sa mémoire.

« Sur le seuil de la porte. Ses gémissements, ses lèvres. Elle me caresse le dos avec ses ongles en gage de réconciliation. Il faudrait des heures de caresses pour amener la

réconciliation entre nous. Un siècle de caresses. ‘Le pied du paon’. ‘La feuille d’un lotus bleu’. Elle va venir. Elle vient.» Il avait trouvé à l’énigme du temps une solution avantageuse, sans prendre en considération la formidable variété des humeurs féminines. Elle aurait pu renoncer à se rendre chez lui à cause d’un incident mineur ou factice, à cause de la migraine utilisée avec une désinvolture prolifique par les romanciers français du XIXe siècle. En outre, il sous-estimait sa loyauté.

Un fantôme remplace Hélène quand Pâris s’apprête à l’emmener à Troie. Dans le Rig Veda, une femme qui ne peut supporter la vue de celui qui ambitionne d’être son amant, s’échappe, laissant un clone à sa place. Les marées sont composées d’éléments périodiques et donc prévisibles, mais l’atmosphère est un système fluide différent. Ainsi est la femme. Et tout système physique qui ne se comporte pas de manière récurrente est imprévisible. Même les marées peuvent devenir imprévisibles - en cas de tempête. Et il y a beaucoup de tempêtes dans la vie d’une femme. Il n’y a que des tempêtes dans la vie d’une femme : des tempêtes dans une tasse de thé, des tempêtes dans un verre d’eau, des tempêtes dans une poêle, des tempêtes dans une baignoire, des tempêtes dans une piscine.

Elle ne mentait pas. Il en était sûr. Pas cette fois. L’énormité de son premier mensonge avait pris toute la place disponible. À moins qu’elle ne meure à 214 ans, pensa-t-il. (214. RVCh est un des nombres les plus séduisants pour un débutant. Pourtant sa couronne est Daath, et plus tard on apprend à le considérer comme un grand obstacle. Observez la promesse du 21, s’achevant en une malédiction effroyable du 4 ! Tragédie !) Donc, elle ne lui avait pas menti. Pas cette fois. Elle n’avait pas eu le moindre soupçon. Elle n’avait pas lu Alexandre Dumas depuis son adolescence. Elle imitait Milady à la perfection, mais elle ne s’en doutait pas. Elle croyait en son immortalité.

Dois-je la punir aujourd’hui pour la faute (ou le crime) qu’elle a commis il y a tant d’années ? Dois-je punir son innocent mari qui ignorait tout de notre liaison ? Est-il innocent ? Rient-ils à l’unisson ? Son sang. Comme *Maroon on Blue* de Rothko. Mes draps préférés, les draps bleus. Dois-je peindre une image pastorale sur cet épisode ?

S’il avait superposé d’autres couleurs à ce rouge impie, il les aurait effacées pour reconstituer la fresque de sa cruauté inéluctable. Et pourtant il n’était pas masochiste. Il n’était pas misogyne.

La poussière du doute retomba et couvrit d’une couche épaisse le fond de son subconscient. « J’ai résolu l’énigme de mon avenir. Laissez-moi en paix. » A qui parlait-il ? A son ange gardien ? Nul messenger céleste ne se mêla de ses désirs. Personne ne tira la sonnette au mauvais moment.

Il n'y avait plus de mauvais moments dans sa vie.

2

Il retrouva la raison vers 5 heures du matin. 15 heures plus tôt - à 2 heures de l'après-midi - il était encore seul.

En dépit de l'instant solennel, ses pensées s'attardèrent sur la météorologie : « Il pleut depuis jeudi. Mauvais pour les vendanges. Son maquillage dilué par quelques gouttes de pluie. Elle a dû pleurer dans la voiture, sans faire attention au rétroviseur. »

Pourquoi se souvenait-il de ses larmes ? Elle avait pleuré plusieurs fois au cours de leurs précédentes rencontres à l'époque de la libération sexuelle. Elle pleurait facilement, sous divers prétextes. Elle ne pleura pas dans le taxi qui la rapprochait de son ancien amant. Elle ne pleura pas dans sa chambre.

Elle n'avait pas pleuré depuis 31 ans. Au cours d'un après-midi larmoyant et pluvieux, il avait fait semblant de lui reprendre ses lettres. 2 ans plus tard, au cours de leur cérémonie d'adieu, les larmes qu'elle avait répandues vinrent se réfléchir dans le miroir de la vérité.

La vérité est le seul miroir *normal* que nous possédions. Tous les autres miroirs déforment la réalité au point d'interdire toute identification, toute Rédemption. Nous apprenons la vérité le jour de la séparation, quand notre ex-compagne n'a plus rien à perdre. Et nous n'avons rien à gagner. La vérité ne peut rien pour nous. « A présent nous voyons confusément dans un miroir, mais nous verrons alors face à face. À présent, partielle est ma science, mais je connaîtrai alors comme je suis connu. » Il n'attendit pas la mort, le séjour instructif dans l'au-delà, pour se trouver en tête-à-tête avec la vérité absolue. Le jour de leur séparation.

3

Avec la terre, l'illustre Boiteux (Héphaïstos) modela un être tout pareil à une chaste vierge. Athéna lui noua sa ceinture après l'avoir parée d'une robe blanche. Mais Hermès mit dans son cœur le mensonge et la fourberie. Ce fut le présent que tous les dieux offrirent aux hommes, pour leur malheur.

Le mythe de Pandore

Il y a des moments de révélation. L'univers entier avec tous ses mystères et toutes ses ambiguïtés semble réfugié à l'intérieur de notre corps, quelque part entre le cœur et l'estomac.

Nous lisons le Livre de la vie dont les pages bruissent paisiblement entre nos doigts. Tout est distinct, docile, infinitésimal.

Un événement insignifiant peut mener à la connaissance absolue que l'on associe d'ordinaire avec l'au-delà, avec la lumière éternelle, avec l'absence d'ombres terrestres. Un événement horrible nous permet parfois de déchirer le « voile de l'ignorance » dont les ouvrages religieux déplorent si souvent l'opacité. La doctrine et la méthode Zen illustrent parfaitement cette aptitude. Un jeune moine « vit la lumière » lorsque son maître leva le petit doigt. Un autre adepte - un garçon de 16 ans - découvrit la chose et, par plaisanterie, imita le maître. Le maître lui coupa le petit doigt avec un couteau. Le garçon s'enfuit en hurlant de douleur. Le maître le rappela. Le garçon revint et le maître leva son propre doigt. À l'instant même, le garçon « vit la lumière ». Peut-être cette seconde extase eut-elle un effet plus durable, une perspective plus profonde.

En apprenant la vérité, il hurla d'horreur, s'enfuit, sauta dans un train qui le conduisit dans une ville inconnue où il erra quelque temps, les larmes aux yeux. Il sanglota même sur un banc public. Il ne reconnaissait pas les gens qu'il croisait sur son chemin. Certes, il ne pouvait pas les reconnaître : il n'avait jamais visité cette banlieue. Ils ne lui disaient donc rien en tant qu'individus. Mais il ne les reconnaissait pas non plus en tant qu'êtres humains. Il ne reconnaissait plus la race humaine.

Bien sûr, les habitants de cette ville bizarre n'avaient jamais rencontré sa maîtresse et n'étaient pas responsables de son inconduite. À cet égard, son futur mari avait quelque chose en commun avec tous ces gens.

Il cessa de croire en l'humanité. Il perdit sa foi en la bonté implicite de l'univers, en la logique de la vie. Il se rendit compte qu'il n'y avait ni mystères ni ambiguïtés. Tout était simple, trop simple. Et cette simplicité était détestable.

Il comprit la vérité absolue du Mal.

4

La vie doit continuer. Pourquoi ? Personne ne le sait. Mais tout le monde reproche aux maniaques du suicide leur impatience, leur manque de fierté civique.

Faut-il devenir une substance vivante et palpitante, ou vaut-il mieux rester pour toujours sur la face cachée de la Création, dans les coulisses du monde - dans l'invisibilité complète ? Les théologiens affirment qu'être est mieux, « plus parfait » que ne pas être. Quelques personnes soutiennent la thèse opposée. Ils affirment que l'existence humaine n'est pas une nécessité. « Elle peut, et parfois elle doit, rester une potentialité, voire une absence », disent-

ils. D'après eux, la vie ne vaut pas mieux que son absence. Ils n'hésitent pas à supprimer quelque chose du monde vivant - soit en se tuant, soit en tuant les autres.

Indifférente aux soustractions et aux divisions, la vie continue, se développe. Sa vie continua, elle aussi. Peut-être n'avait-il pas le courage de mettre fin à ses jours, malgré sa connaissance du revers de la médaille. Peut-être était-il devenu indifférent à l'avenir.

Peut-être pensa-t-il que tout allait s'arranger. Comment ? Il ne voulait pas qu'elle revienne, qu'elle reprenne place dans sa vie. Après une telle confession, plus rien n'était possible, plus rien n'était désirable. Mais, puisqu'il ne s'était pas suicidé, il fallait qu'il désire quelque chose. Il fallait qu'il parle, qu'il agisse, qu'il rêve.

Il se tut. Il ne parla à personne. Après la deuxième réunion familiale, il reprit pied sur terre ; il abandonnait à contrecœur sa planète d'apathie et de dégoût.

Il pensait de nouveau à celle qui avait déclenché la rébellion de son esprit contre l'injustice de l'existence. Il éprouvait une envie irrésistible de la punir, de l'insulter, d'exposer son crime à l'indignation de ses amis, de leurs amis, de ses parents, de ses anciens professeurs et de ses futurs employeurs. Il comprit alors qu'il ne raconterait jamais leur histoire à personne : elle était trop humiliante, trop risible.

Plus il taisait le secret honteux, plus son esprit s'y attardait. Sans cesse il revenait sur leur histoire ; il s'en remémorait chaque épisode. Plus le récit s'allongeait, plus il ressentait sa défaite, son malheur. Il pensait jour et nuit à sa félonie.

Il n'y a plus d'autres sujets de méditation.

5

Il se sentait doublement avili parce qu'il continuait de penser à elle. Elle était mariée et heureuse. Son mari était riche, médiatique et docile. Elle connaissait les joies pures et douces de la maternité. Un fils. *Young fry of treachery* !

Mari, nuit, elle, son corps, leur lit... *Othello*. Il faut se débarrasser des rognures encombrantes de l'imagination. Comment ? Face aux fantaisies pécheresses, les héros de Tolstoï prennent une hache et se coupent un doigt ou deux ; si le procédé se révèle inefficace, ils se brûlent les doigts restants à la flamme insidieuse d'une bougie. Ils s'enfuient dans la neige. Ils s'écroulent à bout de souffle. (Les méthodes de Tolstoï sont désuètes et trop athlétiques.)

Il eut recours aux traités bouddhistes :

Ta vie dans ce monde est de courte durée. Comment peux-tu savoir si les autres, tout aussi éphémères, sont dignes de ton amour ?

Des milliers de naissances s'écouleront sans que tu puisses entrevoir la femme que tu chéris.

Quel bonheur suprême ! pensa-t-il. Des milliers de vies, des milliers de morts sans cette femme méprisable.

Elle était éphémère ; elle n'était pas digne de son amour. À cet égard, il n'avait pas de souci à se faire. Il déclarait avec conviction qu'il ne l'aimait pas.

Il ne l'aimait pas davantage en ce jour fâcheux, quand il comprit qu'ils se séparaient pour toujours. « L'éternité », marmonna-t-il. Leur séparation ne pouvait se mesurer en mots insignifiants.

Eternité est le seul mot significatif du vocabulaire temporel. Même le *Kalpa*, la mesure du temps légendaire hindou, qui équivaut à 4752000000 années humaines, n'est pas assez long pour rendre justice à son écœurement.

Ce n'était pas une plaisanterie. Elle n'inventait pas un préambule mutin à de futures extases. Il savait qu'elle allait se marier. Quelqu'un le lui avait dit, plusieurs personnes. Elle était sur le point de le quitter pour de bon, pour l'éternité.

Pas envie de la revoir, pas même dans un million d'années. Sauf une fois. Une seule fois, cet après-midi, avant que son mari ne revienne du bureau.

Il s'écroula dans le canapé, comme pour s'entraîner à ses futures caresses, à leurs futures étreintes.

Même pas dans un million d'années, même pas sur une autre planète. La voie lactée est rouge.

Il n'était plus temps de citer les traités bouddhistes :

Quand tu ne peux voir ta bien aimée, le mécontentement trouble ton Samadhi.

Quand tu l'as vue, ton désir toujours inassouvi redevient comme avant.

Alors tu perds la vérité du Réel ; ta déchéance ne te choque plus ;

Brûlant de douleur, tu souhaites revoir celle que tu chéris.

Une fois. *Einmal ist keinmal*. Une fois n'est pas coutume. *What happens but once does not exist*. Seules les répétitions laissent une trace dans la mémoire de l'humanité. Il n'y a pas de réalité sans miroirs.

Il était trop tard pour lire les préceptes bouddhistes. Il était trop tard pour la décommander.

*De semblables inquiétudes rongent une vie brève, sans cesse, en pure perte.
Tu t'éloignes du Dharma pour un amour éphémère.*

Il finit par apprendre ces préceptes par cœur. Il les récitait dès qu'il avait besoin d'un fortifiant psychologique. Il les récitait chaque jour, 3 fois le matin, et 5 fois le soir. Il les récitait à haute voix, sur un ton dramatique, comme pour imiter un exorciste professionnel.

Au cours de ses promenades, il s'arrêtait dans un endroit relativement désolé - une voie sans issue, un terrain vague - et, plein d'optimisme, il se lançait dans son incantation. Puis il reprenait sa promenade, le cœur en paix, surtout s'il n'y avait pas de cabine téléphonique dans les parages - cela n'est pas si rare à Paris. Son téléphone avait été coupé pour défaut de paiement. 5 ans plus tôt.

Rien ne pouvait réprimer les élans insolites de son cœur sous l'emprise et l'inspiration de sa mémoire - pas même la sagesse des moines bouddhistes. Il sortait chaque soir dès que les ombres s'entassaient autour des arbres et des fenêtres. Et l'itinéraire de ses promenades était fragile, fantasque et malheureusement trop prévisible. Elle le reconnut une fois, près d'un restaurant russe. Elle ne lui toucha pas l'épaule, elle ne cria pas son nom, comme si elle n'était pas même une vague connaissance.

Elle était plus qu'une vague connaissance ; elle était plus qu'une vieille amie ; elle était plus que l'amie de toujours qui ne vous laisse jamais tomber, ni avant ni après votre mort, celle à qui l'on demande traditionnellement de prononcer quelques mots devant votre cercueil. Elle était plus qu'une amie intime et moins qu'une cousine de province. Elle était aussi inclassable qu'un chef d'œuvre littéraire. Et les années qu'il avait passées sans elle, très loin de sa voix magique, mystique, n'éclaircissaient pas ses mystères et ses ambiguïtés. Le temps ne l'aidait pas à démêler les fils du secret qui, paradoxalement, n'avaient pas de secret pour lui : à la fin de leur cérémonie d'adieu improvisée, elle lui avait tout avoué.

'The profusion of details clouded the issue of fault and blame,' he wrote on a mirror with her lipstick, hesitant and dumbfounded. Through a glass, darkly? He did his best not to believe her words.

En ce lointain après-midi ensoleillé, elle lui avait dit tant de choses que la profusion des détails avait obscurci la faute. Pendant de longs mois, il fut même incapable de se rappeler les détails : la mémoire humaine, célèbre pour sa faillibilité et ses lacunes, a besoin d'un support logique pour garder ses acquisitions.

Comparé à ses propres sentiments, impressions et observations, son récit semblait illogique, fantasmagorique. Elle aimait les films d'épouvante.

Bien sûr, il n'avait aucune expérience à l'époque. Il était trop « crédule », d'après elle. Comment pouvait-il prévoir qu'une adolescente tendre et sincère l'entraînerait dans une succession étourdissante d'illusions et de désillusions ? Aujourd'hui, il l'aurait démasquée ; il aurait éclaté d'un rire philosophique. Peut-être. Quand ils s'étaient rencontrés à Versailles, il avait 17 ans.

6

Il lut les sùtras bouddhistes. Il pria le Dieu des chrétiens en dépit de son scepticisme congénital. Il lut les Pères de l'Eglise :

Si nous arrivons par hasard en un lieu où se trouve une femme, et que personne d'autre ne s'y trouve en dehors d'elle, nous ne nous arrêtons pas, nous ne prions pas en ce lieu, nous n'y lisons pas les Ecritures, mais nous nous enfuyons comme si nous étions en face du serpent, en face du péché.

Elle était bien plus redoutable qu'un serpent.

A présent, si Dieu nous aide, nous nous conduisons ainsi : nous n'habitons pas avec les jeunes filles, nous n'avons rien à faire avec elles. Avec les jeunes filles, nous ne mangeons ni ne buvons, et là où dort une jeune fille, nous ne dormons pas.

Ses mains saisirent la tablette du secrétaire et, avec un grognement dégoûté - le poids de son corps solitaire l'avait rempli de dégoût - il s'extirpa de son fauteuil. « Là où dorment les jeunes filles, nous ne dormons pas, répéta-t-il ironiquement. Où dormons-nous alors ? D'ailleurs, dormons-nous ? Dormons-nous ailleurs ? »

Quelle doit être notre attitude vis à vis des femmes ?

Evitons leur présence.

Et si une femme nous parle ?

Fermons les yeux et bouchons-nous les oreilles.

Et si elle nous touche ?

Ecartons-nous.

Et si elle nous torture par ses caresses ?

Fuyons.

Et si elle nous poursuit ?

Prenons un bus.

Et si elle nous pourchasse en taxi ?

Prenons un train. Prenons un avion.

*Et si elle nous pourchasse à travers les airs sur un balai ?
Brûlons-la sur le bûcher, car c'est une sorcière.*

Il mit son imperméable, sortit, se fraya un chemin à travers la foule qui s'était inexplicablement rassemblée sous son balcon et se dirigea vers le jardin du Luxembourg. Il avait besoin de parler à quelqu'un sur un banc, près d'un arbre ou d'un buisson compatissant. Il savait toutefois que personne n'aurait le temps d'écouter son histoire longue et embrouillée. D'ailleurs, il n'avait aucun désir de métamorphoser ces flâneurs désœuvrés en juges.

Il aurait donné n'importe quoi pour devenir juge avant leur première cérémonie d'adieu - un juge ou un confesseur qui est un juge déguisé. (30 ans plus tard, au cours de leur deuxième et dernière cérémonie d'adieu, il assumait le rôle du juge suprême, de l'inquisiteur.) Quelles questions aurait-on pu lui poser à cette époque-là ?

As-tu des pensées impures et malhonnêtes ? Depuis combien de temps les as-tu ? Depuis quand vis-tu avec tes pensées impures ? Depuis quand rongent-elles ton esprit, ton cœur et ton corps ? Dans quelle partie du corps logent-elles ? Sur quoi se concentrent-elles ? D'où viennent-elles ? Viennent-elles de l'extérieur ou de l'intérieur ? C'est toi-même qui les engendres ? Est-ce ton corps qui leur donne naissance ? D'où vient leur puissance ? Est-ce le corps de quelqu'un d'autre qui les produit ? Combien de corps mettent en branle ces pensées ? Ces pensées excitent-elles en toi des mouvements impurs ? Sont-ce des propos obscènes qui font naître tes pensées et tes mouvements impurs ? Sont-ce des films pornographiques qui les enfantent ? Penses-tu à tes futurs enfants dans les moments de volupté imaginaire ? Sais-tu que l'imaginaire est une maladie ? A quoi penses-tu dans tes moments de volupté imaginaire ? Il est temps de passer à l'action. Est-ce à cela que tu penses ? Quel genre d'action impure et immorale envisages-tu ? Regardes-tu ton visage pendant tes cogitations ? Aperçois-tu le vice et la dépravation sur ton visage ? Non, je ne crois pas. Au contraire. Tes pensées impures te remontent le moral. Ton moral est-il vertical ou horizontal en ce moment ? As-tu envie de lécher ton moral ? As-tu envie de sucer ton moral ? As-tu envie de sucer le moral des autres ? Es-tu vierge ? Quand as-tu perdu ta virginité pour la première fois ? Quand l'as-tu perdue pour la dernière fois ? As-tu une liste d'attente ? Combien de noms as-tu déjà inscrits sur ta liste d'attente ? Est-elle longue ? Est-elle aussi longue qu'une pipe ? Est-elle aussi longue qu'une clarinette, qu'une canne, qu'un parapluie ? As-tu la tentation d'ouvrir le parapluie ? Ta liste d'attente est-elle aussi longue qu'une colonne, qu'un tronc d'arbre ? Est-elle aussi longue et tranchante qu'un couteau, qu'un poignard ?

7

L'immensité dévastatrice de leur amour avait fini par réduire sa vie à un sentiment. « Ma mère m'abandonna, elle aussi, gribouilla-t-il sur une feuille de papier. Son corps m'expulsa après 9 mois de soins intensifs, sans explications. Et ma grand-mère... »

Un jour, sa grand-mère se détacha doucement de sa main et commença à s'éloigner de lui. Elle s'éloignait de lui, comme si elle avait voulu fixer dans son esprit la notion d'espace, de *no man's land*. Il la rejoignit. À nouveau, elle se rapetissa. Il essaya de la rattraper. Ses jambes fléchissaient sous l'effet de la fatigue. Il criait et sanglotait, mais sa grand-mère était presque sourde. Elle disparut au coin de la rue et il s'assit sur le trottoir. Il n'y avait pas de voiture à l'horizon. 2 hommes s'avancèrent vers lui ; ils portaient des masques. «J'ai perdu ma grand-mère», cria-t-il. Ils ne l'entendirent pas. Ils ne portaient pas d'appareil acoustique. Ils ne portaient pas de lunettes. Ils marchaient très vite, comme s'ils étaient montés sur des échasses. L'humanité l'abandonna à cet instant. Un autobus vide passa dans un bruit de tonnerre. Plus tard, sa grand-mère apparut dans la semi-obscurité de la perspective citadine. Ses doigts ankylosés conservaient la forme de la main gauche de l'enfant.

Elle niait sa distraction avec une persévérance stupéfiante. Jusqu'au jour de sa mort, elle nia tout ce qu'elle entendait. Et elle entendait suffisamment pour rester active. Quand elle n'entendait rien, sa fantaisie prenait la relève.

8

Personne ne devient solitaire. Le Temps n'a aucune emprise sur le cours de l'existence. Les hommes solitaires naissent et meurent dans la solitude, même si leur lit de mort est entouré d'une foule de parents et de collègues, même si leur enterrement est retransmis dans tout le système solaire. La solitude n'est pas une maladie mais un état de fait. La solitude n'est pas une maladie, par conséquent personne ne peut en être guéri.

Les solitaires transportent leur solitude avec eux, comme une aura négative, comme un nimbe noir. Ils sont les saints du désert et leurs dunes de sable s'étendent autour d'eux, quand ils arpentent les rues et marchent le long des boulevards.

Il était solitaire. Ni les créatures vivantes ni les fantômes ne pouvaient influencer son destin. Il les tenait à distance, même pendant la nuit ; pourtant il ne ronflait pas.

Il ne cria jamais son nom en dormant.

9

Une expérience qui ne peut se répéter est biologiquement hors de propos. La valeur biologique consiste seulement à découvrir la réaction adéquate à une situation qui s'offre de nombreuses fois et exige toujours la même réponse, si l'organisme veut tenir bon.

Erwin Schrödinger, *L'esprit et la matière*

Je le jure. Une seule fois. Les miroirs de mon désir ne multiplieront pas sa tyrannie sensuelle. Une seule fois. Une seule.

L'esprit humain, quand il s'absorbe profondément dans une œuvre s'unit, par l'intermédiaire de sa passion, à l'esprit des étoiles et des intelligences ; grâce à cette union, il est la cause d'une merveilleuse vertu infusée dans nos paroles et nos actes ; et ceci parce qu'il y a dans l'esprit la compréhension de toute chose et le pouvoir sur toute chose, de sorte que toute chose lui obéit naturellement, et par nécessité efficacement ; et davantage pour celui qui les désire d'un fort désir. Et conformément à cela se vérifient l'art des caractères, des images, des enchantements, et quelques discours, et beaucoup d'autres expériences merveilleuses concernant ce qui affecte l'esprit. De cette manière, tout ce qui affecte l'esprit de celui qui ressent un amour véhément est capable de causer l'amour ; et tout ce que dicte l'esprit de celui qui hait fortement est capable de blesser et de détruire.

10

Il découvrit l'émotion obsédante de l'amour assez tôt, à l'âge de 6 ans. (6. L'Hexagramme, symbole du Macrocosme et du Microcosme entrelacés).

Son univers était encore réduit à l'immeuble où il vivait avec ses parents et à un jardin du voisinage. Il succomba aux charmes immatures de sa voisine - son aînée de 5 mois. C'était une sprinteuse de grande classe, mais elle ne connaissait pas de poème par cœur. Elle fut très impressionnée par ses déclamations emphatiques et ses digressions savantes. Il gesticulait sans répit ; une fois, dans l'aveuglement de la ferveur poétique, il heurta involontairement sa tête. Elle se mit à brailler et courut à toutes jambes vers sa mère. En d'autres circonstances, il l'aurait comparée à une gazelle.

L'incident tempéra son amour des rimes et des rythmes verbaux. Penaud et repentant, il lui permit de brûler *Le Livre d'or de la poésie française* que, suivant ses ordres, il avait dérobé dans la bibliothèque de son père. (Zarina ne lui donna pas d'ordre incendiaire, mais sa franchise terminale mit feu à son âme. Et il n'y avait personne pour éteindre l'incendie : les pompiers étaient au bal organisé et désorganisé par Milos Forman.) A mesure que les poètes

maudits se consumaient dans les flammes, la bouche de la petite fille s'infléchissait. À la fin, elle s'enfuit. Pour toujours.

Le feu sacrificiel brûla aussi une partie de son cœur. Il ne fit plus attention aux filles pendant 67 mois. (67. BINH, la Grande Mère. $6+7=13$ unit les idées de Binah et Kether. Un nombre de l'aspiration.)

11

Le sentiment de l'amour était-il différent des impulsions sexuelles ou mêla-t-il ces 2 phénomènes en une envolée grisante de tous les sens, de toutes les pensées, de tous les instincts ? Il frottait son corps contre les matelas et les tapis ; une fille appétissante émergeait de l'océan houleux de sa psyché. Il était amoureux des Aphrodites qui sortaient de l'onde nocturne. Il les aimait dans ses rêves et dans la vie réelle, si bien que tout - désir, amour, chimères, réalité - se confondait en une seule sensation, en une sorte de bonheur stérile. La différenciation vint plus tard, 5 ans plus tard.

Il entra dans sa douzième année. Ses cellules grises et ses globules rouges se chargeaient de perversité polymorphe.

12

12. Inutile. Juste un symbole de But.

Un beau matin, il rencontra une autre ravissante voisine. Entre-temps, son univers s'était considérablement élargi, de sorte qu'il aurait pu choisir ses amoureuses non seulement sur les Champs-Élysées ou au Champ de Mars, mais aussi sur la Côte d'Azur ou les côtes bretonnes.

L'ascenseur tomba en panne. Ils étaient seuls. Il ne tira pas avantage de cette situation classique que les stars de cinéma réinventent avec élégance en pressant un doigt ganté sur un bouton invisible. Il resta dans son coin, silencieux et tremblant. Il ne récita même pas ses poèmes favoris. L'amplitude de ses frissons était-elle suffisamment érotique pour la tirer de sa stupeur ? Elle ne fit rien pour trouver une issue à cette situation romantique. Leurs sauveurs se cachaient derrière le microphone incorporé à la paroi de l'ascenseur, mais elle demeura silencieuse. Elle ne tenta pas de s'évader par le plafond, à l'instar de superwoman. (Zarina l'aurait fait avec panache.) Et quand le concierge les libéra de la prison de l'amour, elle jeta sur son ex-compagnon de cellule un regard équivoque. Il lut trop de choses contradictoires dans ses yeux lunaires.

3 mois plus tard, il se livra enfin au rythme lancinant de son désir, et lorsqu'ils se rencontrèrent à nouveau dans le même ascenseur - qui ne tomba pas en panne, contre tous ses calculs - il l'entraîna spasmodiquement dans son coin. Elle se libéra de son étreinte abusive, les portes s'ouvrirent et une vieille dame chaussa ses lunettes à monture d'or.

Il développa un goût maladif pour les encoignures. Ses rêves regorgeaient d'ascenseurs et de murs. Il montait, descendait, flottait comme un ballon ; la grande muraille de Chine se refermait sur lui pour suggérer une étreinte fouguese. Chez lui, il passait des heures entières dans les coins de sa chambre.

Ses parents imaginèrent qu'il se punissait d'une faute inconnue. Ils s'enorgueillirent de sa force morale, mais se demandèrent s'ils devaient participer à la contrition pour préserver leur supériorité ancestrale. Eux seuls pouvaient juger leur fils avec toute l'objectivité requise - fruit de l'expérience et de l'omniscience.

Pendant leurs interrogatoires, il tremblait et se mordait les lèvres. Quelques gouttes de sang apparurent sur sa bouche par un après-midi pluvieux. C'était un signe éloquent : telles une boule de cristal, ces gouttes contenaient son avenir. Sa mère les essuya avec son mouchoir, complice dévoué des disparitions.

13

Il continua de consacrer ses loisirs à l'énigme de ses mouvements qui l'entraînaient à l'angle de 2 murs - jamais dans des espaces libres, jamais dans la cour envahie d'enfants tapageurs.

Les filles le repoussaient, mais leur chasteté ou leur pruderie ne le décourageait pas. Il ignorait le mécanisme complexe de la procréation. Son père citait la Genèse : « Fructifiez et multipliez-vous, et remplissez la terre, et soumettez-la. » Sa mère levait les bras au ciel en un geste d'impuissance. Il apprit tout en l'espace d'une heure et demie. Un garçon robuste de 5 ans son aîné lui posa quelques questions indiscretes. Devant ses réponses indécises, il entreprit généreusement d'exposer les lois de la gravitation humaine. « Tu aurais dû l'entraîner par terre », conclut-il.

La gravité agit sur les étoiles, les planètes et les êtres humains. La gravité fait tomber ce que vous laissez choir.

Ses rêves acquièrent une silhouette horizontale. Les parquets sans fin se déroulaient sous ses pieds à des niveaux différents ; il glissait sur eux, d'un infini à un autre infini. Et tous ces infinis contenaient une infinité de mains hostiles.

Personne ne tombait dans son pays horizontal. Tout le monde flottait dans l'espace. D'innombrables femmes passaient en voletant ; parfois, elles effleuraient ses cheveux, ses épaules. Insensible à sa loi de la gravitation, elles le repoussaient, l'air narquois. Elles lui glissaient entre les doigts, elles se dissolvaient dans l'air. Elles s'éteignaient comme les notes d'une flûte.

14

Il eut un assez grand nombre de précepteurs sexuels. Ils lui dispensaient leurs cours magistraux et lascifs dans l'ombre d'un porche, dans des escaliers en colimaçon dont il attrapait à deux mains la rampe poisseuse par crainte de perdre l'équilibre.

Chacun de ses précepteurs avait un style inimitable. Jérôme pliait les genoux ; il avait l'air d'un cavalier au galop. L'une des positions favorites de Zarina. Les explications d'Antoine étaient si abstruses - pour ne pas dire ésotériques - qu'inconsciemment son élève se penchait afin de mieux percevoir l'objet et la méthode du discours. Les lunettes de Gérard glissaient de son nez en sueur ; un jour, elles se transformèrent en éclats chatoyants sur le dallage de marbre du Grand Trianon. Lors de sa seconde conférence, Antoine se mit à genoux et, après avoir produit une série de sons, rampa dans la pièce voisine où il resta un certain temps. Michel ressemblait au monstre d'un film d'épouvante.

Les détails que ses tuteurs lui prodiguèrent au cours de ces après-midi instructifs constituaient un cadre où il insérait à volonté des histoires d'amour imaginaires. Le cavalier au galop, le monstre.

15

« J'ai donc appris beaucoup de grimaces à une vieille guenon.

- Je ne suis pas une guenon. Pas une vieille guenon, en tous cas.

Saint Pierre Damien affirme que les femmes sont des tigresses et des vipères.

- Le cavalier au galop.

Quelle erreur, quelle perte de temps ! Notre cérémonie d'adieu allait se terminer 15 minutes plus tard. Zarina serait devenue ma femme si je lui avais fait une émouvante déclaration d'amour.

- Il fallait t'éperonner. Je ne pouvais pas rester au lit à ne rien faire.

- Je ne suis pas un cheval.

- Tu es un homme, si je ne m'abuse.

- Je t'aimais. Ça ne te suffisait pas ?

Non, ça n'a pas suffi. J'aurais dû lui demander sa main.

- Pourquoi mens-tu ?

- Et toi ? Pourquoi as-tu menti ?

- Si j'avais su que tu m'aimais, je n'aurais...

- Tu as trahi l'humanité.

Elle souriait. Comment pouvait-elle sourire ce jour-là ?

- J'ai trahi quelques hommes.

Elle était forte en soustractions.

- Je t'aimais. Tu ne t'en rendais pas compte ? Zarina, réponds-moi !

- Pourquoi n'as-tu rien dit ? Tu as dit exactement le contraire.

- Quand ?

- Souvent.

- Je ne voulais pas...

... l'admettre ? Une autre citation ? Laisse-moi deviner - Cary Grant ? De nouveau, elle sourit. Rien d'étonnant : Dieu souriait cet après-midi-là.

- Je pensais que tu me quitterais, si j'étais plus franc. Les femmes adorent les voyous. »

Il mentait. Il voulait se faire plaindre. Il cherchait à augmenter les réserves mondiales de compassion.

16

De jeunes filles défilaient dans les parages. Il s'adressait à la plus proche, lui posait une question discrète. Les réponses étaient aussi brumeuses que le début de *Bleak House*.

Soudain, l'été dernier... Le rideau se déchira...

Elle avait 13 ans. Elle était plus jolie que *baby Jane*.

Il lui proposa d'échanger quelques mots. Elle accepta. Il se mit à parler, s'arrêta, surprit les ondulations d'un rire muet sur ses lèvres et l'attribua instinctivement au brio de son monologue.

« Si on allait quelque part ? » lui demanda-t-il en caressant le pied d'une statue : déjà il s'entraînait aux ébats amoureux.

Elle proposa une petite promenade le long de l'étroite allée dont la trajectoire indéfinissable enrichit ses études de géométrie d'une courbe inconnue d'Euclide.

Lorsqu'ils atteignirent l'endroit où stationnait une énorme automobile américaine, il se trouva à court de plaisanteries. Il regarda autour de lui, il parcourut les archives de sa mémoire. Il finit par se perdre dans le dédale des lieux communs.

« Il y a du vent, aujourd'hui. » Rétrospectivement inspiré par les bosquets sinistres de *Blow-Up*, le parc de Versailles les repoussait avec impétuosité.

« Pourquoi pas sur un banc », dit-elle en jetant un coup d'œil vers le square voisin où le feuillage d'une douzaine de châtaigniers s'animait sous l'inspiration du vent.

5 heures plus tard, il s'efforça d'imiter Buster Keaton. À la fin du *Cameraman*, Buster Keaton imite une star de cinéma dont, caché dans la salle de projection, il espionne les élégantes entreprises amoureuses. Woody Allen reprend l'idée en imitant le comportement de Humphrey Bogart dans *Casablanca*. Une course de relais de séduction.

17

Ils se rencontrèrent 2 jours plus tard. Ils ne se parlèrent que 5 minutes ; le poids des plaisanteries refoulées l'oppressa pendant une semaine entière. Il goûta ses lèvres si avidement que sa langue devint cotonneuse, comme après la piqûre du dentiste. Et il imita tant de films, tant de stars que, pendant 2 semaines environ, il perdit complètement sa voix, sa démarche, son vocabulaire.

Ces professionnels diplômés de Hollywood étaient de grands experts en science amoureuse, mais leur présence illusoire n'était d'aucun secours dans la réalité versatile qu'il affrontait nuit et jour, sous les châtaigniers, au dernier rang de nombreuses salles de cinéma. Aucune main parentale ne s'appuyait sur son épaule ; aucun mot inédit ne s'échappait de ces lèvres spectrales qui, peu à peu, se dissipaient dans la poussiéreuse grisaille de l'écran de la télévision, dans l'obscurité de la nuit.

Certaines répliques s'accordaient mal à son âge, à son entourage :

*Pourquoi ne t'ai-je pas rencontré, ma chérie,
A l'époque où j'étais jeune et fort...*

Et il ne lui dit jamais ces phrases qu'il avait entendues si souvent : « Pense à toutes ces années, à tous les baisers que nous avons perdus. »

Un jour, il lui donna une tape voluptueuse sur les fesses, emporté par la fougue de Gary Cooper. Comme Rita Hayworth, elle claqua la porte.

Il ne marchait ni ne s'asseyait ni ne dormait durant ces jours-là. James Stuart se prélassait sur son lit.

Il transforma son existence en un vaste cimetière de fantômes.

18

Quelque chose tourna mal. Il ne comprit pas ce que c'était, malgré les innombrables questions qu'il lui posa. À l'époque, l'habitude féminine d'éluder les questions directes ou indirectes ne lui était pas familière. (A leur dernier rendez-vous, Zarina répondit aux questions qu'il ne lui avait pas posées.) Il soupçonnait quelque chose de louche - une calomnie, un complot. Elle s'éloignait de lui, comme sa grand-mère.

Cet épisode « sourd-muet » de son passé ne peut se comparer au monde cinématographique où le moindre mobile parvient à une conclusion satisfaisante ou insatisfaisante, un dénouement heureux ou malheureux. La touche finale explique et justifie tout - même les phénomènes que l'on ne peut jamais justifier, comprendre, expliquer scientifiquement.

Leur dénouement fut malheureux. (Il n'y eut pas de dénouement heureux dans sa vie). Son absurdité semblait appartenir à un autre film, à une autre galaxie.

Elle cherchait la sortie - la plus rapide - dès qu'il prononçait une syllabe. La moindre vibration de l'air était susceptible de la contrarier. La distance entre eux augmentait à chaque soupir, à chaque gémissement. Et il gémissait à n'en plus finir. Tant de murs s'interposaient entre eux qu'il ouvrait toutes les portes de son appartement au risque de provoquer les orages paternels.

Il parlait, soupirait, gémissait.

Parfois il fermait toutes les portes de son appartement, même les portes invisibles - pour l'empêcher de disparaître. Il se rappelait *Gilda* : « Elle ne savait pas alors ce qui lui arrivait. Elle ne savait pas alors que ce qu'elle entendait était la porte qui l'enfermait dans sa propre cage. »

C'est toujours le refrain de ma ballade. Faut-il que je la mette en cage ? dans ma chambre ? Sans nourriture... sans air... Combien de temps peut-on vivre sans une goutte d'eau ? « La rosée du paradis et une diète sévère éteint la flamme de la passion de la jeune fille et rend son âme capable de vivre une vie angélique, même dans son enveloppe terrestre. » Je lui lirai les lettres de saint Jérôme. Et elle méditera sur elles en buvant la rosée des fleurs de mon balcon. « Car vous devez agir contre la nature ou plutôt au-dessus de la nature si vous voulez abjurer votre fonction naturelle, couper vos propres racines, ne cueillir aucun fruit sauf celui de la virginité, abjurer le lit nuptial, fuir les relations avec les hommes, et tout en étant à l'intérieur de votre corps, de vivre comme si vous étiez à l'extérieur. »

À côté des vertus des mots et des noms, il y a aussi une vertu plus grande que l'on trouve dans les phrases, car la vérité qu'elles contiennent a un très grand pouvoir pour

impressionner, changer, contraindre et établir, de sorte que lorsqu'on l'emploie, elle brille davantage, et lorsqu'on lui résiste, elle se trouve confirmée et consolidée ; cette vertu ne réside pas dans de simples mots, mais dans des phrases par lesquelles toute chose est affirmée ou déniée. De telle sorte sont les poèmes, sortilèges, imprécations, désapprobations, oraisons, invocations, obtestations, adjurations, conjurations et autres choses similaires.

19

La terre est un écran où notre film se projette en permanence. Où est la salle de projection ? Sur une autre planète sans doute. Elle n'est ni trop lointaine ni trop désolée. Qui habite sur cette planète ? Un cameraman ? un producteur ? Qui est-il ? qui sont-ils ? Dieu, des dieux, des démons, des supermen, des superwomen ? Où ont-ils trouvé les crédits pour financer le film tentaculaire qui se ramifie au-delà des continents et des océans et s'allonge jusqu'à la lune ? Où ont-ils trouvé tant d'acteurs ? Comment ont-ils réuni cette distribution internationale qui reproduit chaque nuance de l'existence humaine ?

Un succès commercial ? un fiasco ? Où est le public ?

Le considèrent-ils comme un film d'épouvante, un film de science-fiction, un western ? un *earthern* ? Rient-ils souvent ou rarement ? jamais ? Pleurent-ils comme les vieilles dames qui conservent une provision de mouchoirs dans les manches de leurs tricots ?

Nous critiquent-ils ? Se moquent-ils de nous ou bien pensent-ils que notre vie n'est pas digne de leur fatigue vocale, mentale ? Eteignent-ils le projecteur de temps en temps, à mi-parcours ? Non. La vie continue. La vie doit continuer pour quelque obscure raison extra-terrestre.

Meurent-ils d'ennui ? Endurent-ils l'épreuve interminable de la projection afin d'acquérir les connaissances qui les protégeront des erreurs que nous avons commises ? Ces erreurs peuvent-elles être évitées ou font-elles partie du scénario ?

Pourquoi n'ont-ils pas tourné un autre film ? Auraient-ils pu tourner un autre film ? Est-ce leur premier film ? le deuxième ? le troisième ? le cinquième ? Combien de films ont-ils tourné ? Sont-ils tous pareils, ces films indigents, indignes ? Sont-ils tous ennuyeux, soporifiques ?

Pourquoi ne choisissent-ils pas des distractions plus raffinées ? Pourquoi tripotent-ils les bobines, les caméras, les costumes ? Il y a des violons d'Ingres en dehors du cinéma. Est-ce leur profession, le cinéma ? Sont-ils des professionnels ?

Ce ne sont pas des professionnels. Ce ne sont pas des amateurs. Même pas des apprentis sorciers.

20

Certains adulent les journaux et croient que l'histoire est une création de journalistes, de photographes. La télévision est considérée comme un journal vivant - la quintessence de notre époque, le rendez-vous de nos héros. Elle est notre mémoire miroitante.

Des êtres souriants nous parlent comme s'ils étaient nos meilleurs amis. Ils disent que la vie est belle. Puis leurs visages prennent une expression douloureuse et quelques explosions atomiques s'épanouissent en fleurs du mal. Puis les fleurs se fanent, s'estompent et ils sourient à nouveau. Ils nous invitent à jouer avec eux. Nous acceptons leur invitation et une automobile luisante glisse vers nous depuis les coulisses. On nous donne la clef et nous partons - pour le royaume du bonheur. Quelques femmes pleurent dans la jungle, mais elles sont vite remplacées par un nouveau sourire. Une main se lève - un geste d'assurance. Une autre main apparaît. Un tube de dentifrice s'étale sur une paume généreuse. Les dents se mettent à étinceler comme des diamants. Rien ne peut ternir cette image réconfortante. Une douzaine d'hommes célèbres nous accueillent du haut de leurs piédestaux ; en moins d'une demi-heure ils deviennent leurs propres monuments. Un tonnerre d'applaudissements suggère une foule invisible d'admirateurs. Tout autour du monde, des hommes et des femmes se lèvent de leurs fauteuils et applaudissent à tout rompre leurs idoles. Les décibels n'atteignent pas le nombre requis. L'ingénieur du son se renfroge et des milliers d'individus entonnent un hymne. Ils applaudissent et ils chantent. Et ils sourient. Une main se lève à nouveau. Ils cessent de chanter et ils éclatent de rire. Tout autour du monde, des hommes et des femmes rient avec une désarmante sincérité. Ils contaminent d'autres planètes, des galaxies lointaines. L'univers tremble et dévie de son orbite.

Puis on éteint l'univers.

21

L'univers s'éteint. On jette un regard à la ronde et l'on ne voit qu'un rectangle noir. On appuie sur tous les boutons disponibles, mais rien ne se passe, rien ne s'allume. On ouvre tous les rideaux ; il n'y a pas de fenêtres. Il n'y a que des portes qui ne mènent nulle part. Et quand quelqu'un frappe à la porte, on ne peut pas l'ouvrir : la clef est perdue. Et l'on avait fermé la porte à double tour avant d'aller se coucher. Quelqu'un parle derrière la porte.

22

Zarina était franche. Elle ne lui cacha rien. Son manque de discrétion ne connaissait pas de bornes. Elle lui dit tout spontanément : il était trop poli pour poser ce genre de questions. Puis, comme si de rien n'était, elle annonça :

« Si tu promets de m'épouser, je le quitterai immédiatement. » Une suggestion charitable. Elle paraissait sensible à ses pleurs.

Il dit, éberlué : « Tu ne l'aimes donc pas ? »

Encore une erreur. J'aurais dû lui promettre monts et merveilles, les châteaux de la Loire, les châteaux du Bordelais.

Elle répondit, imperturbable : « Si. Mais je t'aime encore plus.

- Pourquoi ? Tu ne mens pas ?

- Je le connais depuis 5 jours. »

Il fit son possible pour ne pas sangloter devant Zarina. Sa faiblesse n'avait rien de surprenant : même Hercule (ou son double moderne, Batman) n'aurait pu sauver la face dans cette situation.

Il continua de pleurer. Il continua de parler avec Zarina, comme si les mots avaient encore le même sens ; comme si les sons pouvaient encore composer des mots.

« Tu n'es pas une femme. Tu as trahi l'histoire. Tu t'es exclue de l'humanité.

- Je t'aimais. C'est un crime ?

- C'est un symbole de l'âme. Un symbole précieux.

- Mais tu ne t'en souciais pas à l'époque. Tu m'as parlé de ce garçon à Versailles qui rêvait de filles pures et innocentes et parlait de leur sang sur ses draps, sur sa couverture. C'était la risée de la classe. Ils pensaient que la pureté conduit à la neurasthénie. 'Gare aux vierges' était ta devise, vrai ou faux ?

- Un terrible blasphème. Comment as-tu osé ?

- Au lieu de t'apitoyer sur ton sort, tu ferais mieux d'agir.

J'aurais dû faire quelque chose.

- Il y a des limites...

Il n'y a pas de limites.

- Les limites ? Elle l'attira vers sa bouche.

- Non !

Elle le laissa. Elle n'avait plus besoin de lui.

- Je voulais t'embrasser. C'est un crime ?

- Un crime contre l'humanité. *Le Jugement de Nuremberg*.

- Je ne vois pas le rapport.

- As-tu entendu parler du génocide ? Les camps de concentration...
- Naturellement. Pourquoi ?
- Pourquoi as-tu dit la vérité ? Aucune femme n'aurait avoué un crime pareil. Mieux vaut mourir.
- Tu as tué mon amour. Assassin !
- Mieux vaut mourir. Comment peux-tu vivre après ça ?
- Et toi ? »

Il ne s'en remet jamais complètement. 10 ans plus tard, 30 ans plus tard, il était encore en état de choc, prisonnier de son énigme.

22. Le nombre des lettres de l'alphabet hébreu ; et des chemins sur l'Arbre. Ce qui suggère l'achèvement de l'imperfection. L'irrévocabilité, et l'irrévocabilité fatale.

23

D'innombrables énigmes courent de par le monde ; certaines, hélas, sont insolubles. Il y a de grandes et de petites énigmes. Elles se côtoient et souvent s'enchevêtrent. Les hybrides qui en résultent se révèlent plus énigmatiques encore.

La plus grande énigme est le Temps dont la nature insaisissable résiste aux télescopes et aux microscopes. On ne peut le séparer de l'espace, l'arrêter, le fixer quelque part pour le soumettre à un examen approfondi. Tel le dieu des monistes, il s'insinue dans toutes les crevasses de l'univers. Fluide, impalpable, il est partout et nulle part. (Quelques théologiens affirment que Dieu est le Temps.) Le Temps envahit même sa propre substance : le passé empiète sur le présent et l'avenir, l'avenir chevauche le présent et le passé. Notre conscience imite le bureau d'un magnat de la presse aux murs tapissés d'horloges. Elles donnent toutes une heure différente : Paris, Tokyo, Londres, Los Angeles, New York, Tchernobyl...

Notre mesure du temps diffère radicalement de notre perception de l'espace : une minute est parfois plus longue qu'une heure et ainsi de suite. Les 30 années écoulées entre la cérémonie d'adieu et son dernier coup de fil étaient aussi longues que l'histoire de l'humanité avec toutes ses guerres, ses disettes et ses épidémies. Ces 30 ans approchaient même des frontières de l'éternité. Ils débordaient la coupe de sa propre vie. En comparaison de leur immensité, ses ancêtres ressemblaient à des chenilles rampant le long d'un baobab. Pourtant son grand-père était mort centenaire. Et l'histoire de Rome n'avait pas duré plus longtemps qu'un péplum de Cinecitta - à peu près 2 heures et demie.

A présent, il l'attendait. Son impatience triompha de la Grèce antique et abolit l'histoire de la Chine. Elle était en retard. Son manque de ponctualité menaçait l'homme de Neandertal.

Elle était si ponctuelle, autrefois. Ces 30 ans avaient dû changer ses habitudes, pensa-t-il. À quoi d'autre pensait-il ?

Les rues sont encombrées de piétons et de poussettes. Une fois, elle est arrivée à 5 heures moins le quart. Le conducteur de l'autobus avait eu un malaise. Une crise d'épilepsie. L'ai-je offensée ? avant qu'elle ne rencontre son futur mari ? 3 ans de bonheur... assez pour se sentir heureux jusqu'au jour du Jugement dernier. Pourquoi a-t-elle décidé de l'épouser ? L'argent, j'imagine. La poule aux œufs d'or, le veau d'or. Il n'était pas le premier, ni le second... La façon dont elle me parlait la dernière fois. Elle savait qu'elle ne me reverrait plus, jamais. Elle n'avait plus besoin de moi. Imprudente et impudente. Nous allons nous marier. Tu n'avais pas l'intention de m'épouser, naturellement. Bien sûr que non, hors de question. Elle venait toutes les semaines, 2 fois par semaine. J'avais un père merveilleux. Et ma mère le suivait comme une femme fidèle. Ils me laissaient en paix. Dîners, plages, montagnes. Et nous avions des vignes en Bourgogne. Elle avait sa clef. Une fois, je ne l'ai pas entendue arriver. Elle se tenait sur le seuil de ma chambre... nue... complètement nue... un fantôme... Je n'osais pas la toucher... Ai-je dit quelque chose ? Qu'ai-je dit ? Qu'a-t-elle compris ? Les mots sont morts et enterrés. Mais le silence trahit encore plus que les mots. Le silence est pervers. Le silence est insupportable. 30 ans. Je n'avais pas l'intention de l'épouser. Je ne l'aimais pas. La seule femme que j'ai eu envie d'épouser... J'aimerais qu'elle vienne maintenant. Elle. Je n'aimais pas Zarina. J'aimais les femmes. Je n'aimais pas Zarina, mais j'aimais les femmes en général. J'aimais les corps des femmes et leurs âmes bleu foncé. J'aimais leurs mystères, leurs sorties et leurs entrées. J'avais pitié de mes tuteurs. Leur matérialisme, influencé sans doute par la vélocité destructrice d'une époque qui brisait le mur du son, privait leurs relations avec les femmes de la perspective proustienne. Proust, Choderlos de Laclos. Le charme des longs combats.

Sa vie mentale était beaucoup plus désordonnée, tumultueuse : aucun alignement de points de suspension ne pourrait rendre les bousculades et débandades de ses doutes, de ses pressentiments, de ses conclusions philosophiques. L'absence totale de ponctuation n'est pas de mise non plus. Mais plus il attendait, plus ses pensées se cristallisaient dans la figure géométrique de la fatalité.

Son corps... Je la taquinais sans cesse... Ton corps me laisse de glace. Et puis je la déshabillais. Je lui demandais de s'appuyer sur le dos d'un fauteuil... Elle supportait mes tortures... Pourquoi ? Mon argent ? mon milieu ? Ses épaules... sa poitrine... quelle perfection... Je ne l'aimais pas. Est-ce que je savais ce que j'éprouvais ? Est-ce que je comprenais les fibrillations bavardes de mon cœur, le bel canto de mon âme ? Sa voix. Et mes

caresses ? étaient-elles ambiguës ? aussi ambiguës que le silence ? Me comprenait-elle ? L'essentiel est de ne pas mourir. Avant qu'elle n'appuie sur la sonnette, avant qu'elle ne retire ses gants... L'apathie et la froideur du temps. Il ne coopère jamais avec mon impatience. Les seins mélodieux... le cœur rebelle. Viens ! viens ! aide-moi !

La dernière supplication ne s'adressait pas à Zarina. C'est son ex-fiancée qu'il appelait au secours. La seule femme qu'il aimait peut-être. Elle ne l'aurait pas sauvé.

24

Pourquoi lui, qui n'avait pas d'enfants, se permettait-il d'apparaître au milieu de ceux qui en avaient ? De plus, ses offrandes ne pourraient jamais être acceptées par Dieu qui l'avait jugé indigne d'avoir des enfants, les Ecritures ayant dit : Maudits soient tous ceux qui n'engendrent pas d'enfant mâle en Israël.

Livre de la Nativité de Marie

Un jour, il décida de tomber amoureux d'une femme belle et fidèle : il n'y a pas de meilleur remède contre l'amour qu'un autre amour. Il espérait qu'il aimerait son fils, il tablait sur le complexe de Pygmalion pour emmurer les glauques catacombes de sa mémoire ; il aspirait à élever son fils en accord avec ses idéaux.

A de rares exceptions, tous les représentants de l'espèce humaine ambitionnent de devenir immortels. Certains écrivent des poèmes ou peignent des tableaux dans l'espoir que l'avenir empruntera son atmosphère et son style à leurs chefs d'œuvres. D'autres, incapables de donner une expression artistique ou scientifique au *perpetuum mobile* de leur cerveau, bornent leurs activités immortelles à leur famille, à la prolongation matérielle de l'histoire humaine. Leur ego se propage ainsi aux générations futures d'une façon plus tangible. À la différence de l'inspiration et des métaphores, la chair humaine est solide, loyale.

Son orgueil, néanmoins, cherchait une nourriture plus spirituelle que la chair humaine. D'ailleurs, pensa-t-il, tout le monde peut engendrer des enfants, ces vendanges tardives de nos loisirs et de nos désirs. Aucun talent particulier n'est requis pour la multiplication de la chair humaine. La santé n'est pas un talent ni un génie - seulement un état de choses normal.

Il était résolu à transmettre son esprit aux générations futures par l'intermédiaire de son fils. Son cerveau semblait reposer entre les mains virtuelles de ce gamin comme une sculpture proposée par les émules de Duchamp.

Il avait l'intention de parler à son fils de la « *windy poetry* », du chant napolitain qui fait irruption à la fin du 1^{er} mouvement du *Quintette à cordes*, opus 111 de Brahms. « Je

mentionnerai cette plaisante anomalie dans mon cours sur l'inspiration et ses détours. Et je consacrerai 5 jours au rythme et à ses déviations. Je lui ferai écouter les œuvres néoclassiques de Stravinski. Je lui montrerai le *Cuirassé Potemkine* et quelques peintures de Hartung. »

25

Il tomba amoureux d'une jolie brune à qui il offrit immédiatement une bague de fiançailles qu'elle accepta avec des transports de joie. Sa fiancée s'installa dans son appartement et s'attribua le contrôle de sa vie quotidienne. Un matin, la sonnette de la porte ébranla le silence, interrompant aussi leur rituel du petit déjeuner. Ignorant ses protestations, elle ouvrit la porte et annonça triomphalement : « une lettre recommandée ».

« Faites-le entrer, faites-le entrer. Avez-vous déjà vu ce télégraphiste ?

- Jamais, dit-elle.

- Le symbole de mes voyages d'affaires. Le signe, comme dirait Roland Barthes. Je suis censé me mêler à ces inconnus, à ces étrangers. Je suis censé les comprendre. Ils se cachent et je les cherche. Partout ! C'est ça mon travail. Ils ne se cachent pas dans les armoires, comme vos amants futurs. Ils se cachent dans l'air. »

Sa fiancée lui rappela que d'autres devaient gagner leur pain quotidien. Le télégraphiste lui demanda de signer le registre.

« Le signe, approuva-t-il. Ils jouent au chat et à la souris. Ils font leur possible pour déjouer mes plans. Je suis leur adversaire. Je suis censé avoir des plans. Il s'arrêta pour respirer et hoqueta. Ils amputent mes paroles. Ils éliminent leurs courbes et leurs nuances. Ils tordent leurs sens en tous sens. Ils tordent le cou à mes mots. Ces regards en coin... ces coups d'œil obliques... cette tendre expression de leurs yeux vigilants... ces sourcils inquisiteurs... Il leva les yeux vers le télégraphiste. C'est ainsi qu'ils me regardent. C'est ainsi qu'ils me cherchent. Et ils me trouvent. Je suis partout. *Das Verfallen* ! »

Il tendit la main droite. Ils se serrèrent la main et le télégraphiste recula d'épouvante, comme Don Juan devant la statue du Commandeur.

« Voilà comment ils me serrent la main. Il y a beaucoup d'analogies dans la formidable diversité de l'univers. Combien de mains ai-je serrées depuis 10 ans ? Enchanté ! *Nice to meet you* ! Et ces accents : anglais, américain, japonais, javanais, tunisien, tyrolien, tartare, thessalien... Heureux de vous voir ! Bienvenue ! J'entends toujours leurs voix. Autrefois, je n'entendais que ma voix, le monologue intérieur de mon cœur, de mon esprit, de ma colonne vertébrale. Je me parlais à moi-même jour et nuit. À présent, j'entends un chœur dont les membres se baladent dans mon appartement et m'accostent dans la rue. Et l'attouchement de

ces mains... elles me prennent par le coude, elles me tapent sur l'épaule... ces doigts qui tambourinent sur les tables et les bras des fauteuils... Et ces bouches qui flottent et virevoltent dans les chambres d'hôtel... et ces dents, et ces mâchoires... *die alltägliche und hartnäckigste Realität*. Pourquoi ne pas enfourner dans leurs bouches des carnets de chèques et des billets de banque ? Pourquoi ne pas les faire ramper vers une poubelle ou un égout, en utilisant la méthode de saint François ? Il considérerait qu'il était impur de toucher l'argent de ses mains. Aussi ses émules devaient-ils s'agenouiller, attraper les pièces avec leurs dents et courir jusqu'au tas de fumier le plus proche afin de les y enterrer. Il faudra qu'ils marchent à quatre pattes, nos hommes d'affaires. À quatre pattes pendant des heures et des heures. Pendant des kilomètres. Sans se fatiguer. Mais ils se rendent compte, parfois... Vous vous rappelez cet homme d'affaires qui dessine une fleur dans *L'Eclipse* d'Antonioni... avant de se brûler la cervelle ? Pureté. La beauté virginale. »

Il stigmatisa la fausse simplicité et la débilité authentique de l'art contemporain. Il prophétisa l'américanisation de l'Europe : « Rambo est déjà parmi nous. »

Après le départ du postier, ses pensées se tournèrent vers la musique –Beethoven en particulier. « Des accents de pessimisme Schopenhauerien circulent dans ses œuvres. Toute sa vie, Beethoven se considérait comme un paria - même avant sa surdité. Et toute sa vie il s'indignait de cet état des choses, de ses propres humeurs et sentiments, de sa misère. Et il a fait de son mieux pour atteindre la sagesse de Schopenhauer, pour devenir le sage Hindou se réjouissant de l'immortalité des espèces et contemplant avec sérénité les souffrances de l'individu - ses propres souffrances. Son *Ode à la joie* est le résultat d'un désir profond de se mêler à la foule, d'abolir la volonté de survivre, de devenir tout le monde et personne. Beaucoup d'œuvres de Haydn sont intrinsèquement des 'odes à la joie'. Le final de la *Neuvième* de Beethoven est assez hystérique en comparaison de ces hymnes spontanés à la vie, à la nature. Son *Ode à la joie* me fait penser au film de Marco Bellochio *I pugni in tasce*, à sa séquence finale. Un autre final. Un épileptique passe un enregistrement du célèbre aria de Violetta. Encore une ode à la joie. Il l'écoute et chante - faux, hors du tempo. Il écoute, il chante, il danse. Plus il chante et plus il s'écarte du ton et du tempo. Et de la vie. Il danse en dehors de la vie, pour ainsi dire. Le final de la *Neuvième* est comme ça. *An die Freude*.

- Cet épileptique aurait-il dû écouter le final de la *Neuvième* de Beethoven, d'après vous ? Ou suggérez-vous que Beethoven était lui-même épileptique, comme Dostoïevski ? Elle continuait à faire parade d'une humeur espiègle.

- Les premier et second mouvements reflètent l'effort qu'il dut dépenser pour surmonter son aversion à l'égard des sentiments grégaires. Alors il se rendit compte qu'un répit après

deux mouvements de combat intérieur est indispensable. Il se prélassa voluptueusement dans un bain chaud et se livre aux caprices de ses pensées. Pourquoi n'a-t-il pas composé une symphonie inachevée ? Pourquoi n'est-il pas resté dans son bain chaud, abandonnant l'humanité à ses errements ? Au contraire, il reprend le combat dans un final qui s'apparente plutôt à une *Ode au doute*. Au début, en tous cas. Une *Ode à l'indécision*. Une *Ode à l'irrésolution*. Pourquoi ne s'est-il pas arrêté après l'introduction ? Il n'était pas trop tard. Dans son dernier quatuor, pourtant écrit après *l'Ode à la joie*, il se pose la même question : '*Muss es sein ?*' Pourquoi répond-il : '*Es muss sein*' ? Il aurait pu désavouer *l'Ode à la joie* en composant une sorte de post-scriptum - un écho symétrique à l'introduction. Au milieu de *l'Ode*, il y a même un instant singulier où la victoire est mise en balance. Le chœur bégaye comme s'il était épouvanté par le texte de Schiller, par le désir d'embrasser la multitude. »

26

A cette époque-là, il commença à peindre des paysages ; il mettait parfois une touche humaine dans leurs perspectives embrumées avec un coup de pinceau vertical.

« Sont-ils des êtres humains ? » demanda sa fiancée en regardant de loin ces étrangers comme s'ils lui faisaient peur. Effectivement, ils semblaient avoir été catapultés dans les paysages depuis une autre galaxie.

« Vous ne me reconnaissez pas ? lui demanda-t-il finalement. J'ai vécu dans mes tableaux pendant de nombreuses années.

- Mais vous avez commencé à peindre il y a quelques mois seulement.

Il méprisa son commentaire et continua :

- Ne vaut-il pas mieux vivre dans une peinture ? Mieux que dans une ville. Les mêmes maisons, les mêmes flaques d'eau, les mêmes caniches tenus en laisse par les mêmes piétons. Et dans les flaques d'eau, le même ciel glauque qui se dédouble sans raison. Je connais Versailles sur le bout du doigt, comme la paume de ma main. N'avez-vous pas observé que j'étudie la paume de ma main gauche en espérant y lire mon avenir ? J'espère aussi y trouver une explication exhaustive, claire, définitive, du passé. Mon passé à Versailles, mon avenir à Paris. Et c'est à Paris que je couperai le nœud gordien du passé. La seule manière de régler mes comptes avec lui est de couper ce nœud. Savez-vous que mes parents projetaient de quitter Versailles ? Ils ont hésité pendant plusieurs années, mais juste avant l'accident...

- C'est tellement dangereux de conduire sous la pluie ! dit-elle.

- Chanter sous la pluie est même dangereux. On peut attraper mal à la gorge. Vous savez que ma mère se piquait de poésie ? Dès qu'un triste événement était annoncé à la radio

ou à la télévision, elle prenait la plume. Les feuilles de papier auxquelles elle confiait le ‘murmure de son cœur’ portaient toujours la trace de ses larmes. Mais elle ne pleurait jamais quand elle n’était pas ‘en service’, quand elle était privée de plume et de secrétaire. Comme si ses glandes lacrymales n’étaient activées que par les rimes et les pentamètres iambiques. Elle écrivait en anglais, vous savez. Elle était à demi anglaise, par sa mère. C’est elle qui a donné la fibre poétique à votre fidèle et obéissant serviteur. »

27

Un jour, elle le réveilla à 7 heures moins le quart en lui mettant le réveil sous les yeux.

« 7 heures moins le quart ? Il referma les yeux.

- Vous serez en retard, dit-elle. Comme d’habitude. »

« Comme d’habitude » était superflu et, par conséquent, provocateur. Ils vivaient ensemble depuis peu de temps. Elle ne pouvait prétendre généraliser sur ses humeurs et ses caprices : d’habitude il n’était pas en retard. Elle ne pouvait savoir qu’il répugnait toujours à échanger son appartement pour une chambre d’hôtel.

Elle se rendit dans la salle de bains et il entendit le bourdonnement d’une cascade qui, en d’autres circonstances, aurait charmé à la fois ses oreilles et son esprit.

« Aujourd’hui, l’eau est méconnaissable », dit-il en cherchant ses boules Quiès et en refermant les yeux.

« Avez-vous mis votre robe de chambre ? cria-t-elle depuis la salle de bains. Il ne l’entendit pas. Qu’attendez-vous ? cria-t-elle en se penchant sur son lit. Il se redressa en sursaut. Un peu plus tard, revenu à sa position première, il roula d’un bout à l’autre du lit. Savez-vous l’heure qu’il est ? » Elle lui remit le réveil sous les yeux. Elle lui toucha les tempes, comme pour lui ôter ses boules Quiès.

A l’aide de son bras et de ses épaules, il expliqua que son aversion des aéroports n’était pas un présage de sénilité. « Vous pouvez partir pour un voyage autour du monde sans quitter votre lit, la chaleur fraternelle de vos draps. Vous devez seulement empiler un nombre suffisant d’indicateurs de transport sur votre couverture. Leur précision terre à terre, hyperréaliste, dotera le vol féérique de votre fantaisie d’un semblant de vérité, d’une touche flaubertienne. » Il précisa que dès le berceau il avait préféré l’immobilité au mouvement, les cartes postales aux originaux. « De toute manière, le ciel et la terre se tiennent tous deux dans la paume de ma main gauche. Cela ne signifie pas pour autant que je sois en termes d’amitié avec Dieu ou mes semblables. La question ‘Dieu existe-t-il ?’ n’est pas sur mon agenda pour

la simple raison qu'il n'y a rien sur mon agenda. Et mes semblables n'existent pas - au moins dans mes paysages. »

Elle passa dans la pièce voisine, et tout à coup, il entendit le début de *Stars and Stripes Forever*. Ou bien était-ce *Hands Across the Sea* ? Il confondait ces marches militaires. Surtout le matin. Il ne supportait pas leur optimisme cadencé, leurs tubas.

Sa fiancée entra dans la salle de bains et, quelques secondes plus tard, déposa sa brosse à dents sur la table de chevet, à proximité de sa bouche.

Elle entonna une chanson joyeuse, réconfortante. Elle chanta faux pendant 5 minutes.

« Paul m'a dit la semaine dernière...

- Paul ne comprend pas que les espaces vides sont pleins d'extases. Il s'enferme dans son agenda, dans son carnet de chèques. Il est vierge, votre Paul. Il n'a jamais fait l'amour avec la vie. Appéciez-vous les vierges ? »

28

Elle continuait à marcher dans la pièce ; elle parlait et fumait. Il était allongé dans son lit.

« Il vous faut un but, dit-elle.

- Un but ? Je ne suis pas un gardien de but. Je déteste le football, comme tous les jeux grégaires. Vous voulez me balloter d'un but à l'autre, du troisième au cinquième étage, du cinquième au vingtième étage... Et si je ne gravis pas l'escalier tout de suite, je perds les avantages de la position où je suis arrivé. Chaque minute est un but définitif. Nous ne nous promenons pas de monument en monument, comme des touristes japonais. Chaque centimètre est un monument. Il n'y a rien d'insignifiant dans la vie. Tout est important. Tout est un événement, une extase. Il faut explorer la texture de la vie. On ne devrait pas se dire : 'Je vais vivre dans 2 minutes, dans 2 mois, dans 10 mois...' Si l'on ne vit pas maintenant, on ne vivra jamais. La plupart des gens ricochent sur le temps. Ils se contentent de valeurs abstraites, de nombres, d'idées de bonheur. À quel étage est-on ? Leur question favorite. La seule question qu'ils se posent et qu'ils posent.

- Et le Chemin des Philosophes ? Vous ne voulez pas le revoir ?

- Hypocrisie, répondit-il. Les cerisiers sont noirs. »

Elle leva les sourcils.

« Une manifestation banale de surprise, commenta-t-il. Ne vous ai-je jamais parlé de couleurs auparavant ? Ne vous ai-je jamais parlé de l'hypocrisie des jardins japonais ? A Kyôto, les touristes doivent se promener avec des détecteurs de mensonges. »

Elle sembla alarmée par une expression trop familière sur son visage.

« Pourquoi ne rougis-tu pas ? Pourquoi ne joues-tu pas ton petit jeu avec moi ? Les cerisiers rougissent toujours.

- Pas toujours, corrigea-t-elle. Vous me tutoyez maintenant ?

- Toujours. Même en hiver, ils sont rouges. Et noirs. Leur âme est noire. Penses-tu qu'ils ont une âme ? Les cerisiers ? Pourquoi ne me quittes-tu pas ? Tu as l'intention de le faire depuis quelque temps. Quand tu veux ! Tout de suite. Aurions-nous besoin d'une cérémonie d'adieu ? »

Elle commença à faire ses bagages. Ses valises formèrent une pyramide dans le vestibule à l'extrémité de l'enfilade des portes.

Lentement, il ramena la couverture sur sa tête.

29

L'humanité chérit la notion de progrès. (Le christianisme est-il à l'origine de cette passion ascensionnelle ?) Les gens se précipitent en avant comme si l'immobilité ou le recul étaient incompatibles avec l'existence humaine. Et ils poussent leurs amis, leur famille dans le précipice du futur. Ils pensent que demain sera mieux qu'aujourd'hui, bien qu'aujourd'hui ne soit pas mieux qu'hier. Jour après jour, ils apportent la touche finale à leur autoportrait, sans remarquer l'épaisse couche de poussière qui recouvre cet autoportrait de haut en bas. D'après eux, le temps est une terrasse où le jardin d'Eden doit s'épanouir un jour. Malheureusement, le Temps est uniforme.

Selon Leibniz, notre âme contient dans sa substance l'embryon de ce qui se produit dans notre vie. En d'autres termes, nous trimbalons à tout moment l'encombrante valise de notre avenir. Notre échec final, irrévocable, la mort, jette une ombre sur nos soi-disant triomphes dont la stérilité suprême est évidente à quiconque s'aventure au-delà du miroir de la vie de tous les jours.

Si nous voyions notre vie de l'extérieur - depuis une fenêtre de la maison d'en face, par exemple - nous n'aurions pas envie d'applaudir nos astuces, d'étaler nos prouesses. Nous ne pourrions pas déplorer nos erreurs.

30

L'humanité périclite depuis la naissance d'Adam. Certains condamnent cette dérive désemparée, cet assombrissement (*Weltverdüstierung*). « Je ne sais pas où nous allons », retentit dans les rues - même dans les pays prospères, même quand le temps est au beau fixe.

Les gens regardent vers le ciel et, sans considération pour le bleu virginal, disent en fronçant les sourcils : « Quel dommage » ou « C'est horrible ».

La première décennie du siècle serait devenue la dernière décennie de l'histoire si mon opinion était aussi influente que les tremblements de terre et les éruptions volcaniques.

Les exemples de la déchéance humaine sont impitoyables. Un célèbre physicien américain décide de passer ses vacances en Europe. Il communique ce louable projet à sa femme et à ses enfants ; quelques semaines plus tard, ils s'envolent pour Rome sur un avion de la Pan Am. Durant leur voyage kaléidoscopique, ils visitent aussi la France et le Portugal. Ils rentrent enfin aux Etats-Unis. « Les sanitaires sont bien mieux à New York, proclament-ils, réfugiés dans leur salle de bain immaculée. Comment peut-on vivre à Versailles ? Comment peut-on faire des courses à Milan ? Nous n'irons plus jamais en Sicile. C'est trop loin, l'Europe. » Et le chant de l'eau courante, son harmonie grave et solennelle envahit le salon, la salle à manger, l'entrée, le palier, l'orthogonalité efficace des rues de New York.

Un chauffeur de taxi questionne la fille unique du compositeur le plus original du XXe siècle :

« Qui est votre père ? Que fait-il ?

- Mon père est le meilleur compositeur du monde.

- Vous être très riches, alors. Je vous félicite.

- Pas du tout.

- Donc, vous êtes malheureux. »

Un Italien quitte son pays natal pour les Etats-Unis. Il a besoin de dollars. Et il pense qu'il y a plus de dollars aux Etats-Unis qu'en Italie. Les larmes aux yeux, il s'embarque dans un avion et en sort avec un sourire. Il mange quelques pizzas, qui ont meilleur goût à New York qu'à San Gimignano, il entend quelques jurons authentiquement italiens et il écrit à son cousin : « Je me sens chez moi en Amérique. »

L'âge d'or. L'âge d'argent. L'âge de bronze. L'âge de fer. Notre âge est le dernier, le dernier et le pire. L'âge de fer. *Kali Yuga*. Les hindous prétendent que nos ancêtres – les heureux habitants des lointains *yugas* – étaient supérieurs à nous en termes de longévité, de taille et d'éthique. Durant l'âge d'or, tous les hommes étaient brahmanes. Durant l'âge de fer, tous les hommes sont enfants. L'âge des journaux, l'âge des écrans.

La multitude a toujours raison. L'homme de la rue a toujours raison. (L'âge de rue.) Pourquoi ? Qui est cet homme proverbial ? Quel trottoir, quelle asphalte, quels pavés couvrent-il de la boue de ses savates ?

Montaigne et Kafka avaient, eux aussi, l'habitude de se promener dans les rues.

31

Il resta au lit pendant quelque temps sans changer de position. Il était couché sur l'estomac ; son horloge sondait la profondeur de sa solitude. Sa mémoire versatile trébucha sur l'image du train dans lequel il était monté pour fuir le cynisme de Zarina. Elles l'avaient quitté toutes les deux : sa fiancée et Zarina.

Il se délectait du calme sépulcral de sa solitude. Personne ne s'évertuait à le sortir du lit. Personne ne répondait au téléphone. Ces coups de téléphone sans réponse résonnaient dans sa chambre comme une harpe éolienne, comme la voix de Zarina.

Alcibiade se rendit compte qu'il devait prendre soin de lui, s'il voulait prendre soin des autres. Et saint Augustin ? Je devrais apprendre par cœur ses *Soliloques*. Au moins les passages qui se rapportent aux femmes. « Je perçois que rien ne sape plus la citadelle de la force masculine, qu'il s'agisse de l'esprit ou du corps, que les familiarités et les flatteries des femmes. » Le coucher du soleil ? Il y avait un très beau lever de soleil ce matin. L'aube d'une nouvelle ère dans ma vie. Une nouvelle vie, une vieille vie. L'Or du Rhin, scène deux. Wotan jette un regard admiratif sur la Walhalla. Le château que j'aurai à Paris. (Il y avait de la musique à l'arrière-plan de son monologue intérieur, mais elle n'avait rien à voir avec Wagner et son épopée cyclopéenne : il entendait le *Trio pour clarinette*, opus 114 de Brahms. Il entendait la même musique durant ses pérégrinations dans la ville méconnaissable - épisodes qui suivirent sa fuite pusillanime.) Combien de soleils rouges dois-je ajouter à ce tableau ? Combien ? (L'influence de Zarina était manifeste dans son penchant pour la couleur rouge et les teintes rougeoyantes, flamboyantes. Le premier psychanalyste venu aurait tiré cette conclusion des soleils rouges. Hitchcock les aurait peut-être placés dans un de ses films.) Nous n'avons pas le temps d'explorer nos idées, une seule de nos idées. Nous commençons. Nous ne terminons jamais. De quelle façon franchir la distance qui nous sépare de notre ami le plus proche ? Et ceux qui s'arrêtent à mi-chemin engendrent les malentendus. Mieux vaut ne pas partir. Mieux vaut attendre le départ des autres. Nous n'avons pas le temps de lever la tête. Les gens gravissent la tour de Babel. La vie devrait ressembler au temple de Ranakpur, à Walhalla, un paysage suisse. Demain je m'installe à Paris.

Les pensées contiennent 3 dimensions, 4 dimensions : les odeurs en sont aussi des ingrédients. Ainsi les pages devraient-elles prendre la forme de cubes ; mieux encore, d'une figure supra-géométrique inconnue. (Ses pensées ressemblaient à Zarina. Ses pensées avaient une taille de guêpe.)

Il se retourna sur le dos et contempla le plafond pendant un moment. Tout à coup, il aperçut un poignard suspendu dans l'air. « Il ne s'agit encore que d'un projet en l'air, chuchota quelqu'un à son oreille. Mais ne t'inquiète pas - nous avons la suprématie des airs. » Le poignard se mit à voler de-ci de-là, d'abord comme un avion, puis comme une planète. Comme Vénus. Puis il dévia de son orbite et atterrit sur son pénis pour mettre l'accent sur leurs affinités. « Quelles affinités ? » demanda-t-il. « Les choses qui ont des affinités se recherchent », fut la réponse.

Quand il s'éveilla dans le même lit, étroitement enveloppé dans la même paire de draps, la fenêtre était aussi noire que sa vie. Comme s'il s'était déjà jeté au travers, irradiant son humeur lugubre dans tout l'univers, et même au-delà.

32

Il a fait un mauvais rêve la nuit. Quand ? Quand a-t-elle eu lieu cette nuit dispersée par les rêves ? (Quelle date sommes-nous aujourd'hui ? Quel jour sommes-nous ?) Il avait perdu le sens du temps, le sens de l'orientation dans le Temps. Sans leur sinistre anniversaire, il ne se serait jamais souvenu de ses coordonnées historiques.

Son rêve était bizarre et terrifiant, mais il se sentit soulagé, délivré. Il tourna la page une fois pour toutes.

Il fut conduit devant un juge à perruque. Le juge lui fit signe de s'asseoir. Il s'assit. Le juge tambourinait sur une table qui avait perdu sa forme sous le poids des nombreuses pièces à conviction.

Le procureur se balançait sur ses jambes, comme pour évoquer la perspective du gibet. Il s'éclaircit la voix. Ses paroles semblaient patauger dans une atmosphère marécageuse : l'air était visqueux comme une soupe de lentilles. Quelques feuilles de papier étaient disposées devant le procureur. L'une après l'autre, elles tombaient sur le sol. Le procureur se mit à genoux.

L'avocat de la défense profita de la myopie de son collègue. Il se leva d'un bond ; son agilité l'aurait conduit jusqu'au plafond et même au-delà, sans l'attaché-case qu'il tenait à hauteur d'épaule. « Les femmes peuvent être infâmes. N'entendez-vous pas la rime ? femme-infâme-femme-infâme ? Messieurs et Mesdames les jurés, avez-vous entendu parler de la comtesse Erzsébet von Bathory ? Elle vivait au XIXe siècle. Mais elle aurait pu vivre au XXe

- à la fin des années 50. À l'âge de 15 ans, elle épousa un officier de l'armée autrichienne et se rendit avec cet aristocratique militaire dans son château des Carpates. Permettez-moi de vous rappeler une phrase de Pascal relative à la situation où se trouva notre comtesse : 'Il n'y a rien de plus difficile que de rester seul dans une chambre.' Son mari courait de garnison en garnison. Il lui fallait tuer le temps. Comment le tuait-elle ? En tuant de jeunes vierges ! Sa beauté dépérissait. Elle décida de la restaurer en se baignant dans du sang virginal. Elle remarqua que chaque fois que le sang ruisselait sur son corps nu... Je vous épargne les nuances, chers Messieurs et Mesdames les jurés. Bref, en ces circonstances, sa peau paraissait plus jeune. Elle utilisait un couteau de cuisine. Elle parcourait la campagne en quête de victimes adéquates. À présent, permettez-moi de vous poser une question, mes chères dames les jurés : que serait devenue Erzsébet von Bathory si elle s'était baignée dans le sang de Zarina ? Elle aurait vieilli de 10 ans, de 20 ans. Elle serait peut-être morte de vieillesse - sur le coup ! Permettez-moi de vous poser une question, mes très chères dames les jurés : voudriez-vous baigner votre corps dans le sang de Zarina ? »

Le procureur se leva de nouveau. À présent, ils étaient debout tous les deux : l'avocat et le procureur. Le premier ressemblait à la statue de la liberté, le second à une statue de Némésis.

« Monsieur le juge, puis-je poser une question à mon éminent adversaire ? dit le procureur.

- Je vous en prie.

- L'accusé est-il un arrière-petit-fils de la comtesse ?

- Zarina Lenoir a désacralisé le symbole de la virginité, cria l'avocat de la défense, négligeant la curiosité du procureur. Nous vénérons les symboles chrétiens et nous ne voulons pas les voir méprisés, désavoués, discrédités, ridiculisés. Zarina Lenoir a bafoué nos interdits vénérables, elle a foulé aux pieds nos tabous. Elle a ainsi profané notre histoire à venir.

- Comment savez-vous qu'elle n'était pas vierge ? demanda le procureur. À quel test vous référez-vous ? le grec ou le berrichon ?

Le juge ordonna au procureur de décrire les 2 tests.

- Les paysans berrichons pensent que si une jeune fille parvient à rallumer une bougie sur le point de s'éteindre, elle est vierge. Si elle n'y parvient pas, elle ne l'est pas. (L'auditoire éclata de rire.) Dans la Grèce antique, on poussait les jeunes filles vers une grotte où habitait un énorme serpent. Si elles étaient mordues, cela signifiait qu'elles ne pouvaient plus être considérées comme pures et vertueuses. »

A ce moment-là, un des jurés dit d'une voix glapissante : « Donnez à la femme que vous aimez une cuiller de l'eau dans le verre M. Si la femme en question est vierge, l'eau la fera bailler involontairement ; puis elle se mettra soudain à éternuer ; enfin elle sera prise d'un violent fou rire. Les femmes expérimentées deviendront ternes, lourdes et maladroites.

- Je suis sûr qu'elle a ri aux larmes, dit le procureur.

- Elle a avoué son crime, dit l'avocat de la défense.

- Madame Lenoir témoignera-t-elle en faveur de l'accusé ? demanda le juge. Elle ne peux pas s'égarer en chemin : je lui ai donné des indications précises.

- Elle s'est perdu dans la nature, dit l'accusé.

- C'est donc elle qui avait commis un crime ? demanda le procureur.

- Le blasphème est un crime, dit l'avocat de la défense. Il déplia une feuille de papier. 'Je déplore le dard de la mort réelle, l'atrocité du péché et les flèches ardentes de l'être vicieux qui a sauvagement mis en feu les âmes aussi bien que les corps. En vérité, les lois de Dieu gémissent en voyant une telle pollution sur la terre. Le serpent vous a abusés plus amèrement qu'Eve; et non seulement votre esprit mais aussi votre corps ont été souillés, profanés. Cette dernière horreur a dépassé les limites du supportable. Je me refuse à le décrire et pourtant je ne peux le passer sous silence, car c'est comme un feu qui brûle et embrase mes os. Vous avez pris les membres du Christ et en avez fait les membres d'une catin.'

- Une catin ? s'étonna le procureur.

- Et sur son front un nom écrit, un mystère : BABYLONE LA GRANDE, LA MERE DES PROSTITUEES ET DES HORREURS DE LA TERRE. Et je vis cette femme ivre du sang des saints, et du sang des martyrs de Jésus, et du sang des vierges.' Je vais vous expliquer le mystère de la femme, et de la Bête qui la porte. 7 têtes, 10 cornes...

- S'il vous plaît, dites-nous le mystère de la femme et de la bête, supplia le procureur.

- Les 7 têtes de la bête sont les 7 mois durant lesquels mon client courtisa Zarina. Et les 10 cornes sont le nombre d'amants qu'elle connut tout en ayant une liaison avec mon client.

- Vous voulez dire que l'accusé avait 10 cornes ? *Pluck off the bull's horns, and set them in his forehead.* Le procureur se rendit à la barre et appliqua ses doigts sur le front du prisonnier. Une à une. *I'll be horn-mad !* cria-t-il.

- La femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, et chamarrée d'or, de pierres précieuses et de perles, avec une coupe d'or à la main, pleine d'horreurs, et des impuretés de sa prostitution ainsi que des souillures de son impudicité. L'avocat de la défense ouvrit une bouteille de vin rouge et en versa un peu dans le verre qu'il avait sorti de son attaché-case. Voici la coupe des abominations de Zarina, dit-il.

- Pourquoi n'est-elle pas en or ? demanda le procureur.

- Et la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, dit l'avocat de la défense, oubliant la question du procureur. Pourquoi ces 2 couleurs sur ses vêtements ? Ce sont les couleurs du sang. Mais il y a 2 sangs. Saint Jean s'y réfère dans l'apocalypse. L'un est virginal, l'autre sale, maculé.

- Les mots sales et nauséabonds ne rebutent pas l'amant, dit le procureur en caressant les joues de l'accusé.

- Les 10 cornes que tu as vues et la bête haïront la prostituée, la rendront déserte et nue, mangeront ses chairs et la brûleront au feu, car Dieu leur a mis au cœur son dessein...

- L'accusé fut seul à manger sa chair et à la brûler au feu, dit le procureur. Où sont les autres amants ?

A ce moment Gérard Philipe et Rudolf Valentino tombèrent du ciel, s'installèrent sur un canapé placé au milieu du prétoire et annoncèrent leur présence.

- Ils ne se souciaient pas de Zarina, dit l'avocat de la défense en désignant les nouveaux venus. Mon client l'aimait. C'est pour cela qu'il a dévoré sa chair. Tous les amants aspirent à dévorer l'objet de leur amour. Au cours de la messe, le pain et le vin sont changés en corps et en sang de Jésus Christ.

- Qu'est ce que la messe vient faire ici ? demanda le procureur. Ce que vous décrivez ressemble plutôt à une messe noire.

- Une messe rouge, dit l'avocat de la défense. Il plia la feuille de papier, la mit dans sa poche, leva les yeux et regarda les jurés. Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, mon client va prendre la parole...

- Les fondations du monde sont pourries. Comment construire l'avenir sur son sang ? Zarina est partout ! partout dans l'univers ! Ne le voyez-vous pas ?!»

Enfin, il raconta son histoire. L'auditoire éclata de rire. Dans les arrondissements limitrophes, les passants gloussèrent par contagion. À Versailles, les policiers se tenaient les côtes.

« Les femmes doivent être libres de décider de leurs carrières et de leur mode de vie, dit le procureur. Existent-elles seulement pour plaire aux hommes ? Sûrement pas. L'accusé a adopté une attitude sexiste envers Zarina en lui arrachant ses vêtements, en tournant et en retournant son corps pour assouvir ses appétits sexuels - comme si elle n'était qu'un objet, une statuette, une marionnette. Par parenthèses, je pense qu'il est extrêmement sexiste de montrer toutes ces photographies de filles nues dans les journaux et les magazines. Mais traiter une femme comme une photographie, comme un bout de papier qu'on peut mettre en

pièces ou brûler, est doublement sexiste. Entendez-vous la rime : voyeur, violeur, voyeur. Le but suprême de sa vie était de violer le corps de Zarina. Il lui parlait de films pornos, et finalement, il força la porte de son appartement. Et il l'aurait tuée si elle n'avait pas accédé à sa requête brutale. Entendez vous la rime : tuer, céder ? Zarina a signé le contrat sous la menace - avec son sang. Mais pas avec son sang virginal, vous savez ! L'accusé n'a pas réussi à violer son âme, en dépit de toute sa brutalité et de sa cupidité. Les femmes n'ont pas à se satisfaire de leurs fonctions virginales, maternelles et ménagères – de leurs fonctions traditionnelles, en un mot. Elles peuvent et doivent participer également avec les hommes à tous les domaines de la vie.

- Les hommes devraient-ils se satisfaire de leurs fonctions traditionnelles ? demanda l'avocat de la défense. Ont-ils le droit de participer également avec les femmes à chaque domaine de la vie ? Ont-ils le droit de répandre leur sang virginal à chaque fois qu'ils en ont envie ? Le sang de l'homme est toujours virginal. »

33

Les indigènes de la rivière Muray enferment les femmes dans une hutte pendant leurs règles. Ils les empêchent de s'approcher de l'eau pour ne pas effrayer le poisson. Les Dieri d'Australie Centrale savent que, si une femme sanglante s'avise de manger un poisson ou de se baigner dans la rivière, les poissons mourront et l'eau se tarira. Une femme sanglante ne doit pas enjambrer son mari, sinon il tombera malade. À la vue des yeux d'une femme sanglante, les hommes sont transpercés par tout ce qu'ils tiennent dans la main. Par ce regard, les hommes se muent en arbres parlants. Les jeunes filles et les veuves sont contraintes à peindre en rouge leur visage et la partie supérieure de leur corps - un signal d'alarme.

A travers la musique, la poésie et l'amour, il aspirait à élever sa vie jusqu'à un poste d'observation plus élevé, écartant souvenirs et impasses, misanthropie et désordres dépressifs. Mais chaque fois, même au milieu de l'acte sexuel, il se retrouvait au point de départ - pense-bête précieux des circuits fermés de M. C. Escher (*Cascade, montante et descendante*). Dans son livre remarquable *Gödel, Escher, Bach : Un galon d'or éternel*, Douglas R. Hofstadter décrit ainsi le cercle vicieux : « Le phénomène du circuit fermé se produit chaque fois qu'en montant ou descendant les degrés d'un système hiérarchique, nous nous retrouvons de manière inattendue au point de départ. » Un des exemples musicaux du circuit fermé est le *Canon per Tonos* de Bach à trois voix - une pièce de *l'Offrande musicale*.

Je reviens toujours à Zarina, à son crime passé, à mon châtiment futur. En un cercle continu, elle monte et descend l'escalier sur lequel j'ai aperçu ses jambes, ses jambes brunes. Et son sang se transforme en cascade montante et descendante.

Mon sang, mon propre sang, se transforme en cascade montante et descendante. Je suis un exemple vivant de circuit fermé. Et de cercle vicieux.

Au moment de la mort nous nous fondîmes en un être à deux têtes. L'hermaphrodite. L'état *nigredo* de la noirceur. En grande détresse l'Ame se sépara du Roi et de la Reine, de leur Esprit et de leur Corps. Alors la rosée descendit – l'*aqua sapientiae* – annonçant la naissance divine, effaçant le *nigredo* par un *albedo*. L'union des opposés. L'âme plongea du ciel pour insuffler la vie à l'hermaphrodite.

J'ai aimé tant de femmes dans ma jeunesse. Les yeux vacillants, les jambes flageolantes, j'espionnais leurs corps : une douzaine de magazines « interdits » m'attendaient sous mon matelas. J'aimais toutes les femmes, réelles ou irréelles qui, en dépit de leurs différences, appartiennent au même spectre biologique - l'arc-en-ciel des désirs insatiables.

Que reste-t-il aujourd'hui de mon amour pour le corps féminin ? Sa monstrueuse insensibilité a rendu les autres femmes insipides. Elles n'étaient pas assez cruelles pour imprimer leur portrait sur l'écran de ma convoitise. Leurs images sont floues.

Combien de fois m'a-t-elle tué ? 175. Un nombre mystique de Vénus. 206. DBR, Discours, « le mot du Pouvoir ». En me tuant sans cesse avec ses mots, avec ses pensées, avec ses secrets, avec ses sourires...

Nous brodons sur les thèmes de la vie. Ces thèmes sont immuables. Les générations à venir broderont sur les mêmes thèmes, sur le même canevas. Ils vivront dans un cadre différent, mais ils ne changeront pas nos thèmes, comme nous avons été incapables de changer les thèmes de nos ancêtres, de l'homme des cavernes, de ces dupes paléolithiques qui sculptaient leurs Vénus d'os ou de schiste il y a 3000 siècles.

Elle n'est pas seule. Des douzaines de femmes, des centaines de femmes font à la minute où je vous parle ce qu'elle a fait à Versailles, à Rome, à Jérusalem, à Isturitz, à Willendorf, à Rocamadour, au Jardin d'Eden. Elle répète et joue le spectacle de son mensonge devant les générations futures. Au cours de la même cérémonie d'adieu, celles-ci redécouvrent la morale et maudissent l'humanité.

Que reste-t-il désormais de mon amour pour les femmes ? Sa cruauté sans doute. La cruauté de Zarina. Et ses livres.

34

Le paradis de sa virginité était si lointain, si inaccessible aux débordements de son désir que les yeux d'Amundsen dont il conservait la photographie sur sa table de chevet semblaient avoir perdu leur éclat, les feux de leur gloire. Amundsen aurait été incapable de rejoindre sa chasteté inoxydable. Son innocence était située au-delà du pôle sud, au-delà des ultimes limites de notre galaxie.

« La décision prise par le gouvernement russe d'utiliser l'arme atomique prévint la nécessité d'une invasion des U.S.A. », lut-il dans un roman de science-fiction. Quelles armes pourrait-il utiliser ? « Ils défendirent Moscou au moyen de... » Personne n'aurait pu défendre Moscou mieux que Zarina, pensa-t-il. Elle aurait dû être nommée maréchal de l'Union Soviétique.

« Je t'aime », disait-elle. Ses paroles étaient-elles situées au-delà de tous les dictionnaires ?

Un jeudi, enfin, elle céda à son désir. Elle était pâle. Elle était sans voix, bouleversée, horrifiée.

Il était radieux. Il savait que son invasion du corps et de l'âme de Zarina avait été maladroite et désordonnée, mais il n'avait pas à se faire de souci : les vierges sont au-dessus de tous soupçon pornographique. « Elle n'a pas remarqué ma gaucherie mortifiante. » (Il était naïf.)

Ils avaient tous deux un long chemin à faire. (Il était puéril.) Elle mit 2 ans à maîtriser les arpèges de l'amour.

35

La vengeance, aussi, est agréable. Il est agréable d'obtenir une chose qui fait souffrir quand on échoue à l'obtenir, et les personnes en colère souffrent d'une douleur extrême quand ils ne parviennent pas à se venger. Mais ils se réjouissent à la perspective de le faire.

Aristote, *Rhétorique*, Livre I: Ch. 11

Thomas dit : « Pour un blasphémateur récidiviste, quel est le châtiment ? »

Une blasphématrice récidiviste... les chaussettes de l'archiduchesse...

Jésus dit : « Si le temps d'un tel homme est achevé sur la sphère, les émissaires de Yaldabaloth viennent après lui et l'attachent par la langue à un grand démon à tête de cheval ; ils passent 3 jours à voyager avec lui autour du monde pour se venger de lui. »

Dois-je lui couper la langue ? Le sort traditionnel des menteurs, des blasphémateurs.

« Puis ils le conduisirent dans la région du froid et de la neige, et se vengèrent de lui pendant 11 ans.

11 heures... congélateur ?.. une bonne-femme de neige...

« Puis ils le conduisirent en bas, devant Yaldabaloth et ses 49 démons, et chaque démon prit sa vengeance sur lui pendant 11 ans.

« Puis ils le conduisirent dans les ténèbres extérieures jusqu'au jour où le grand chef à face de dragon sera jugé. Et cette âme devint glacée et détruite et dissoute. »

36

Car, comme personne n'aspire à ce qu'il ne pense pas pouvoir atteindre, l'homme en colère aspire à ce qu'il peut atteindre et la conviction que l'on atteint son but est agréable. C'est pourquoi, on a eu raison de dire à propos de la colère :

Elle est bien plus douce que le rayon de miel qui s'égoutte suavement

Et elle se propage dans les cœurs des hommes.

Elle s'accompagne aussi d'un certain plaisir parce que les pensées s'appesantissent sur l'acte de vengeance, et les images qui s'imposent alors à l'esprit causent du plaisir, comme les images évoquées dans les rêves.

Aristote, *Rhétorique*, Livre. II: Ch.2

Je pourrais me venger comme cet esclave italien. Jeremy Taylor mentionne l'incident dans un de ses sermons. Je pourrais grimper avec son fils sur le toit du château de Versailles et promettre d'épargner sa vie à condition qu'elle se coupe le nez. Je pourrais ainsi la mutiler à distance en poussant son fils vers le bord du toit. Si elle se coupait la main ? le bras ? Pas les 2 bras malheureusement. Et ses jambes ? et ses yeux ? et ses oreilles ? et ses viscères ?

Quel dommage qu'elle n'ait pas une fille ! J'aurais défloré sa fille dans le parc de Versailles. En présence de sa mère. Et je lui aurais ordonné de se couper le nez.

37

Peut-on rougir à volonté, chaque fois qu'on a besoin de feindre une émotion ? Peut-on modifier la couleur de son visage au gré de ses intentions, au mépris de ses sentiments véritables ?

Dans son enfance, il était sûr que les larmes sur le visage d'un comédien étaient de simples gouttes d'eau. D'où venait cette eau ? Le visage orné de larmes était-il aspergé dans les coulisses avant l'épisode larmoyant : la mort d'un parent, d'une bien-aimée ? Il surveillait les visages, il s'efforçait de découvrir les traces du subterfuge. Il n'aperçut jamais rien, sinon de vraies larmes qui montaient docilement dans des yeux tristes. Des larmes disciplinées.

Un jour, il vit ces larmes de près, dans les coulisses, sur le visage d'une actrice célèbre. Elle quitta la scène et s'effondra dans les bras de son mari du moment. Elle resta dans cette position abandonnée pendant une heure environ - dans le contexte temporel de la pièce - puis, comme si de rien n'était, elle revint saluer le public.

Certains s'entraînent 24 heures sur 24 dans l'art de l'illusion ; ils jouent la comédie - ou la tragédie - chaque fois que leur intérêt est en jeu. Les hommes s'esclaffent et assurent à leur interlocuteur qu'ils n'ont jamais rien entendu de plus drôle dans leur vie. Les femmes pleurent et s'évanouissent afin de synchroniser leur apparence et leurs paroles. Peuvent-elles peindre leur visage aux couleurs de leurs projets ? Peut-être substituent-elles une émotion à une autre : le rougissement est à la fois le reflet de l'innocence et celui de la colère. Pour créer une illusion éclatante de la chasteté, il suffit d'évoquer une image scandaleuse. Il est sans doute plus facile d'imiter la colère que la chasteté ou la timidité.

Sous les encouragements du public, un clown avance sur une corde raide. Il recule, hésite, terrifié par sa propre audace, mais le public applaudit, hurle, siffle, se lève et s'assied. Il progresse à nouveau sur le fil et feint de perdre l'équilibre. Le public cesse de respirer. Le clown retrouve son équilibre et continue sa danse dans les airs, loin de la terre et des regards critiques.

La danse de Zarina dura 2 ans. Elle ne tomba pas.

38

Après leur cérémonie d'adieu, il partit à la quête de la pureté, de la chasteté, de l'innocence.

Il ne les trouva que dans la nature, dans son immobilité éternelle. Malgré l'antagonisme des saisons et l'inconsistance du temps, la nature ne ment jamais. La nature ne rougit pas artificiellement : les couchers de soleil sont sincères.

Le Chemin des Philosophes à Kyôto. Les fleurs des cerisiers sont innocentes, chastes, fragiles ; elles ne perdent jamais leur virginité, malgré le nombre croissant des touristes et des photographes.

Il se promena le long de la file infinie des cerisiers pendant une journée entière. « Les cerisiers sont en fleurs, écrivit-il à Zarina. Ils ne les perdront pas avant ma prochaine visite à Kyôto. »

Il déchira sa lettre : il ne connaissait pas l'adresse de Mme Lenoir.

Il rencontra une jeune fille à Tokyo. À son retour en France, il reçut une lettre :

Cher Monsieur,

Comment allez-vous ? Nous avoir l'hiver plus chaud que l'habitude à Tokyo. Je n'aime pas hiver, donc je suis très content de la temps. Aujourd'hui c'est saint Valentin. Alors je vous veux dire « Je vous aime ».

Je souffre de l'amour depuis l'été passé. J'ai amaigri un peu. Car j'ai oublié manger pour à vous penser tous les jours. Vous ne savez pas combien je vous aime, combien je désire d'attendre votre réponse !

Est-ce que je suis déçu en amour ? Est-ce que je suis vaine d'attendre ?

S'il n'y a pas de l'espoir, le dites moi franchement s'il vous plait !

Mais la vérité c'est que j'attends votre bonne réponse. Je vous veux voir aussi vite possible.

Avec tout mon amour,

Yumi.

Il avait rencontré cette Japonaise au mois de mars, avant sa visite inoubliable à Kyôto. Sa pureté anticipait sur les cerisiers de Sambo-in et du château de Nijo. Etait-elle vraiment pure, innocente, ingénue, spontanée ?

Elle résista à la pression de ses mains et de ses lèvres à l'hôtel New Otani ; elle livra sa bataille virginale avec toutes les armes en sa possession. Il l'accompagna jusqu'à la porte et regagna le bureau.

« Tu m'aides à reconnaître le Japon, mon perfide amour, ma mélodieuse Zarina. Tu projettes une lumière nouvelle sur la théorie platonicienne de la connaissance. Peut-être suis-je né un jour au Japon - à l'époque Huan, à l'époque Edo. Combien de personnes vivantes connaîtrais-je plus intimement qu'Issa, Utamaro, Yoshida Kenkô, Sei Shônagon ? Je te reconnais au Japon, dans l'ancien Japon. Tu naquis aussi là-bas, au IXe siècle. Je t'ai fait la cour à cette époque sous le nom de Fukakusa no Shôshô. Au début de l'automne, tu m'as dit que je devrais dormir 100 nuits consécutives devant ta maison, sur le banc utilisé pour poser les brancards de ta voiture. Et chaque nuit, comme preuve de mon obéissance à tes commandements, je devais inciser une entaille sur un brancard de ta voiture. 'Alors je

soumettrai mon corps à ton désir', avais-tu murmuré à mon oreille. Chaque nuit avant l'aube, je me mettais en route dans ma voiture, sous le couvert de l'obscurité. Tu m'ordonnas de fermer les rideaux de ma voiture. Tu m'ordonnas de cacher mon visage des passants et des voisins. Depuis lors je cessai d'utiliser mon palanquin ou mon chariot qu'auraient pu reconnaître les curieux. N'oublie pas que le Japon est le pays de la reconnaissance et du souvenir. Je faisais la route nus pieds, j'avancais dans la crainte des démons qui avaient la marotte de dévorer vivants les êtres humains. Essuyant les gouttes de pluie de mes yeux, brossant les flocons de neige de mes épaules, je marchais, je marchais vers ta maison. »

Il déchira les feuilles de papier alourdies par ses larmes et lança les mots mutilés dans la rivière. 9 mois plus tard, il reçut la première lettre de sa Zarina japonaise. 11 mois plus tard, il reçut une seconde lettre :

*Cher Monsieur,
Je souhaite de demander une faveur de vous. S'il vous plait, envoyez moi un photo de vous, et je peux le parler et embrasser tous les jours. Je le garder aussi longtemps je vis. Seulement quand vous avez quitter Japon, j'ai compris que je vous aime. Et l'amour grandi dans mon moi tous les jours. J'attends votre réponse.
Votre,
Yumi.*

Son français, dans sa maladresse candide, sans détour, l'émut si profondément qu'il mit en doute la chasteté de la grammaire et de l'orthographe. Paraîtrait-elle aussi pure dans un français correct ? L'artifice et la fausseté profitent au langage. Plus on polit les mots, plus l'âme s'obscurcit. Seuls les cris, les soupirs et les erreurs grammaticales peuvent exprimer nos sentiments les plus profonds.

Il répondit immédiatement à sa deuxième lettre. Dans un français impeccable.

15 jours plus tard, il reçut sa troisième lettre :

*Cher Monsieur,
J'étais surprise recevoir votre réponse si vite. J'étais si content que je n'ai pas dormi un peu cette nuit. J'ai lu encore, encore. C'est mon trésor !
Ma lettre était très enfantine et égoïste ? Peut-être vous êtes embarrasser pour une réponse. Mais je n'ai pas pu arreter ouvrir mon cœur. Vous êtes très gentil et votre voix aussi !! J'aime votre voix douce. Je veux entendre votre voix. Est-ce que nous pourrons rencontrer avant prochain avril ? C'est plus que je n'en puis supporter ! Parce que vous me manquer !
Bon, le 19 mai est mon anniversaire. S'il vous plait, disez « bon anniversaire Yumi ». Et quand est votre anniversaire ? Je vous veux envoyer un baiser pour votre anniversaire. En tout cas, je suis de bon humeur depuis que je reçois votre réponse. Je suis si simple !
Votre*

Yumi.

Simple, très simple. Il analysa sa lettre au lieu de la laisser pénétrer dans son cœur comme un couteau moelleux, comme une gentille flèche de Cupidon.

La beauté du papier japonais, son écriture enfantine. La lettre était enfantine. Elle l'avait fait exprès, peut-être. Était-elle simple ? Ou était-elle assez artificieuse pour feindre la chasteté à l'aide d'inexactitudes linguistiques ? Son français était-il aussi parfait, aussi élégant et pur que sa langue maternelle ? Était-elle chaste en Japonais ?

« C'est plus que je n'en puis supporter. » « Ouvrir son cœur à quelqu'un. » Il s'imagina son visage dans l'ombre d'un dictionnaire. Ce cœur d'emprunt n'était-il pas trop idiomatique ?

Elle laissa un message à l'hôtel : « Je vous aime vraiment, vraiment. Ne brisez pas mon cœur. »

Il lui téléphona le lendemain. « Pouvez-vous venir à l'hôtel ? » demanda-t-il. 2 heures plus tard, elle se tenait debout au milieu de la chambre - entre le poste de télévision et les oreillers. Il comprit que le combat était fini. « Maintenant pas, dit-elle. J'ai faim. » Son français n'était pas parfait.

Il appela le service et commanda un dîner.

Elle mangeait lentement, comme pour annoncer le tempo de son strip-tease. « Lentement mais sûrement », murmura-t-il. Elle ne comprit pas ses paroles.

Il déboutonna tout ce qui couvrait son corps - même les vêtements sans boutons - et avec un soupir de résignation, elle s'enveloppa dans les draps jusqu'au cou.

Ses cris et ses convulsions le ramenèrent sur terre. Où l'avait conduit son voyage dans le temps ?

« Ne me dites pas que je suis le premier.

- Trop de mal, dit-elle. Trop de mal. »

Il ne riait pas souvent à l'époque, pas même dans les restaurants japonais où tout le monde rit et plaisante. Cette fois-ci, il s'esclaffa.

Elle cria à nouveau. Elle précipitait la partie supérieure de son corps sur les draps.

« Si vous voulez vous écraser la tête, le béton serait préférable. La fenêtre est grande ouverte.

- Trop de mal, trop de mal, répéta-t-elle.

- Encore un mensonge », murmura-t-il. Elle ne comprenait pas ses paroles assourdies par les ans.

Conformément à une tradition secrète, quelques minutes s'écoulèrent dans un silence absolu. 5 minutes. Il hésitait et ruminait son infortune. Elle ne voulait pas le déranger. Elle pensait qu'il rassemblait son énergie pour une autre «union». Aurait-elle utilisé le mot «union» en ces circonstances ? Son dictionnaire japonais-français était dans son sac à main ; et son sac à main était sur l'appui de la fenêtre.

« Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-elle à son tour.

- Je ne fais rien.

- Quoi ?

- Trop de mal. » Il pasticha même le timbre et l'intonation de sa voix pour lui faire comprendre ce qu'il voulait dire. En guise d'explication visuelle, il glissa à terre, se leva et se dirigea vers la salle de bain.

Soudain, il s'immobilisa et fit demi-tour.

« Tu veux me faire croire ça ?

- Quoi ?

Faute de geste approprié, il cria de nouveau :

- Tu veux me faire croire ça ?

- Quoi ?

- Tu veux me faire croire ça ?

- Quoi ? »

S'ils avaient joué aux échecs, le juge aurait déclaré la partie nulle : ils avaient repris la même position 3 fois de suite.

Il pensa qu'elle avait été battue. Elle eut la même impression. Elle découvrit qu'il ne la blessait plus *physiquement*.

« Je vous aiderai, je vous aiderai, dit-elle. Pourquoi ne comprenez pas mon esprit ?

- Tu veux me faire croire ça ? »

Leur jeu s'acheva en échec perpétuel. Rien n'altéra, ne rida la surface indifférente du temps, sinon quelques mouvements et quelques mots, quelques implorations et quelques larmes.

« S'il vous plaît, donnez satisfaction ! Elle leva la tête de l'oreiller.

- Satisfaction ?! »

Il gagna la salle de bain, ouvrit tous les robinets et ferma la porte. Puis il ouvrit la porte et sortit, portant un verre d'eau. « As-tu soif ? demanda-t-il.

- Non.

- Vide ce verre - cela te fera beaucoup de bien. Elle obéit à son ordre et avala plusieurs gorgées d'eau. Bois tout ! Tu dois vider ce verre. Tu bailles déjà. C'est bien. Continue à bailler, continue à boire. J'aimerais t'entendre éternuer, ma très chère amie. Tu me bailles au nez, mais je ne t'ai jamais entendue éternuer.

- Que signifie éternuer ?

- Aux siècles passés, les gens éternuaient beaucoup. Ils portaient tous des tabatières dans leurs poches. Même les vieux messieurs étaient vierges à cette époque. Bois tout ! Une seule cuiller d'eau devrait suffire, pourtant. Ou est-ce un mauvais verre ? Je peux t'emprunter ton rouge à lèvres un instant ? Elle saisit son sac à main et en tira le rouge à lèvres. Merci. Voilà. Maintenant nous avons le verre M, mademoiselle. Bois ! Tu n'éternues pas ? Pourquoi tu n'éternues pas ? »

39

La poésie japonaise, la sculpture grecque et les aspirations bouddhistes amènent à croire que la pureté est une condition naturelle de l'espèce humaine. Faut-il passer sa vie au Louvre, à la Bibliothèque nationale ?

Pour certains, l'incarnation terrestre est un chemin de traverse dans des bois hospitaliers ou un bateau bercé par des vagues. Ils ne rampent pas, ils ne volent pas comme des aigles ou des vautours. Ils se promènent dans leurs bois. Ils marchent sur les eaux de leurs lacs, descendent leurs rivières. Ils semblent empruntés à un tableau de Bellini. (Zarina était un faux Della Robbia.)

Il ne reconnut pas le Japon. Il trahit les fleurs des cerisiers et le pavillon d'argent. Il trahit Roublev et Gesualdo. Il déchira la lettre qu'il reçut 15 jours après son retour en France :

*Cher Monsieur,
Comment allez-vous ? Les fleurs des cerisiers sont tombé maintenant.
J'ai rêvé de vous la nuit dernière. Tout était en confusion. Je sais que c'est naturel, que c'est un rêve. Mais j'étais malheureuse aussi dans ma rêve ! Parce que nous n'avons même pas parlé ensemble.
Je vous veux voir à tout prix. Je suis malade et fatiguée de pleurer tous les jours.
Votre photo ne dit rien ! Je suis tellement seule.
En attendant votre prochaine réponse.
Votre toujours
Yumi.*

Son français s'améliorait constamment.

40

*Des femmes adroites font de la virginité une fleur qui périt
et renaît tous les jours, et se cueille la centième fois plus
douloureusement que la première.*

Montesquieu, *Lettres persanes*

« Mais si cela est vrai, et que l'on n'ait pas trouvé les gages de la virginité sur la jeune fille :

« Alors ils sortiront la jeune fille sur le seuil de la porte, et les hommes de sa ville lui jetteront des pierres jusqu'à ce que mort s'en suive : parce qu'elle a apporté la folie en Israël, en se prostituant dans la maison de son père : ainsi vous rejetterez le démon loin de vous. »

Il ne l'aurait pas tuée pour cela.

« On peut voir beaucoup de femmes avant le mariage qui s'efforcent de cacher leur misérable déchéance par un costume trompeur. À moins qu'elles ne soient trahies par leur ventre enflé ou par les cris de leurs enfants, elles s'en vont en marchant d'un pied léger et la tête haute. »

De nos jours encore, quelques anciennes vierges restaurent leur innocence à l'aide de fil et d'aiguilles. Comme si leur chair était une vieille chaussette. Cette forme de chirurgie éthique est très répandue en Sicile et dans certaines républiques de l'Union Soviétique...

« De telles femmes doivent avoir des panégyristes à leur service, et peuvent atteindre un plus haut prix au marché de la perdition, simplement parce qu'elles sont réputées vierges. »

C'était bien pis que tous ces raccommodages, rapiécages, remmaillages. Zarina n'avait rien d'une tricoteuse.

5 gouttes de sang sur la neige.

Cloué sur place,

Parsifal pensait à sa femme.

Il avait trouvé les gages de sa virginité.

41

Je te conjure, Astaroth, méchant esprit, par les paroles et vertus de Dieu, et par le Dieu puissant, J.-C. de Nazareth auquel tous les démons sont soumis, qui a été conçu de la Vierge Marie, par le mystère de l'ange Gabriel ; je te conjure derechef au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit, au nom de la glorieuse Vierge Marie et de la Très Sainte Trinité, en l'honneur de laquelle tous les archanges, les trônes, les dominations, les puissances, les patriarches, les

prophètes, les Apôtres et les Evangélistes chantent sans cesse Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des armées, qui a été, qui est, qui viendra comme fleuve du feu ardent, que tu ne négliges pas mes commandements, et que tu ne refuses de venir. Je te commande par celui qui viendra tout en feu juger les vivants et les morts, auquel est dû tout honneur, louange et gloire. Viens donc promptement, obéis à ma volonté, viens donc rendre louange au vrai Dieu, au Dieu vivant, et à tous ses ouvrages, et ne manque pas de m'obéir et rendre honneur au Saint-Esprit : c'est en son nom que je te commande.

42

On ne doit pas nécessairement croire dans le Dieu des chrétiens ni en tout autre dieu. Mais les livres sacrés sont les registres des coutumes et de la sagesse de nos ancêtres ; ce sont les piliers de notre société et les colonnes de nos palais. Ceux qui se moquent de nos livres et de nos rites sacrés devraient nous quitter, déménager sur une autre planète, écrire leur propre histoire. Leur histoire sera-t-elle meilleure que la nôtre ?

43

43. Un certain nombre d'orgasmes - masculins surtout.

Il était pur, innocent. À l'égard du sexe et de la technique amoureuse, il était plus naïf et crédule que l'idiot du village. L'idiot de la ville.

Les animaux domestiques et sauvages ne se réfugient pas derrière de lourds rideaux et des paravents chinois. Ils s'immergent dans l'océan de l'amour avec une franchise désarmante - souvent en face de leur progéniture qui observe leurs mouvements, apprend leurs méthodes. La nature est un excellent précepteur.

Il scrutait les pages des magazines érotiques et, à l'occasion, il écoutait ses camarades. Il ne mit jamais en doute le pragmatisme de leurs conseils et de leurs procédés. Et il les imita de son mieux. Et il lisait le *Kâma sûtra* jour et nuit.

Au début de leur quatrième rencontre sexuelle, il lui posa les questions suivantes :

« Es-tu une femme-cerf ?

- Pardon ?

- Tu n'es pas un éléphant, j'imagine. »

Elle examina son reflet dans un miroir ovale.

« Enlève tes bas et tourne-toi par ici, s'il te plaît. Elle obéit à l'ordre de son geste impératif. Tu es une femme-cerf typique. Baisse la tête et redresse tes parties médianes.

- Médianes ?

- Tu ne sais pas ce que signifie la 'position largement ouverte' et comment on l'exécute ?

- Bien sûr que non.

- Il y a 3 positions : la position largement ouverte, la position béante et la position de la femme d'Indra.

- Il faut que je les apprenne par cœur ?

- Tu dois les pratiquer régulièrement. La théorie ne sert à rien sans une pratique quotidienne.

- Comment peut-on mettre ces choses en pratique ?

- Replie tes mollets sous tes cuisses...

- Comment ?

- N'y pensons plus. Ça viendra en temps utile. On s'embrasse à présent. Elle l'attira dans une étreinte chaleureuse. Non, non ! On dirait des lutteurs de sumo ! Bon, pour un début... Elle recula et 2 larmes artificielles lui montèrent aux yeux. Excuse-moi, je ne voulais pas te faire de la peine. Comme je te l'ai dit vendredi dernier, je respecte ta pureté et j'admire ta chasteté. Mais c'est un peu frustrant de faire l'amour avec quelqu'un sans expérience. J'essaie...

- Tu dois comprendre...

- Je sais, ma chérie.

- Tu étais le premier. Je le jure !

- Je sais que j'étais le premier homme de ta vie. Maintenant, baisse-toi comme si tu voulais ramasser quelque chose, et transperce-moi avec tes seins. Elle se baissa, soumise. Plus bas, plus bas. Comme si tu ramassais quelque chose. Ce stylo par exemple... »

Elle feignit la maladresse pendant 2 ans. Mais, dans l'ensemble, c'était une bonne élève. Il finit par lui apprendre les tenants et aboutissants de l'amour.

Il était naïf et innocent.

Elle était pernicieuse et sans scrupules.

Si une femme offense un homme naïf et pur, le mal retombe sur elle comme de la poussière jetée contre le vent.

44

Les gens primitifs considèrent le vin comme un aphrodisiaque ou un édulcorant psychologique. Saturées par la lumière dorée de l'alcool, les images écoeurantes de la vie de tous les jours deviennent aussi inoffensives et distrayantes qu'une bande dessinée - même les

connaisseurs ne mettent pas en question cet aspect du vin. Mais leur passion repose essentiellement sur ses qualités poétiques et métaphysiques. Jamais ils ne boivent, ou pire, ne s'enivrent, pour jeter un voile d'or sur la réalité. Ils boivent parce qu'ils ne peuvent pas vivre sans l'infini du vin, ce qui ne les empêche pas de jouir de la sensation d'insouciance connue comme un effet secondaire des avalanches gustatives.

L'amour n'a pas de rivaux dans le royaume des extases humaines. Sa position privilégiée sur la liste de nos priorités est due à notre engagement total dans ce sentiment. Nous contemplons l'être aimé ; nous le sentons, nous le touchons, nous écoutons son incessant murmure, nous goûtons ses lèvres, sa peau, sa langue. Tous nos sens prennent part à la fête.

Quelques-uns donnent la préférence à l'argent, qui pourtant n'a pas d'odeur. Ils compensent cette insuffisance en palpant leurs carnets de chèque et leurs cartes de crédit avec un plaisir voluptueux. Les carnets de chèques et les cartes de crédit sont les *mandalas* des temps modernes.

Le vin est-il un bon succédané de l'amour ?

On entend le bouchon s'extraire de la bouteille dans laquelle il avait été introduit avec soin. On sent le bouchon, on touche la bouteille et le verre où l'on verse une petite quantité de vin. On tourne le vin dans le verre pour libérer l'énergie que le vin enferme. Il prend de la profondeur, comme si sa conscience se dilatait au contact de l'air.

Le vin est une substance vivante et son existence monopolise tous nos sens. Mais peut-il remplacer les êtres humains ?

L'union avec le vin est d'une nature plus intime que tout ce que nous éprouvons en présence de nos partenaires amoureux. C'est seulement dans le langage courant qu'ils « ne font plus qu'un » avec nous. Le vin meurt en nous ; le vin nous ressuscite par sa mort.

Le vin était sa religion. Mais la religion n'est d'aucun secours pour ceux qui ne peuvent tenir la bride haute à leur mémoire.

45

Un jour, ils se rendirent dans le parc de Versailles qui semblait n'avoir jamais appartenu ni à Louis XIV ni aux révolutionnaires. C'était leur parc à présent : l'amour investit son fabuleux pouvoir dans l'immobilier.

Les fontaines accueillirent leurs ombres avec une sérénité omnisciente, comme si elles avaient déjà absous Zarina de ses trahisons et de ses substitutions habiles.

Une fois de plus, les couleurs de l'automne prophétisaient le déclin de leur liaison, la chute de l'empire imaginaire qu'il avait créé pendant 2 ans. Il n'en tint pas compte. Il pensa qu'il avait encore le temps de la taquiner pour s'abandonner au luxe de la beauté tragique.

Il était plus sensible que jamais aux traits de son visage. Et il pensa les doter d'une touche artistique. Il voulut y peindre la tristesse d'un film de Mizoguchi dont l'héroïne se jette dans un lac.

Il lui dit qu'il était tombé amoureux d'une autre femme.

« Nous allons nous marier à la fin de l'hiver. » Avait-elle le monopole des contes de fées ?

Il s'arrêta et sortit un mouchoir de sa poche. Il la pressa 2 fois sur ses lèvres, comme pour y effacer les vestiges de son mensonge.

Elle lui caressa les cheveux.

« Je te touche pour la dernière fois. Elle ôta sa montre bracelet et la jeta dans le bassin d'Apollon. Je n'ai plus besoin de temps. Plus jamais. »

Il ne dit rien pendant plusieurs minutes. Elle continua à lui caresser les cheveux, à lui embrasser les mains.

« Tous mes amis semblent vouloir se marier », dit-il finalement. En guise d'excuse.

Elle cria et s'enfuit vers le grand canal.

46

Un jour, il amena une prostituée dans l'appartement de Zarina. (Une autre touche artistique. Zarina et sa mère étaient allées passer quelques jours à Biarritz.) Elle n'était pas jolie mais son corps semblait propager des ondes érotiques à longue distance.

Elle ne partagea pas son repas qui devait introduire une note rituelle dans leur rendez-vous.

Elle se déshabilla trop vite, soustrayant l'impatience et la curiosité de la formule de son désir. Une demi-heure, 41 minutes s'écoulèrent avant qu'il ne fût capable de se résigner à son impuissance temporaire.. (41 AM, la Mère infertile et inculte.) La putain semblait feuilleter un livre qu'il aurait fallu étudier avec attention et tendresse.

Il ne tira aucun plaisir de leur rendez-vous. Le fantôme de Zarina était-il responsable de cet échec ? Combien d'aiguilles avait-elle enfoncé dans leurs poupées de cire ?

Ils quittèrent l'appartement de Zarina vers 2 heures du matin. Les voisins semblaient espionner leurs silhouettes à travers tous les judas, toutes les fissures.

Il raconta son aventure à un camarade d'école auquel il avait confié de nombreux secrets, de nombreux épisodes compromettants de sa vie. Il oublia vite ce dernier épisode, confirmant sa banalité par ce trou de mémoire inhabituel.

Quelques mois plus tard, Zarina subit une métamorphose ; elle se transforma en une sorte d'insecte dont la vitesse était enviable et le mutisme insupportable. Au téléphone, il avait à peine le temps de lui poser une question ; au lycée, elle ne lui laissait même pas le temps de la poser. Une fois ou deux, elle s'enfuit en courant.

« Je sais tout », dit-elle enfin. Et elle lui rappela l'aventure qu'il avait oubliée si nonchalamment. Qui l'avait trahi ?

Perfidie, trahison, abus de confiance. Pourquoi jugea-t-il de la situation en ces termes ? Son inconscient avait-il déjà pris la mesure de la catastrophe ? Zarina attirait-elle les trahisons comme un aimant ? Il n'était pas en termes intimes avec ses voisins qui, en conséquence, ne pouvaient pas le trahir. Ils auraient pu le dénoncer, toutefois.

« Un voisin vous a vus.

- Tu mens. Tu ne m'as jamais menti auparavant !

- Un voisin t'a vu.

- Comment s'appelle-t-il ? Dis-moi son nom ! »

Soudain, comme acculée à la franchise par l'absurdité de sa question, elle lui dit la vérité : « Cyril ».

Cyril. Son camarade d'école, son ami. (Il ne se rendit pas compte que Zarina avait trahi l'informateur en le nommant. Sa franchise aurait pu le mettre sur la bonne voie.)

La meilleure manière d'observer la réaction de cet ami, en absence de vidéophone, était de lui rendre visite. Une rencontre tridimensionnelle permet aussi de régler des comptes avec ses amis et ses ennemis.

« Pourquoi m'as-tu trahi ? Toi ?

- Comme as-tu pu ? Dans son appartement ? Zarina a besoin de protection. Elle est si pure, si honnête... »

Paracelse dit que les menstruations des femmes engendrent des fantômes ; dans cette optique, les couvents seraient des séminaires de cauchemars, tandis que les démons pourraient se comparer aux têtes de l'hydre de Lerne qui se reproduisaient éternellement et croissaient dans le sang de leurs blessures.

Eliphas Levi, La magie transcendante

Il l'entendait, il la voyait, il sentait son parfum.

Par une nuit étoilée, il surprit une conversation. Il était seul. Pour une fois, il ne cherchait pas les cabines téléphoniques. À quoi bon appeler cette femme ignoble ? Il fut récompensé de sa patience et de son sang-froid.

« Peux-tu allumer la lumière, s'il te plaît ? Que fais-tu, chéri ?

- J'allume la lumière.

Il entendit sa propre voix. Et sa voix. Sa voix. La voix de Zarina. Aucun doute. Sa voix. Il se promenait le long d'une rangée de façades hostiles et, tout à coup, il entendit leurs voix.

Une lumière s'alluma à leur fenêtre. Leurs ombres frémirent sur l'écran du rideau. Il essaya de l'êtréindre. Elle se dégagea d'un mouvement violent. Il caressa ses cheveux.

- Ma chérie, j'espère que tu te rends compte...

Il n'y avait pas d'échelle dans les parages. Il n'y avait pas d'arbres.

- Combien de temps devrais-je attendre ? dit-elle.

- Attendre quoi ?

- Je veux me changer pour le dîner. S'il te plaît...

Le vent se leva et atteignit leur fenêtre. Ils se tenaient derrière les rideaux. Ils contemplaient la rue. Ils ne le virent pas.

- Permets-moi de me rincer l'œil...

- Tu ne l'as pas mérité.

- Un fortifiant esthétique...

- Cherche-le ailleurs.

Elle était formidable.

- Où pourrais-je le trouver ?

- Diana...

- Diana ? »

Il sortit, revint et s'approcha d'elle par derrière. Elle se retourna vivement. Elle arrangeait ses cheveux. Il parla le premier.

« Pas de dispute ce soir.

- Pourquoi pas ? Nous avons tout le temps. Ils ne viendront pas avant 8 heures et demie.

- Nous avons très exactement... 51 minutes. Ça te suffira, j'espère. » (51. AN, douleur. NA, échec. ADVm, Edom, le pays des rois démoniaques.)

Elle le traita de tous les noms. Il dit : « 49 minutes. » (49. Un nombre mystique de Venus.) Elle menaça de décommander leurs invités. Il dit : « Trop tard, ils sont déjà partis. »

Elle lui demanda sa montre. Il la détacha de son poignet. Elle la jeta par la fenêtre. « Ils ne viendront pas », dit-il. Langoureusement, elle s'abandonna à ses caresses. Le rideau agitait leurs ombres chinoises. La montre faisait tic-tac sur le pavé - de plus en plus fort.

« Pourquoi as-tu invité ces gens assommants ? demanda-t-elle d'une voie rauque.

- Je croyais que... Il embrassa son épaule nue.

- Je croyais que tu ne voulais pas rester avec moi.

- Avec toi ?

- Seul. »

Il lui couvrit le visage et les mains de baisers. Elle gémit. Il s'agenouilla devant elle. Elle fit de même. Ils s'enlaçaient avec transport.

« C'était formidable, dit-elle.

- Quoi ?

- Notre voyage de noce. Il pleuvait tout le temps.

- C'était délicieux. Il sourit.

- Une danse villageoise... cette petite auberge près de Vienne... dans la forêt...

- Dans la forêt ?

- Près de Vienne. Ils dansaient... »

Les fantômes aiment la réalité, mais ils dépendent moins de ses règles tridimensionnelles que leurs prototypes mortels. Aussi en dévient-ils souvent. Il ne s'était jamais rendu dans la forêt viennoise avec Zarina. Mais les fantômes imposèrent leurs conditions à sa volonté. Souriant et heureux, il se mit à danser une valse.

48

Donnez-lui autant de tourment et de deuil qu'elle se donnait de gloire et de luxe. Parce qu'elle dit dans son cœur : Je suis assise en reine, je ne suis pas veuve, jamais je ne verrai de deuil.

Apocalypse de Jean

Il errait dans Paris comme un enfant abandonné. Les autobus et les voitures passaient devant lui dans un grondement de tonnerre. Ils étaient pleins de gens. Mais ces gens suivaient leurs chemins ; leurs vies les menaient vers une statue du bonheur abstraite, distante. Ils l'ignoraient ; ils n'entendaient pas ses monologues.

Il voyait la beauté de la capitale. Il ne la sentait pas. S'il l'avait laissé tempérer le métronome de son cœur, il n'aurait pas fait ce qu'il fit. Sa mémoire se serait peut-être fondue dans les façades, dissoute dans les fontaines.

Pendant des heures il s'adressait des remontrances :

« Tu te rends compte que tu ne fais rien ? Rien du tout. Ce flottement, cette indécision ont causé la perte d'innombrables Hamlet. Et j'en ai assez de ton flottement. 'La blanche Ophélia flotte comme un grand lys.' Et mon Ophélie ne flotte pas encore. Ma lady Macbeth. Du sang sur ses petites mains. Elle ne mourra pas toute seule, mon Ophélie, ma rouge Ophélie. Une grande rose baccarat. 'L'action est le déploiement de la cause et la réalisation de l'effet.' La cause, elle l'a déjà largement déployée. Et l'effet ? Où est l'effet de cette cause ? Ma vie gâchée ? Est-ce le seul effet de cette cause ? Il n'y en aurait pas d'autres, par hasard ? Penses-tu que je sois incapable d'agir ? Ne vois-tu pas d'action sur l'écran de mon cerveau ? sur l'écran de ma volonté ? sur toute étendue de mes muscles ? Tu n'as qu'à composer son numéro de téléphone et mes actions entreront en action. Elles surgiront devant toi, illuminées par le soleil couchant – heure propice à la naissance des tragédies. Elle a interrompu mon voyage sentimental au bout de la vie, en le remplaçant par un voyage au cœur de la nuit, à la vésicule biliaire de la nuit. Elle s'est moquée de mes idéaux, elle a corrompu mes pensées. Pourquoi ne l'as-tu pas emmenée dans mon appartement ? Pourquoi n'as-tu pas empoisonné son mari ? Non, ne le tue pas. Elle serait en deuil pendant des mois et des mois. J'ai une autre idée. Peux-tu voir mon idée ? Es-tu aveugle ? Il faut que tu sois l'aveugle instrument de mes idées. Il faut que tu envoies quelqu'un à son mari. Une femme, une belle femme. Tout de suite. Quand cette femme arrivera chez le mari de Zarina... Tu m'écoutes, oui ou non ? Il faut que Zarina appelle son mari. Et cette femme répondra au téléphone. Tu vois où je veux en venir ? Tu me vois venir ? Oui ou non ? Tu veux que je vienne ou pas ? Tu veux qu'elle vienne chez moi ? Mais d'abord son mari doit la tromper. Zarina est à Biarritz. Et son mari en profite pour inviter une jolie fille dans leur appartement. Un nid d'amoureux, un nid de vipères. Zarina appelle son mari et la fille répond au téléphone. Elle dit quelque chose comme : 'Non, vous ne vous êtes pas trompée de numéro. Mais votre mari est occupé. Il est en train de mettre une bouteille de champagne dans un seau à glace. Je suis sa secrétaire. J'espère que vous ne rentrerez pas avant la fin de la semaine.' Zarina raccroche, éclate en sanglots. 'Écoutez la plainte éternelle...' La musique n'est pas seule à nous émouvoir jusqu'aux larmes. J'entends ses pleurs, et je me précipite à son secours. Nous buvons du champagne, naturellement. 'La secrétaire de ton mari n'est pas seule à boire du champagne au milieu de la nuit.' »

Il fallait téléphoner à Zarina. Quelqu'un ou quelque chose devait le faire. Son double ou sa volonté. Composer le numéro de Zarina devant lui, en sa présence. Tant de personnes ont composé le numéro de Zarina en son absence, en l'absence de son premier amour. Tant de personnes ont composé son numéro, sonné à sa porte depuis 30 ans, depuis 33 ans.

Ses doigts devaient composer son numéro, ses doigts mus par sa volonté. Mais d'abord une décharge dans les neurones devait mettre en branle les cellules pyramidales...

434 26 72. Le jour de l'anniversaire, il composa ce numéro. Il eut de la chance : c'est elle qui décrocha le téléphone. Il lui rappela l'anniversaire et l'invita à prendre le thé. Elle accepta l'invitation. Il dit qu'il l'attendait. Elle dit qu'elle arrivait dans une heure environ.

« Dans une heure et demie, ajouta-t-elle.

- Le plus tôt possible », dit-il. Il raccrocha et rentra chez lui.

Il ne s'arrêta pas dans une pâtisserie sur le chemin du retour. Avait-il des gâteaux secs dans le placard de sa cuisine ? Il y avait du thé, du lait et du sucre. Était-ce suffisant ? Il oublia leur cérémonie du thé en quittant la cabine du téléphone - bien avant de traverser la rue qui le séparait de son appartement.

434 26 72. Zarina. Son numéro de téléphone.

434. Daleth, la lettre sainte de la Mère dans sa gloire de reine couronnée. Elle sauve le 4 par le 7 (D=4=Vénus=7), en le reliant à 28. Chiffre mystique de Netzach (Vénus), Victoire. Le 3 scinde les deux 4. C'est la victoire féminine ; elle est la Dalila du divin Samson. C'est pourquoi nous bénissons le sol qu'ils foulent. Mais le 4 n'est pas si néfaste quand il a cessé de nous opprimer.

26. Maudit, détestable, exécration. Aussi néfaste que le 4. Seulement utile quand il est une arme entre nos mains. « Si Satan est divisé contre Satan... »

72. Presque aussi néfaste que 4 et 26. Pourtant il est plus fragile, car il est plus loin de 1. De plus, il s'appelle ChSD - Pitié, Miséricorde. Le nombre du Shemhamphorasch. Dieu est miséricordieux.

49

Pourquoi ne pas se tuer et mettre un terme définitif à ses tentations, à ses souffrances ? Pourquoi ne s'était-il pas tué 20 ans plus tôt, 30 ans plus tôt ? Il n'y a pas de téléphone dans l'au-delà, sinon nous pourrions communiquer avec les morts. Il lui donna un coup de téléphone, il était donc trop tard désormais. Le suicide était hors du temps, hors de propos, hors de l'espace.

Pourquoi n'avait-il pas avalé un poison indolore et incolore ? il y a 13 ans ? Il connaissait un pharmacien d'une gentillesse proverbiale. (13. Utile. Si nous pouvons réduire notre formule à 13, elle devient 1 sans autre difficulté.)

Ce qui le sauva de son périple extraterrestre ne fut pas la poésie de l'existence humaine mais ses projets de vengeance et ses fantasmes inavouables. Sa conscience était une rivière profonde qui l'emportait vers l'océan de la mort. Selon les poètes romains, le fleuve de la vie est le Fatum.

50

50. Le nombre des portes de Binah, dont le nom est Mort.

Pourquoi ne commit-il pas un crime à distance ? Au début des années 80, pour se venger d'une femme, un homme contracta le sida et en fit le fléau d'un lit divisé. Tous les sorciers s'empoisonnent pour empoisonner les autres. Ils inhalent l'air sulfureux de l'enfer et l'expirent de leurs poumons. Ils empoisonnent et donnent la mort par la seule projection de leur volonté.

51

Son mari est multimillionnaire. Pourquoi n'a-t-elle pas encore mis du poison dans sa tasse de café, dans son verre de vin ?

*Oh, 'twill be glorious
To kill 'em doubled, when they're heaped*

Les vierges impressionnent-elles son mari ? Est-il respectueux de la virginité ?

52

Les philosophes taoïstes disent que l'homme parfait ne doit laisser aucune trace de ses actes, aussi petite et élégante soit-elle. Ils disent que l'homme doit réduire ses actes jusqu'à ce qu'il parvienne à ne plus rien faire : « étant parvenu à cette non-action, il n'y a rien qu'il ne fasse pas. »

L'homme parfait ne laisse pas de traces. Il en va de même pour le meurtrier parfait. (Il laissa des traces de Zarina presque partout.) Pas de sang sur les draps, pas de remords dans les yeux. Froidement, il met les pièces à conviction dans une machine à laver qui produit son bruit habituel, pragmatique, prosaïque. Rien ne s'est passé. Personne n'a été tué.

53

Ce désir d'épancher son cœur et son âme avec un être humain - ami ou étranger - se manifestait surtout en rêve, à l'abri des quolibets et des fous rires. Puis il découvrit un autre moyen, un autre « confessionnal ».

Un jour il fut invité à un dîner. Il surprit une conversation qui lui fit oublier pendant quelques minutes le blanc de turbot aux aromates et son vin favori, le Montrachet.

« Désormais on peut assister à son enterrement, dit un homme.

- Comment ? dit une femme.

- Rien de plus simple. Vous achetez une caméra vidéo, vous filmez votre oraison funèbre...

- Mon oraison funèbre ?

- Je pensais à la possibilité de faire un discours...

- Quelle horreur ! dit la femme.

- Vous connaissez votre vie mieux que personne. Vous pouvez décrire vos succès et vos échecs, dévoiler vos secrets...

- Pourquoi persistez-vous à parler de ma mort ? » dit la femme.

La bouteille de Montrachet voguait autour de la table.

Il acheta une caméra vidéo. 2 mois durant, il prépara son oraison funèbre. Depuis les jardins suspendus de l'au-delà, il pouvait tout leur dire.

54

Une chambre. Une fenêtre dans le mur droit, masquée par des rideaux. Une caméra vidéo sur un pied au milieu de la chambre. Un secrétaire Louis XV à gauche de la fenêtre. Une porte à droite de la fenêtre. Un lit contre le mur gauche. Un vaste fauteuil en face du lit. Un lustre. Il ouvre la porte et entre d'un pas nonchalant dans la pièce, en queue de pie et nœud papillon. Il est grand, d'allure un peu hautaine, distinguée. Et pourtant, ce soir, il a l'air inconfortable de l'adolescent timide qui s'est introduit dans une soirée sans invitation. Même sa moustache paraît avoir été collée à la hâte pour les besoins du film. Il consulte sa montre.

J'ai encore le temps. Beaucoup de temps. Assez pour faire un million de discours. Vais-je devenir un orateur... sur le tard ? (*Rire bon enfant. Il s'arrête brusquement, tripote la caméra, se racle la gorge.*) Mes amis, Mesdames, Messieurs... Mesdames et Messieurs, chers

amis, chers collègues... (*Il hoche la tête, sort une feuille de papier, la déplie et se met à lire un moment. Désespérément*) Qu'importe ! (*Il replie le papier, le remet dans la même poche, rectifie son nœud de cravate et se passe la main dans les cheveux.*) Prêt. (*Il met en marche la caméra et prend position en face de l'objectif.*) Mes chers amis, Mesdames, Messieurs, mes chers collègues et... Je vous salue tous... Vous êtes venus ici... Vous qui êtes venus me rendre un dernier hommage... (*Il se passe la main dans les cheveux.*) Les conférenciers professionnels sont aimables et joyeux. Ai-je l'air joyeux ce soir ? Suis-je trop pâle ? Passons... Les circonstances sont déjà assez tristes... Je ne suis pas encore mort ! (*Il part d'un rire hystérique.*) Mon discours n'a rien à voir avec ma santé, avec l'état de ma santé. J'aurais pu ajourner ces propos mélancoliques jusqu'au début du XXI^e siècle. Jusqu'en 2021. Mais j'ai succombé à la tentation. Je vous parle donc maintenant. En direct du paradis. (*Il regarde autour de lui.*) J'ai un bel appartement. Au moins, je suis heureux ici. Le paradis est en nous. L'enfer aussi. *The Mind is its own place.* (*Silence.*) J'ai décidé de prononcer mon discours ce soir. Pour clarifier 2 ou 3 détails. Pour clarifier 5 détails. (*Son monologue est interrompu par une quinte de toux.*) Pardon ! (*Il continue à tousser.*) Je vous demande pardon. (*Il s'arrête de tousser.*) Vais-je effacer cette partie ? Pourquoi ? C'est du direct, après tout. (*Long silence.*) Beaucoup de gens ont un désir irrésistible d'assister à leur enterrement. Certains l'ont fait, cachés derrière un buisson. Pourquoi ? Pour s'assurer que leurs amis étaient loyaux, leurs maîtresses fidèles. Pour s'assurer que leurs parents étaient désintéressés... (*Silence.*) Je vais décrire ma vie. Rien qu'une partie de mon existence terrestre. La partie la plus importante, sans doute. Je connais cet épisode particulier de ma vie mieux qu'aucun d'entre vous. Beaucoup mieux. Vous n'y connaissez rien. Vous ne savez rien. Et la technologie moderne permet aux morts de communiquer avec les vivants. C'est pourquoi j'ai décidé de vous divertir. C'est ma dernière chance, la seule... J'aimerais vous dire ce que j'ai gardé pour moi seul pendant toute ma vie. Discrétion, orgueil mal placé. (*Silence.*) Vous êtes obligés de m'écouter jusqu'au bout, par respect pour ma mémoire ! (*Silence.*) Je n'ai pas assez parlé au cours de ma vie. Ma tête déborde de pensées inavouées. (*Silence.*) J'ai le trac. Ma vie elle-même s'évanouit, se dérobe quand je regarde la caméra. Quand la caméra me regarde. (*Silence.*) Vous aviez l'habitude de détourner la tête, de regarder ailleurs... Regardez mon cadavre et entendez ma voix ! L'humanité est stupide. Les habitants de la planète s'approchent du point de non-retour - le triomphe final de l'animalité. De la bestialité. (*Il sort une feuille de papier de la poche gauche de son pantalon et commence à lire.*) Mais il y a des paysages insolites là-haut, dans les montagnes. Il y a des sourires et des larmes et des bruits de pas dans les escaliers. Les objets inanimés cachent quelques mystères qui font contrepoids

au vide des regards humains et intensifient, élargissent, épaississent l'espace quotidien. (*Il remet le papier dans la poche.*) J'ai promis de dévoiler dans mon discours quelques facettes cachées de ma vie. (*Il marche de long en large, s'arrête.*) Pardon. (*Il revient vers la caméra.*) Pouvez-vous me voir? Ce n'est pas moi. Qu'est-ce alors ? Rien, probablement. Ou quelque chose. Que suis-je ? Une pierre ou... (*regardant autour de lui*)... un arbre ? N'anticipons pas. (*Silence.*) Je n'ai pas attrapé de grippe depuis 1974... 1975... 1979... Ma santé est au-dessus de tout soupçon. (*Il approche ses doigts croisés de l'objectif de la caméra, les présente en gros plan, baisse la main et décroise les doigts.*) Donc, je suis parfaitement calme. Mes facultés mentales sont à leur apogée. (*Silence.*) Ma pâleur ne signifie rien. J'ai toujours été comme ça. Depuis mon enfance. J'ai un côté romantique, vous savez. (*Silence.*) C'est un film en noir et blanc. Donc, je suis blanc. (*Silence.*) Pas noir. Pas encore. (*Silence.*) J'étais si romantique. Tu dois le savoir, Charles. Nous avons fait la cour aux mêmes filles. Tu étais beaucoup plus expérimenté. Quand tu l'as poussée dans l'ascenseur... J'ai pensé que l'ascenseur était tombé en panne. Qu'elle était belle ! (*Silence.*) N'est-elle pas morte l'an dernier ? Non ? C'était qui alors ? Quelqu'un est mort. Pas toi Charles, j'espère. Tu vis toujours, j'imagine ? Si tu vis, tu te souviendras de l'ascenseur... (*Silence.*) De quoi te souviens-tu ? Combien de trous de mémoire le mois dernier ? (*Silence.*) L'ascenseur est en panne. Mais il n'y a personne à l'intérieur. (*Silence.*) Je suis seul. (*Il avance d'un pas vers la caméra.*) Te souviens-tu encore de moi ? Ou suis-je masqué, annihilé par une idée grandiose ? (*Silence.*) Je n'ai pas vécu depuis notre cérémonie d'adieu. Pas un seul jour, pas une seule minute. L'anniversaire de notre... adieu. 30 ans. (*Silence.*) Une pierre lancée en l'air. Elle s'élève et retombe brusquement. Telle est la vie, selon Jung. On monte, on atteint la maturité, on descend pour retourner à l'état de repos. Elle tenait ma vie dans sa main ; elle la laissa tomber. J'atteignis la maturité à l'âge de 20 ans. Depuis lors je vis avec la mort. (*Silence.*) Transformez-vous en Pierres Philosophales vivantes ! (*Il passe ses doigts sur sa bouche d'un geste soupçonneux, esquisse une grimace et produit quelques sons dénués de sens.*) Me comprenez-vous ? Charles... Mesdames et Messieurs... Me comprenez-vous, oui ou non ? (*Avec résignation*) Vous ne m'avez jamais compris. Vous me coupiez la parole, vous réduisiez mon cerveau à un grain de poussière. Je suis un nuage de poussière emporté par le vent... de-ci de-là... Nous vivons parce que la terre est poussiéreuse. Il n'y a pas de plumeau dans l'univers. Pas d'aspirateur. Pas de femme de ménage. (*Silence. Furieusement*) A quoi bon vous parler ? Vous n'avez jamais... Pourquoi changeriez-vous maintenant ? Un grain de poussière restera toujours un grain de poussière. Quoi qu'il advienne ! N'y a-t-il rien de sacré ? En dehors de l'argent et du progrès technologique ? Pouvez-vous mourir pour une idée ? Ou tuer pour une

idée, un idéal ? Pour un symbole ? Pour un symbole vieillot, éculé ? (*Silence.*) Les symboles devraient être mis à jour de temps à autre.

55

La discussion qu'il avait surpris l'autre jour lui fut utile pour tourner son *Oraison funèbre*. Il entreprit cette tâche inhabituelle dans l'idée de se purifier. Par la même occasion, il cherchait à purifier l'entière population du globe.

Il ne pouvait pas se reposer sur son don d'improvisation. Ses projets avaient besoin d'un solide encadrement. Aussi eut-il soin de coucher sur le papier ses idées, son acte d'accusation. Ses poches étaient bourrées de carnets de notes, de bouts de papier, de mouchoirs.

Il stigmatisa les journaux et la télévision. Il s'attaqua au problème des générations se succédant l'une à l'autre comme les vagues de la mer, comme les nouvelles vagues. « La jeune génération ignore la génération de l'après-guerre et vice versa », dit-il. Il parla aussi de la génération d'avant-guerre. Il mentionna la période préglaciaire.

Le tournage du film se prolongea. Son oraison funèbre excédait la modestie de ses cassettes. Hélas, il ne pouvait se résoudre à raconter aux spectateurs la seule vérité qui comptait dans sa vie. Le seul mensonge qu'il n'avait jamais pardonné, le seul mensonge qu'il n'avait jamais oublié. Et il ne pouvait pas se résoudre à le coucher sur le papier, ce qui lui aurait facilité la tâche. Zarina était encore inaccessible à l'opinion publique.

Mais il s'échauffait, il s'entraînait. Il prenait son élan, prenait du rythme, prenait la cadence. Très vite il oublia le monde et ses grands problèmes insolubles. Il oublia la dégénérescence de l'humanité, la détérioration du cerveau humain.

56

Mais on peut relever tout de même la présence, dans ces longs récits aux péripéties innombrables, de quelques-uns des thèmes qui marqueront par la suite l'Érotique aussi bien religieuse que profane : l'existence d'une relation « hétérosexuelle » et marquée par un pôle masculin et un pôle féminin, l'exigence d'une abstention qui se modèle beaucoup plus sur l'intégrité virgine que sur la domination politique et virile des désirs ; enfin l'accomplissement et la récompense de cette pureté dans une union qui a la forme et la valeur d'un mariage spirituel.

Michel Foucault, *Le souci de soi*

Ces visages lugubres, sinistres... des hommes qui tentent de s'évader... cherchant des guides et des professeurs... Sorties, issues, échappatoires, meurtrières, solutions. Peux-tu leur offrir une solution quelconque à leurs problèmes ? et une issue ? Voie sans issue. Impasse. As-tu inventé ce panneau ? Voie sans issue, impasse. Où qu'on aille. Un signe lumineux au-dessus de chaque porte. Au moins il y a des portes quelque part. Pas seulement tes signes. (*Silence.*) Seuls les miroirs me comprenaient. (*Regardant le secrétaire*) Mais ils sont si fragiles... (*Il baisse les yeux vers le sol, s'agenouille, jette un regard circulaire, se relève tant bien que mal.*) Pas un éclat ! Pas un éclat ! (*Silence.*) Quel dommage qu'un objet aussi beau et précieux soit profané, souillé par son crime. (*Il reprend position devant la caméra. Sa main gauche est couverte de sang.*) Le sang ne prouve rien. Rien ! Je peux vous le certifier ! Rien du tout ! C'est une illusion, un mirage... (*De la main droite, il sort un mouchoir de la poche gauche de son pantalon, mais change d'avis.*) Que ça coule ! (*Silence.*) Elle est trop longue, cette oraison funèbre. Sa lettre est longue également. « C'est une longue lettre. Tu dois t'ennuyer à mourir. Mais je t'implore de me laisser vivre pendant une demi-heure encore... Sans toi, je suis morte. Je ne vis que quand je te vois ou quand je t'écris. » Et moi, je ne vis que quand je parle de mon chagrin, de ma détresse. De ma maîtresse. Doit-elle survivre à son unique amour ? (*Il sort une feuille de papier de sa poche et commence à lire.*) J'ai un vieux compte à régler avec mon ancienne maîtresse. Mon amertume a pour origine un sentiment ordinaire, connu de toute l'humanité depuis un temps immémorial. Mêlé aux ombres du dégoût éternel, mon ressentiment défie ma nature sereine et clémentine. (*Il remet le papier dans sa poche.*) 30 ans. Dans quelques jours. Notre anniversaire. Je lui demanderai de se joindre à la cérémonie. L'ornement principal de mon Eden... la fontaine de la tendresse... Certains d'entre vous l'ont vue. (*Amèrement.*) Plus que cela. (*Il regarde le sang qui continue de couler de la paume de sa main gauche. Il s'agenouille et examine le sol méticuleusement.*) Mon sang ne tache pas, comme du champagne. Aussi diaphane que du champagne. Son sang n'était pas diaphane. J'ai vérifié... tout de suite... Elle était debout... si embarrassée et... fière. Elle a sorti un miroir de son sac. Elle pensait qu'elle était devenue quelqu'un d'autre. (*Avec ironie*) Une femme. *Womanhood*. Le voyage d'une adolescente vers la féminité. Je pensais que j'étais son compagnon de route, son agent de voyage. Je n'étais même pas dans le train. Même pas dans sa voiture, dans son carrosse. J'étais dans un autre département, dans un autre pays. J'étais peut-être au Japon. (*Silence.*) Pourquoi tenait-il tellement à jouer ce rôle mythique, démodé ? A cette époque, je ne parlais jamais de pureté, de chasteté et d'innocence. Je ne lui ai jamais dit : « Je t'aurais épousée si tu étais... » (*Silence.*) Seul Bernard s'intéressait aux vierges. (*Rire hystérique.*) Mais il n'y en avait plus à Versailles, excepté Zarina. (*Silence.*) Tout le

monde se moquait de lui. Il parlait de Natacha Rostova et d'autres héroïnes des romans russes. À propos, Anatole Kouraguine prisait aussi les vierges. Il les appelait « petites filles ». En français. Il parlait des vierges, pas de Lolita. Lolita n'était pas vierge. Et Natacha Rostova l'était, me semble-t-il. C'est sa virginité qu'il appréciait le plus, sa virginité, son innocence. Pourquoi nos cyniques ne comprennent-ils pas l'éternel attrait de la virginité, son éclat, sa gloire ? Evidemment, Kouraguine cherchait à profiter de l'innocence de Natacha. Au moins savait-il qu'il y avait quelque chose dont il pouvait profiter. (*Silence.*) J'ai vu une vierge à la télévision l'autre jour. Ils en ont trouvé une quelque part. Pas à Versailles, pas à Paris. L'animateur lui a demandé si elle ne regrettait pas le temps perdu. *Love's Labour's Lost*. À la recherche de l'amour perdu. (*Silence.*) Toutes ces vierges qui résistent aux avances des godelureaux dans les romans grecs et latins. Elle n'en a pas touché mot, notre chère Zarina. (*Silence.*) Elle m'a demandé comment c'était... si elle avait été à la hauteur de la... situation... si elle avait été à la hauteur des autres femmes... les femmes que j'avais connues avant elle... (*Rire hystérique.*) Je lui ai répondu : « Tu as été sublime. » (*Silence.*) Peut-être voulait-elle usurper mon nom, devenir membre de notre vieille famille. Sa profession est la plus vieille au monde. Et moi, je suis un des hommes les plus vieux de la France. (*Silence.*) Elle a passé beaucoup de temps à regarder notre arbre généalogique, ses branches dorées. (*Silence.*) Et puis elle l'a rencontré, son mari. Elle n'avait plus besoin de moi. Son crime. Elle était assez bavarde au cours de notre cérémonie d'adieu. Elle a dit que j'étais maladroit. « J'étais ta première femme. » (*Silence.*) « S'il existe une virginité masculine, je l'ai conservée, moi aussi », dit un de ces balourds romains. (*Regardant vers le haut*) Virgo, notre vierge céleste. Obligée de fuir notre astre pour sauvegarder sa virginité, elle se réfugie au ciel. D'un côté, elle est protégée par un Lion, d'un autre, par un Scorpion. Pauvre petite fille ! Sur terre, elle aurait été souillée – même dans l'utérus de sa mère. Les femmes l'auraient noircie. Leur conduite lascive, libidineuse. *Le rouge et le noir*. (*Silence.*) Vierge. Grands dieux ! Comment avait-elle fait ? Elémentaire, mon cher Charles. Devine ! (*Silence.*) Jeudi. 5 jours plus tard. Calcul parfait. Le binôme de Newton. Elle n'avait pas besoin de rouge à lèvres. (*Il sort le rouge à lèvres de sa poche et l'approche de l'objectif de la caméra.*) Elle fait la moue lorsqu'elle met le rouge à lèvres. *Il remet le rouge à lèvres dans sa poche.*) Elle avait couché avec toi. Et avec Daniel. Et avec Jean-Luc. Mais elle ne t'aimait pas. Elle m'aimait, moi. J'ai attendu toutes ces années pour vous raconter l'histoire de ma naïveté. L'au-delà a ses avantages. (*Silence.*) Tu sais de qui je parle ? De Zarina, bien sûr ! Maintenant, je peux prononcer son nom. D'ici. Du camp retranché de la mort. La ligne Maginot de la mort. (*Silence.*) Elle m'aimait. L'amour a ses inconvénients. (*Silence. Il sort le même papier de la même poche.*) Au temps de

l'Inquisition Zarina aurait connu la gloire du supplice. Elle serait morte plusieurs fois. Plusieurs femmes auraient brûlé sur le même bûcher en expiation de son crime abominable. Chasteté, pureté. Notre génération a discrédité ces mots, les reléguant à la rigidité éculée de l'Angleterre victorienne. Dans les années 50 nous avons commencé à miner, à ridiculiser les fondations morales de la société. Dans les années 60, nous avons apparemment touché un point de non-retour. Puis une réaction s'est engagée - une sorte de contre-réforme - qui a rendu quelques couleurs aux fresques délavées du passé. À notre surprise, nous prenons conscience aujourd'hui de notre adhésion inébranlable aux principes de nos ancêtres. Nous redécouvrons la morale philosophique et ses valeurs éternelles. Les jeunes filles sont à nouveau romantiques. Comme aux époques révolues, la tendresse est mise au premier rang dans le catalogue de leurs attentes et de leurs exigences. Chasteté, pureté. Ceux qui ne reconnaissent pas ces mots et leur éternité attestée par l'histoire vont à l'encontre de la nature. Ils ne se reconnaissent pas dans le miroir de l'humanité, ils ont perdu leur reflet. Sans la pureté et la chasteté la vie peut devenir un étrange magma d'inutilité pontifiante. (*Il remet le papier dans sa poche.*) Il n'y avait rien de plus précieux pour elle que mes lettres. J'ai voulu les déchirer. Elle m'a mordu les mains, elle sanglotait comme un enfant. Et après... quand je lui ai demandé de me rendre mes lettres... Elle les a rapportées 2 jours plus tard, si facilement... Nous avons échangé nos lettres. J'ai gardé la plus longue. Elle ne s'est pas aperçue de son absence dans les archives de ses amants délaissés. (*Silence.*) Malgré des preuves accablantes, je crois toujours en son innocence. Innocemment, je crois qu'elle m'était fidèle. J'étais son premier amant. Et le dernier. (*Silence.*) Je n'ai rien à perdre. Les morts sont la risée des vivants. Maintenant, vous le savez. Je m'en moque. Maintenant, tout me paraît ridicule et inutile. (*Il presse ses mains sur ses tempes. Désespérément*) Pourquoi ne l'ai-je pas épousée ? Par orgueil ? Par crainte de ses futures trahisons ? (*Il baisse les mains.*) J'étais absent. Quand je suis revenu... Je suis tombé sur Charles... « Tu ne sais pas ? Zarina va épouser Nicolas Lenoir. » Je ne savais pas. Je ne le croyais pas. J'ai appelé sa mère. « Zarina a trop attendu. » C'est le cas de le dire. Et moi ? et mon attente ? 30 ans ! (*Il va à son lit, effleure les couvertures et les draps, se penche sur l'oreiller, renifle l'oreiller.*)

57

Il continua longtemps, comme si le Temps et l'Espace se pliaient à ses 57 volontés. Il avait un assez grand nombre de cassettes dans ses tiroirs pour fabriquer un mélodrame, pour tourner un *soap opera*. Les morts sont bavards.

Le film portait une signature de chair et de sang. *Témoin à charge*. Il était coupable.

58

Il disparaît de l'écran. On entend le bruit de ses pas tandis qu'il parcourt sa chambre de long en large. Soudain, son visage se dessine au centre de l'écran.

A-t-elle eu un accident ? Un accident de la route ? Il y a eu plusieurs accidents mortels aujourd'hui. Dois-je la rappeler ? (*Silence.*) De nos jours, les chauffeurs de taxis sont lents, très lents. Ils s'arrêtent aux feux rouges. Ils s'arrêtent au milieu des rues pour bavarder avec les chauffeurs d'autobus, avec les passants. Ils boivent de la bière, ils boivent de la vodka. Mais ils ne peuvent pas boire de la vodka durant une heure et demie. Personne ne le peut, sauf les Russes. C'est donc de sa faute. Elle traîne les pieds parce que je ne l'ai pas giflée il y a 30 ans. Parce que je ne l'ai pas battue à mort il y a 30 ans. Elle me méprise. Elle a raison, absolument raison. Elle se moque de moi. (*Il lève les yeux vers la caméra. Ironiquement*) Puis-je connaître le nom du réalisateur ? (*Furieusement*) Vous n'avez pas le droit ! (*Il se met à faire des grimaces devant l'objectif.*) Que veulent-ils savoir ? Je n'ai rien à cacher. Rien du tout ! Dans mon enfance, j'avais une énorme valise à double fond.

59

Comment la punir ? en la giflant ? Trop tard, malheureusement. Il aurait dû le faire quand elle avait commencé à lui jouer la comédie - à la fin des années 50. Son châtimement aurait ajouté la touche finale à sa pureté maculée de rouge, à sa chasteté colorée.

Il aurait dû la gifler 2 fois par semaine. Il aurait dû guérir cette femme fatale de ses mauvaises habitudes, de ces vices horribles.

Le châtimement devait être remis à l'heure. *Dial M for Murder.*

60

(Il sort de la pièce à reculons. Quelques instants plus tard, on entend la sonnette. Elle sonne un moment. Silence. On frappe à la porte. Silence. Il se glisse peu à peu sur l'écran.) Peut-être n'ai-je pas entendu la sonnette. Elle a cru que je n'étais pas là. Elle est repartie. (*Silence.*) Depuis 30 ans, je ne suis plus là. (*Des pas étouffés, un léger tintement du lustre. Le bruit de rideaux violemment tirés. Aucune lumière ne filtre par la fenêtre. Les pas s'éloignent. Un moment plus tard, les pas se rapprochent.*) Encore une minute et tout ira bien. (*Il gratte une allumette et allume 2 bougies.*) Tosca, finalement mia !

61

5 minutes s'écoulèrent en silence. La sonnette retentit une fois de plus. Cette journée était pleine de redites. La lumière s'alluma comme de juste. Il se leva de son fauteuil et s'avança vers l'écran. Pourquoi le fit-il ? Il avait déjà immortalisé son visage. N'était-il pas pressé de voir sa compagne d'infortune ?

Un sourire triomphant élargit sa bouche. Il était heureux. Pour la première fois de sa vie, il était heureux.

Il fit demi-tour et se dirigea vers la porte. 2 minutes plus tard, elle surgit dans la chambre. Sa silhouette se découpait sur les rideaux. Avec indolence, elle retira ses gants et les jeta sur le secrétaire. Il s'avança et éteignit la caméra.

L'écran était noir à nouveau.

PREMIERE PARTIE

(suite)

Pourquoi dites-vous cela, O vierge, vous qui êtes fière? Marie oublie sa virginité et met seulement en avant son humilité, tandis que vous ne pensez qu'à vous flatter de votre virginité, en négligeant l'humilité. Dieu, dit-elle, « a jeté un regard sur son humble servante ». Qui a dit ceci ? Une vierge sainte, prudente et pieuse. Pouvez-vous vous proclamer plus chaste et plus vertueuse qu'elle ? Ou pensez-vous que votre modestie a plus de valeur que la pureté de Marie, puisque vous avez pu plaire à Dieu sans humilité, alors qu'elle n'en a pas été capable ? Plus vous vous rendez honorable par le don singulier de la chasteté, plus grande est l'injure que vous vous faites à vous même en le maculant par une addition d'orgueil. Il serait meilleur pour vous de ne pas être vierge, que de vous enorgueillir avec arrogance de votre virginité. S'il n'est pas permis à toutes de préserver sa virginité, plus rares encore sont celles qui le font avec humilité.

Saint Bernard, Première homélie sur l'Annonciation

13

La réalité recommença. Zarina ouvrit la porte.

Il murmura entre ses dents une incantation qui avait un double ou un triple objectif. Il portait un sac. Il espérait qu'il n'aurait pas l'occasion d'utiliser son contenu. Il faillit jeter ce sac mathématique sous le piano à queue qui avoisinait un vaste canapé d'allure confortable.

Il faisait déjà nuit. Elle persistait à vouloir lui offrir du café. Il refusa une fois, 2 fois, 5 fois. Que signifiait le mot « café » dans son vocabulaire ? Pensait-elle qu'il avait besoin d'un aphrodisiaque ? Qu'avait-elle l'intention de verser dans sa tasse ?

« Pourquoi n'ouvres-tu pas ton sac ?

- Il est vide.

- Laisse-moi voir. Elle se pencha pour atteindre le sac. Il se débattit.

- Combien de fois as-tu déjà fait le coup ? »

Qu'aurait-elle fait s'il avait pris ses seins pour accomplir « la pulpe de mangue » ?

La libération sexuelle était en marche. Le célèbre magazine *Paris-Hollywood* exhibait un nouveau type de photographies, le « déshabillage en relief ». Des couples de hasard s'embrassaient et faisaient l'amour dans le bois de Boulogne et même dans le jardin du Luxembourg. Il ne pouvait pas l'embrasser dans l'intimité d'un appartement.

Il embrassa un miroir. « Quand quelqu'un embrasse le reflet de la personne qu'il aime dans un miroir, à la surface de l'eau ou sur un mur, cela s'appelle un 'baiser révélateur', dit-il.

- Je connais tes intentions. » Elle connaissait tout.

A l'extérieur de son appartement, les doigts baladeurs se frayaient avec persévérance un chemin sous les imperméables, les pulls et les parapluies.

A l'extérieur de son appartement, des millions d'yeux masculins s'attardaient sur des poitrines et des hanches féminines. Les femmes se dépouillaient de leurs imperméables, de leurs chemises de nuit. Elles posaient sous tous les angles. Elles dansaient, elles se penchaient en avant, en arrière.

Il embrassa sa photographie posée sur le piano. Il y avait un paquet de cartes de tarot sur le piano, à côté de sa photographie. Quand une personne embrasse un enfant assis sur ses genoux, ou un portrait, ou une image, ou une figure, en présence de la personne qu'il aime, cela s'appelle un « baiser par procuration ».

Il faisait les cent pas dans son appartement. Sur son passage, il touchait le piano, les photos de Zarina, les cartes de tarot. Elle se tenait dans un coin de sa chambre, innocente et inaccessible.

Il aurait pu lui donner une bonne fessée - un plaisir en soi. Il se rappela que, dans le cadre lascif du *Kâma sûtra*, on frappait toutes les parties du corps féminin : avec les doigts un peu contractés, avec le poing, avec la paume de la main ouverte, avec une canne, avec une feuille de papier portant la signature de l'homme et sa déclaration d'amour, avec une photographie obscène...

Il restait dans son coin - un coin symbolique - et il était incapable de s'en extraire.

Elle ne l'aïda pas. Les vagues d'érotisme tanguaient dans son corps. Des images, des mots, des gémissements prenaient d'assaut sa mémoire. Un jour, elle rencontra un ex-amant près d'un arrêt d'autobus. Il pleuvait à verse. Elle lui couvrit la tête avec un pan de son imperméable. Elle ferma les yeux, transforma son parapluie en un paravent chinois et jouit à toute vitesse. Les rares passants n'y firent pas attention. Les passants innocents et naïfs croyaient qu'elle était enceinte. Une fois Robert dit : « J'aime tes cuisses. » Elle disparut dans sa chambre et se glissa dans une jupe aussi courte que possible. Elle mit son slip arachnéen, ôta son soutien-gorge et enfila un chemisier transparent qu'elle ne se donna même pas la peine de boutonner. Elle posa un préservatif sur la table de chevet, près du roman *Les Crimes de l'amour*.

« Je dois remettre de l'eau dans les vases. » Zarina sortit de sa chambre et s'assit sur le canapé.

Il s'assit près d'elle. Une image le hantait, une seule. Las des extases autarciques, il suivit le conseil de ses tuteurs et, un jour, entama une promenade intentionnelle dans les bas-fonds du quartier de l'Opéra. Après une courte délibération, une putain le conduisit à son quartier général dont la topographie était plutôt modeste. Elle tira les rideaux et commença son effeuillage. Il se tenait en faction sur le seuil de la porte, paralysé et ensorcelé par sa nudité croissante. Le soutien-gorge et le porte-jarretelles se posèrent sur la crémone. Son cœur battait fiévreusement. Son cœur était encore capable de se mouvoir, d'agir, de fonctionner. Sa bouche était sèche, comme un désert infini.

Elle avait un corps splendide. Un sombre triangle de fourrure...

Elle le toisa des pieds à la tête.

« Quoi ? dit-il.

- Tu prends ton temps. »

Il dénoua sa cravate. Quand il en fut à son pantalon, son caleçon et ses chaussettes, elle le regarda de nouveau.

« Tu ne te débrouilles pas trop mal, dit-elle. Il se retourna et jeta un regard timoré vers la porte. Tout ce qui te manque, c'est le mode d'emploi », ajouta-t-elle.

Comment partir sans la froisser ? Elle alluma une cigarette et lui fit signe de la rejoindre. Il s'avança d'un pas chancelant vers le rectangle sur lequel son corps magnifique était étendu.

Sa peau était douce et fraîche comme... Il n'avait pas le temps de faire des comparaisons. Absorbé par la géographie féminine, il pouvait à peine coordonner ses mouvements intérieurs et extérieurs. Dès qu'il sentit son ventre, il céda à la tentation d'un raccourci, d'un soulagement éclair. Il pensa aux Romains, à leur façon de mourir.

« Je t'aime. Il lui toucha le cou avec ses lèvres.

- Adieu, Roméo. »

« Tu as lu la pièce ? Zarina ! Zarina ! Il brisa le silence pour vérifier s'ils étaient encore *on speaking terms*.

- Quelle pièce ? Elle répondit pour démontrer qu'elle était sensible à l'art, à la littérature, au théâtre, aux écrivains, aux acteurs. Elle tourna même les yeux vers sa bouche béate.

- Tu te souviens du jardin et du balcon ? Juliette serait descendue si ses parents...

- J'aime beaucoup Shakespeare. J'aime le théâtre en général.

- Roméo aurait rejoint sa bien-aimée dans sa chambre...

- J'aime Roméo...

- Et moi ? Il l'effleura. Elle ne recula pas.

- Je t'aime. Mais c'est contre mes principes.

- Contre...

- Ce n'est plus à la mode. Ne te moque pas de moi.

- Je ne me moque pas.

- Ta famille doit respecter les traditions. Tes parents sont-ils croyants ? Il me semble que je les ai vus à l'église l'autre jour. Crois-tu en Dieu ? Je ne t'ai pas vu, toi.

Il n'avait pas de temps à consacrer au mysticisme, mais il lui fallait à tout prix poursuivre leur dialogue : les paroles sont plus prometteuses que le silence et les monologues intérieurs.

- 'Mein Liebchen, wer darf sagen : Ich glaub' an Gott ?'

- Tu vas à la messe ? Régulièrement ?

- Quel rapport...

- Tes parents me comprendraient.

- Que tu es belle ! Il lui caressa les cheveux du bout des doigts.

- C'est inutile. D'un air désabusé, elle se leva, effleura le livre posé sur le piano et poussa un soupir. Je suis certaine que tu ne l'as pas lu.

- Ca s'appelle comment ? Il se leva lui aussi, bien qu'il eût fait serment de conserver l'horizontalité jusqu'à la victoire.

- Il n'y a pas de titre, dit-elle. Les titres littéraires n'ont pas d'importance. C'est le message qui compte.

- Qu'est-ce que c'est ? Il était près du piano, mais il ne pouvait pas voir la reliure du livre.

- C'est une lettre.

- Un roman épistolaire ? du XVIIIe siècle ?

Elle ouvrit le livre et lut à haute voix :

- 'Il aurait mieux valu pour lui qu'une meule de pierre ait été pendue à son cou, et qu'il ait été jeté à la mer, plutôt que d'avoir offensé la vierge du Seigneur. Quel esclave aurait l'audace démente de se payer du bon temps sur le lit de son maître ? Quel voleur aurait la folie de mettre la main sur les offrandes divines, non sur des vases inanimés, morts, mais sur des corps vivants, sanctuaires d'une âme faite à l'image de Dieu ?'

- Ça date de quand ? demanda-t-il.

Cette fois les paroles étaient moins prometteuses que le silence.

- 'La vierge a changé sa gloire, et sa gloire est dans sa honte. Les cieux en sont épouvantés et la terre est éperdue d'effroi, dit le Seigneur, car la vierge a commis 2 péchés ; elle m'a abandonné, le Vrai et Saint Epoux des âmes saintes, et s'est rendue à un destructeur impie du corps et de l'âme. Elle s'est rebellée contre Dieu, son sauveur, et a livré ses membres à la souillure et l'iniquité. Elle m'a oublié et elle est allée vers son amant dont elle ne recevra aucun bien.'

- Son amant ?

- Veux-tu devenir le meurtrier de mon âme ?

- L'âme est indestructible. Crois-tu à la métempsycose ? »

Une gaffe épouvantable. Jusqu'alors leur conversation s'était déroulée dans le cadre du catholicisme. Pourquoi abandonner ce cadre doré ?

Comme une chatte elle fit le gros dos et frissonna. Il continua dans le même esprit, l'esprit de contestation : « Virginité, virginité. Ça fait terriblement pompier, à mon avis. Un symbole de pacotille. Mais les pompiers reviennent à la mode. C'est ce qu'une femme possède de plus précieux. Et puis quoi encore ? La virginité n'est pas la Loi de Kafka devant

laquelle se tient une sentinelle. De toute façon, la Loi doit être accessible à tout le monde. Et Montaigne ne faisait pas grand cas de la virginité.

- Tu parles comme le marquis de Sade.

- C'est une allégorie. Une des allégories du Roman de la Rose. Ou plutôt d'un roman à l'eau de rose. Il ne faut pas prendre cette virginité à la lettre. Pourquoi en faire tant d'histoires ? Pourquoi diable...

- Alors, rien n'est sacré pour toi ? J'aimerais te lire quelques phrases de mon journal. »

Un carnet était posé sur le piano. Elle le prit et lut sur un ton confidentiel :

« L'homme que j'aime ne me touchera pas. Je lui dénie la possession de mon corps avec plus de fermeté et de vigueur qu'aux autres hommes.

- Oublions tout ! cria-t-il en arrachant le carnet de ses mains et en le jetant à terre. Il faut tout jeter aux oubliettes. L'amour est oublié, néant, inconscience... 'Le ciel a mis l'oubli pour tous au fond d'un verre.' Au fond d'un lit.

Il l'effleura à nouveau. 65 minutes s'écoulèrent en silence.

- Non, dit-elle calmement. Je ne peux pas. Elle fit une courte pause. Pas ici. Pas dans cet appartement.

- Où ?

Il faisait froid dehors. Nous n'irons plus aux bois...

- Nulle part. Excuse-moi. Je t'aime trop.

- Où ? Fais-moi voir tes jambes ! Je ne te toucherai pas.

La population mâle du globe se divise en 2 catégories, pensa-t-elle : les obsédés des jambes et les obsédés des nichons. Jean était un obsédé notoire des nichons.

- Juste tes jambes. Je resterai ici. Je vais m'asseoir.

- Rien que les jambes ? Tu promets ? Jures-le !

Il se signa.

- Que vas-tu penser de moi, de ma moralité ? » Elle en faisait un peu trop, mais il ne s'en aperçut pas : sa conscience était engourdie par la souffrance et la lassitude.

La partie subsistante de son cerveau ne pouvait plus résoudre les énigmes humaines. Mais elle lui permettait encore d'implorer : « Je t'en prie, je t'en prie...

- Imagine que nous allons nous baigner, dit-elle avec un soupir. Je vais mettre mon maillot de bain. »

Il se serait noyé instantanément, s'il avait tenté de plonger dans la mer ou dans une rivière.

9 minutes plus tard, le spectacle était terminé. À combien de spectacles assista-t-il cette nuit-là ? (9. Néfaste, pernicieux. À cause de sa stabilité. AVB, sorcellerie, la fausse lune des sorcières.)

Elle le réveilla à 8 heures et demie. Il vit 3 croissants et une énorme tasse de café au lait. Elle avait l'air repentant.

« Où ? demanda-t-il.

Nous n'irons plus dans le parc...

- Dans 5 jours, jeudi. Je t'aime. Je ferai n'importe quoi pour toi. » Elle rougit et détourna la tête.

Il ne lui avait pas demandé « quand ? »

« Mes parents s'en vont lundi. Pourquoi pas lundi ?

- Je ne peux pas.

- Tu ne peux pas ? »

Elle hocha la tête.

5 jours.

Des chiffres, des nombres. En supposant qu'une vision qui prétend procéder de Dieu vous soit accordée. L'ange déclare son nom. Vous l'additionnez. Il équivaut à 65. Un chiffre excellent ! Un ange béni, bienheureux ! Pas nécessairement. Qu'advient-il s'il a une apparence Mercurielle ? 65 est un chiffre de Mars. Un faux esprit. Le Satan ne comprend pas assez bien la Kabbale pour harmoniser ses symboles.

(à suivre)

TROISIEME PARTIE

J'avais peur de ce sang répandu dont Moïse aspergeait chaque porte ; car quoique sang des morts, il était celui qui sauvait les vivants. Je ne crains pas le sang des anciens, excepté ce sang qui était sur les portes, et aussi sur l'Arbre. Le sang des morts est un délice, et un doux parfum : mais le sang de Jésus est pour moi la terreur, car chaque fois que je viens et que je contemple Son sang, le sauveur de la vie qui se cache en lui me terrifie.

Ephraïm Syrus, *Hymnes Nisibene*

Ce sang est le Mot ; le fait est attesté par le sang d'Abel, le juste intercesseur de Dieu. Car le sang n'aurait jamais élevé la voix, s'il n'avait été considéré comme le Mot : car l'ancien homme juste est le nouvel homme juste. Et le sang des anciens qui intercédait, intercède à la place du nouveau sang. Et le sang qui est le Mot crie vers Dieu, depuis que le sang annonça que le monde devait souffrir.

Clément d'Alexandrie, *L'instructeur*

1

On interdit de tuer les êtres humains, sauf pour se défendre ou à la guerre.

Auriez-vous tué Adolphe Hitler si vous l'aviez rencontré dans sa jeunesse - en 1907, par exemple ? A l'époque, le futur dictateur traînait les pieds dans les rues de Linz en rêvant d'art et de Vienne. Auriez-vous tué cet adolescent pathétique destiné à échouer au concours de l'Académie des Beaux-Arts ? Le tueriez-vous aujourd'hui, depuis les hauteurs de l'histoire ?

Hitler appartenait à la vie. Une certaine quantité de sang humain circulait dans ses veines, preuve concluante de son affinité chimique avec Charles de Gaulle ou M. Dupont. Si vous l'aviez abattu, il serait tombé comme un être humain ordinaire. Son sang aurait jailli de ses blessures, comme votre propre sang.

« Ce n'est pas une princesse, son sang n'est pas bleu », crie le courtisan jaloux d'un conte de fées. Le sang de Hitler n'était ni noir ni violet.

Pourquoi est-il plus difficile de tuer un homme qu'un insecte, qu'un animal domestique ? Ne sont-ils pas faits à l'image de Dieu ?

Les adeptes du jaïnisme balayent le sol devant eux quand ils marchent dans une ville ou dans les champs. Ils répugnent à détruire toute parcelle de vie, si petite et si inconsciente soit-elle. Ils ne peuvent pas s'en empêcher : « Le monde est rempli de créatures que l'œil ne voit pas sans le secours de la logique ; quand nous bougeons nos paupières, leurs membres se cassent et tombent. »

Chaque instant nous commettons un meurtre sans remords ni crainte du châtement divin. Ces insectes ont-ils moins d'importance que l'homme ? Ne palpitent-ils pas de terreurs et de désirs ?

Les adeptes du jaïnisme ne tuent pas intentionnellement. Nous tuons des moustiques, des chiens, les petits-enfants de Moby Dick, des lions, des tigres, des panthères, des loups... Pourquoi avons-nous droit de vie et de mort sur les poissons des mers, sur les oiseaux du ciel ?

L'animal est pauvre d'esprit et de monde (*weltarm*). À la différence de l'homme, il ne sait pas qu'il va mourir. Nous lui apprenons la mort. Pourquoi ne pas donner la même leçon aux êtres humains ? Ils savent qu'ils vont mourir tôt ou tard. Ils peuvent mourir dans quelques heures.

Hitler serait peut-être mort à Vienne ou à Linz. Pourquoi l'avoir laissé se rendre à Munich ?

2

Pourquoi Raskolnikov tua-t-il la vieille femme ? (Il tua aussi sa sœur. Erreur de calcul.) Il voulait s'assurer qu'il avait la stature de Napoléon.

Napoléon traitait à la légère les vies de ses soldats et de ses ennemis dans un contexte approprié - le contexte de la guerre. Il ne livrait pas des batailles pour le bénéfice de sa famille ou des quelques habitants de sa ville natale, mais pour servir et honorer son pays. Le patriotisme était le tremplin, le moteur premier de ses campagnes militaires. Et le patriotisme, en dépit de ses aspects négatifs, créait un contexte approprié au meurtre dans les siècles passés.

La vieille femme était une usurière. Elle était cruelle envers ses clients acculés par la nécessité, mais son insignifiance n'était pas susceptible de créer le contexte du meurtre. Et le bénéfice que l'on pouvait tirer de sa mort n'était pas comparable à la splendeur du patriotisme auréolé par l'histoire. Appartenons-nous encore à l'histoire avide de massacres patriotiques ?

Quelle quantité de mal doit-on accumuler pour créer le contexte du meurtre ? Le mal de la vieille femme se montait à 4% ou 5%. Le mal de Hitler se montait à 100000%. Il avait créé le contexte de sa propre exécution - 10 contextes, 20 contextes. Pourquoi ne l'avons-nous pas tué ?

3

L'assassinat n'est pas encore entré dans les mœurs. Les photographies en rouge et noir n'illustrent qu'une facette de notre existence multicolore. Il y a d'autres photographies dans les mêmes revues ; il y a d'autres couleurs sur notre palette. Ne sommes-nous pas toujours en vie ? Pénurie d'assassins. Le cadran de notre horloge est démesuré.

Faut-il vénérer le temps ? Pourquoi ne pas s'arrêter ? Lue à haute voix, l'histoire de l'humanité ressemble déjà au réquisitoire du procureur. Nos appartements ressemblent à des prétoires, malgré la familiarité rassurante du mobilier.

Il aurait fallu s'arrêter avant que Staline et Hitler aient été mis au monde. Maintenant il est trop tard, sans doute. Trop tard.

4

Ni dans le ciel, ni au milieu de la mer, ni dans les crevasses les plus profondes des montagnes, il n'existe un endroit où l'homme puisse être absous d'une mauvaise action.

Dhammapada

Elle n'est pas infirme. Son mari ne l'abandonne pas. Elle ne mendie pas son pain de porte en porte. Ses manteaux de vison ne perdent pas leurs poils.

Aucun enfer ne peut radier de son âme ces 30 années de bonheur, ces marques de la béatitude terrestre. Elle vit. Elle s'amuse. En dépit de mes malédictions.

Fourches sataniques ? poix bouillante ? Elle sera châtiée par sa victime. Les châtiments surréalistes ou abstraits ne reflètent pas les crimes hyperréalistes.

Dois-je la tuer ? Naturellement. Que pourrais-je faire d'autre ? Lui remettre une médaille ? Elle m'a giflé aussi sur l'autre joue. Plusieurs fois !

Dois-je déterrer le terme de « démence temporaire » si prisé dans les procès ? Deviendrai-je fou au moment de tuer ? Dois-je prétendre devenir fou en commettant le meurtre ? Suis-je fou maintenant ? Je suppose que le fait de l'attacher aux montants d'un lit peut être considéré comme bizarre. Mes idées bizarres trahissent-elles un glissement pathologique, terrifiant, dans mon cerveau, dans la manière dont mon processus mental compose mon existence en se fondant sur la transparente immensité du temps, sur l'encombrante corpulence de l'espace ?

Ou dois-je faire valoir mes droits en utilisant l'expression que j'ai entendue dans un film de Preminger « impulsion irrésistible » ? L'impulsion irrésistible de tuer Zarina Lenoir.

Je n'ai pas réellement besoin de me soucier de la manière dont doit être conduite ma défense : les membres du jury seront épouvantés et émus aux larmes. J'espère que leurs principes moraux seront assez élevés pour leur permettre d'apprécier l'horreur de mon récit, de mon destin. Zarina ! Zarina ! Tu seras mon avocat, ma défense. *Témoin à décharge*. Morte et enterrée, tu me sauveras la vie. Tu sortiras du tombeau pour me protéger contre mes détracteurs, mes bourreaux. Je leur dirai tout. Ils frémiront d'horreur. Ils hurleront d'horreur.

Je dois raconter mon histoire à mon avocat, à la cour, aux jurés, à mon ex-fiancée assise dans le prétoire. Elle lance ses bras vers le haut, plus haut, toujours plus haut. Je dois marteler les faits sans relâche.

« La vengeance m'appartient et je me vengerai. » La célèbre épigraphe d'*Anna Karénine* inspire et soutient ma résolution. Je dois m'immiscer dans le cours naturel de l'histoire qui, par sa neutralité morale, pourrait lui permettre de vivre une vie heureuse. (« Elle vient de fêter son centenaire. » « Pourtant elle a l'air d'une jeune fille. » « On lui donnerait 20 ans ! ») Je dois perturber le poulx du destin, car les remords que ma maîtresse déloyale est capable d'éprouver ne sont pas aussi nombreux et lourds que ceux de Madame de Tourvel et de l'héroïne de Tolstoï. Et je ne peux pas faire confiance au Juge Suprême ; Son indulgence légendaire l'oblige à minimiser l'envergure du crime de Zarina.

La vengeance m'appartient et je me vengerai !
 Comparé à la terre, l'enfer est le jardin d'Eden.

5

Le code génétique est en fait littéralement identique pour tous les animaux, les plantes et les bactéries que personne n'a jamais regardées. Tous les êtres vivants descendent d'un même ancêtre.

Richard Dawkins, *Le fleuve issu du paradis*.

La science moderne compare l'homme à un livre écrit à partir de 4 lettres seulement. Cette théorie a des points communs avec la Kabbale. Il y a un million de pages dans ce livre. Toutes ces pages, tous nos romans et nos poèmes, sont écrits à partir de 4 lettres. (Une grande partie de son livre avait pour origine le nombre cinq.) La différence entre notre livre et celui du chimpanzé se limite à 1%. Pas à 300% ou à 400%, comme certains le croient, mais à 1%. Un individu ordinaire, un bon père de famille assidu à la messe du dimanche, diffère d'un autre individu - Staline, par exemple - d'une particule infinitésimale. De 5 phrases perdues dans le livre d'un million de pages. Sommes-nous les frères et les sœurs de Staline ?

Nous n'avons tué ni Lénine ni Hitler ni Staline. Pourquoi tuer les animaux qui sont nos frères et nos sœurs ?

Les plantes elles-mêmes ressentent la douleur et ont peur de la mort, si l'on en croit le polygraphe ou le « détecteur de mensonges » (ou le « détecteur de douleur ») que Cleve Backster a relié un jour avec un caoutchouc en pot qui poussait dans son bureau. Après avoir plongé une des feuilles dans une tasse de café bien chaud, ce qui n'avait arraché aucune réponse psychologique de la part de la plante cobaye, il décida de prendre une boîte d'allumettes et de brûler la feuille pour de bon. « Au moment de la décision, à 13 minutes et 55 secondes sur le diagramme, un changement dramatique se produisit dans les oscillations du traceur-enregistreur qui effectua une remontée soudaine et prolongée. Je n'avais pas bougé ni touché la plante, aussi la manière dont le traceur s'était mis en action me suggéra que la courbe avait pu être déclenchée par la seule pensée du mal que j'avais l'intention de causer à la plante. »

Quand Zarina sentit-elle qu'il allait la tuer ? Quand le comprit-elle définitivement ? Quelle remontée le traceur-enregistreur aurait-il effectué au moment de la révélation si l'âme de Zarina avait été reliée à un « détecteur de mort » ? Quel zigzag son âme aurait-elle inspiré

si son tortionnaire avait commis un suicide en sa présence ? Aurait-elle eu pitié de lui, de son tuteur naïf ?

6

Instruits de la mort, de son rideau impénétrable, nous refusons, pourtant, d'admettre les accidents, les naufrages, les Kalachnikov. Nous sommes certains de mourir dans notre lit, dans un profond sommeil - conformément à nos dispositions mentales. Nous mourons dans un accident de voiture, au fond d'une impasse sordide et déserte.

Les accidents n'arrivent qu'aux autres ! Ne sors pas après minuit et tu vivras centenaire ! Ces points d'exclamation abusent nos instincts, paralysent les tentacules protectrices de notre prévoyance.

Dans certaines circonstances, le désir de tuer parvient à ses fins illégitimes. Les critères moraux sont fragiles. Leur constance irréaliste ne peut s'accorder avec la nature volage du monde.

Aujourd'hui, nous n'en voulons pas à notre voisin. Demain, nous le haïrons. Et nous le tuons après-demain, si le cœur nous en dit. Nos voisins changent à tout instant. Notre attitude à leur égard est changeante, elle aussi. Nos habitudes changent plus vite que les couleurs de l'automne. Ce qui semblait impossible il y a une heure est soudain devenu une banalité, un lieu commun, une platitude, une coutume.

Ses voisins ne quittèrent pas l'immeuble sinistre. Ils n'allèrent pas non plus au commissariat. Ils ne s'aperçurent de rien. Naturellement, dès qu'ils apprirent la nouvelle... Ils dirent : « On savait... » Leurs prophéties posthumes sonnaient aussi creux qu'un vieil arbre en train de mourir.

7

« L'avez-vous vu sourire ?

- Vous aussi, vous souriez.

- Pas toujours.

- Maintenant.

- Ah bon ?

- Les meurtriers ne sourient pas. Ils grimacent et ricanent.

- Le meurtrier a été arrêté et mis en examen pour meurtre.

- Avez-vous vu son nez ?

- Je connaissais son père.

- C'est héréditaire.
- Le comportement asocial est contrôlé par les gènes. Il est temps d'intervenir !
- Son père a tué quelqu'un ?
- Son propre père...
- Il n'y pouvait rien.
- Son grand-père ?
- Tel grand-père, tel...
- Il y a un gène que partagent la plupart des criminels. Et sa séquence ADN est connue !
- Et ses lèvres...
- Un buveur de sang.
- Son arrière-grand-père était Gilles de Rais. Il recueillait le sang de ses victimes dans une coupe.
- Gilles de Rais était un maniaque homosexuel.
- Le sang est le même partout. Ma chienne...
- Il coupait la tête de ses amants, le cœur, le bras droit, le pied gauche...
- Un ogre ?
- Une offrande à Satan. Dans une grande coupe.
- Et il faisait l'amour avec ses cadavres préférés.
- Est-ce qu'ils ont fait l'amour ?
- Avant le meurtre ?
- Il était simplement jaloux. Il ne voulait pas se réconcilier avec l'idée qu'elle avait été dans les bras d'un autre.
- Il la traitait comme un objet qu'il aurait pu jeter par la fenêtre dans un accès de mécontentement.
- C'est sa virginité qu'il traitait comme un objet. Le rite du bouchon...
- Les femmes ne sont pas des bouteilles de vin.
- Notez qu'elle portait le bouchon dans sa bouche.
- Un portrait craché de Gilles...
- Son front... »

Ils passent à travers la rumeur festive de Paris. Ils glissent au-dessus de la houle inquiétante des heures et des minutes. Quoi qu'ils fassent, ils semblent porter les stigmates de leur nature gélatineuse. Sont-ils jamais nés, ces gens ?

Dans son réquisitoire, le procureur compara l'accusé à Gilles de Rais. Un autre double, une autre ombre impalpable.

Gilles de Rais. Certains en font une sorte de barbe bleue qui assassina 25 femmes au moins. D'autres évoquent le compagnon d'armes de Jeanne d'Arc et aussi son compagnon d'infortune. Il la livra aux Anglais et reçut 300 livres pour cette tâche ignominieuse.

Que disent les historiens ? Gilles de Rais tua beaucoup de monde - trop de monde peut-être. Ses victimes n'étaient pas des femmes, contrairement aux insinuations du procureur. Il saignait des petits garçons - comme s'ils souffraient d'une maladie. (Au XVe siècle, la saignée était une panacée.) Hélas, ils n'étaient pas malades, pas du tout. En général, ils étaient en meilleure santé que leurs compagnons de jeu, que leurs camarades d'école. Et ils étaient plus beaux que ceux qui marchaient et couraient à côté d'eux.

A un moment de son rituel, il leur faisait l'amour - quand ils étaient à moitié morts ou à moitié vivants. Et il buvait leur sang comme s'il s'agissait d'un vieux bordeaux.

Il y avait beaucoup de différences entre l'accusé et Gilles de Rais, entre leurs styles de vie et de mort. Le premier ne récoltait pas dans un gobelet le sang de ses victimes. D'ailleurs, il ne découpait pas les membres de Zarina, ni sa petite tête ni ses oreilles.

Gilles de Rais et l'accusé observèrent tous deux leurs victimes en train de périr dans un bain de sang - des heures durant. Mais l'accusé s'adonnait à cette forme extrême de voyeurisme sans poursuivre aucun but artistique. Il se vengeait, il rachetait la pureté de l'humanité - ses traditions et ses symboles.

Gilles de Rais était poète à ses heures ; ses actes et ses projets s'enracinaient dans l'esthétisme. Après avoir pendu ses victimes à une potence ou à un clou, après avoir incisé leur peau en plusieurs endroits, il contemplait leurs joues, leurs bouches convulsées. « Si je n'aime pas le dessin de leur agonie, je les dépends et je caresse leur visage jusqu'à ce qu'un rayon d'espoir vienne adoucir leur regard à demi éteint, vacillant. La perte de l'espoir est belle. »

9

Enclin aux conclusions hâtives et aux comparaisons inadéquates, le procureur oubliait souvent le prévenu et sa vie unique, singulière. Naturellement, il n'oubliait jamais sa mort. Confiant dans son triomphe à venir, il ne se donna pas la peine de donner chair à son accusation par quelques détails dépeignant l'attitude de l'accusé à l'égard de la femme assassinée. Il concentra son éloquence sur le meurtre lui-même dont l'autosuffisance paraissait exclure la nécessité d'une investigation biographique.

Aussi, en dehors de l'épisode final, la vie de l'accusé resta-t-elle plus ou moins privée, comme si toute l'affaire avait été conduite dans la meilleure tradition britannique. Sa vie était son château fort ; son meurtre une foire de village, Disneyland.

10

Comment remonter aux origines d'une action humaine ? Il y a des événements inexplicables ; il y a des arbres sans racine dans les forêts des hommes. De temps à autre, quelque chose se produit sous l'impulsion du moment, et nos analyses, si minutieuses soient-elles, nous laissent en panne dans le désert, dans les sables mouvants de l'incertitude. Nous regardons autour de nous dans l'espoir de découvrir une piste, des traces de pas, et le voile des ténèbres recouvre notre esprit.

Certains crimes n'ont pas d'origine. Un revolver vous tombe entre les mains. Vos doigts tremblent, vous tirez. Un passant tombe, une voiture s'arrête ou s'écrase contre un poteau. La police arrive sur le lieu du crime. On vous conduit à la prison la plus proche. La porte de la cellule se referme, la clef tourne dans la serrure avec un cliquetis de chaînes invisibles. Vous regardez autour de vous. Il n'y a rien à voir, sauf la mort. Pourquoi le crime a-t-il été commis ? Parce qu'un revolver venu de nulle part vous est tombé entre les mains. Parce que vos doigts tremblent de peur.

Un couteau est posé sur la table de la salle à manger. Vous cherchez une cuiller, mais votre main, détournée par le relief accidenté de la nappe, trouve un couteau. Elle saisit le couteau, comme si c'était une arme médiévale et non un accessoire gastronomique. Incrédule et abasourdi, vous levez le couteau pour vous assurer que ce n'est pas la cuiller que vous cherchiez, et l'homme assis à côté de vous interrompt la trajectoire de votre main.

Comment s'est-il trouvé là ? Voulait-il quitter la maison ? Le déjeuner n'était pas fini. Pour une raison inconnue, il s'était levé maladroitement, il avait fait un bond de côté...

A présent, une foule d'inconnus vous harcèle, vous pose des questions auxquelles vous ne pouvez pas répondre. On vous emmène, vous traversez des jours et des nuits à la dérive, sans vivre et, pour quelque temps, sans mourir. Ils vous laissent vivre pour vous poser des questions. Vous ne sentez ni vos pensées ni votre langue. Ils n'en finissent pas. Ils continuent malgré tout, comme l'histoire humaine. Quoi qu'il advienne. Mais ils sont obligés de s'arrêter.

Ils sont obligés de s'arrêter, parce que les procès ne durent pas indéfiniment. Les juges doivent prononcer des condamnations à mort. Plus le verdict est court, plus s'épanouit leur sourire. Aucun poème n'est plus agréable à réciter qu'une condamnation à mort.

Les missiles air-sol du destin ne ratent jamais leur cible.

11

Il n'y a pas de « cheminement de la pensée » unique, définitif, parce qu'il n'y a pas d'état-major, pas de théâtre cartésien où « tout se rassemble » pour la lecture attentive d'un Penseur. Au lieu de ce chemin unique (si large soit-il), il y a de multiples canaux par lesquels des circuits spécialisés s'efforcent, dans le plus grand désordre, d'effectuer leurs diverses tâches, créant en chemin de multiples brouillons.

Daniel C. Denett, *La conscience expliquée*

Le nombre des victimes n'est jamais prévisible. Même sur une île déserte, on doit compter avec l'hypocrisie des brumes qui retardent l'apparition de périscopes ou de monocles.

La boule de neige de sa méditation continuait à rouler. Chaque jour il ajoutait une nouvelle couche à la masse menaçante qui, traduite en énergie nucléaire, aurait anéanti la planète. Traduite dans le langage des armes conventionnelles, sa répulsion aurait effacé l'Europe.

S'il s'était souvenu du film *Les Femmes en folie* dans lequel Buster Keaton est poursuivi par un nombre considérable de pierres et un nombre infini de femmes, il aurait fui son obsession.

Son esprit s'apparentait à la fois à un quartier général militaire et à un théâtre shakespearien où il jouait et rejouait la tragédie de sa vie, en faisant converger son attention et son énergie sur le cinquième acte. Il y avait un seul canal dans sa conscience, un énorme canal d'irrigation. Pas de charivaris parallèles ! Rien ne pouvait le distraire de son devoir - étroitesse d'esprit caractéristique d'une personne résolue.

Mais durant le premier acte de leur seconde et dernière cérémonie d'adieu, il ne savait pas encore comment le meurtre serait commis. (Les multiples brouillons.)

12

Leur première cérémonie d'adieu.

« Et le sang sur les draps ? D'où venait-il ?

- D'où vient le sang ? Elle éclata de rire.

- Comment as-tu fait ?

- Je me suis... coupée. Avec un couteau. Un couteau de poche. Je me suis coupé un doigt et j'ai appliqué...

- Où... où l'as-tu caché ?

- Le couteau ? Voyons voir... Sous l'oreiller. Sous le matelas. À nouveau, elle éclata de rire.

- Le couteau...

- Tu étais si maladroit... J'étais couverte de blessures.

- Le couteau...

- Mon corps virginal était fragile...

- Tu m'as dit...

- Qu'est-ce que j'ai dit ?

- Tu étais vierge. Pourquoi as-tu...

Elle cessa de rire et le regarda d'un air sardonique.

- Idiot !

- D'où venait le sang ? répéta-t-il.

- *Jeune vierge autosodomisée par les cornes de sa propre chasteté.* Sais-tu que Gala Dali était vierge jusqu'à l'âge de 23 ans ? Et puis elle a épousé Paul Eluard.

- D'où venait le sang ? »

Quand ?

Le flux menstruel des femmes. Il fait tourner en vinaigre le vin nouveau. Il ternit la surface brillante des miroirs. Les cultures deviennent des landes stériles, les greffons périssent, les fruits des arbres tombent.

Le flux menstruel des femmes. Les fourmis rejettent les grains de blé qui ont son goût.

13

Elle appartient à la race humaine. N'importe qui peut le faire. Cette graine vénéneuse a été plantée dans la nature humaine. L'arbre de la mort est en train de fleurir dans l'âme universelle.

14

A moins d'être suicidaire, on ne se fait pas sauter la cervelle pour censurer l'histoire. On tue ses concitoyens, mais on conserve sa vie pour mener à bien le nettoyage, pour disséminer les pesticides.

15

Un seul revolver ne peut pas tuer tous les habitants d'une grande ville ; 2 mains ne peuvent pas étrangler une foule. (Ses mains étaient petites.)

On se demande ce qu'il aurait fait, s'il avait eu accès à ces boutons légendaires qui, pressés par quelque docteur Folamour, déclenchent si souvent la fin du monde dans les films. Que serait-il arrivé ? une autre multiplication ? Au-delà d'une certaine limite, la quantité modifie la qualité.

Aurait-il déversé un déluge d'eau sur la terre et détruit toute chair, s'il avait été Dieu ? Aurait-il ajouté quelques lignes à l'Ancien Testament ?

Un vrai philosophe écrit des commentaires sur un texte, non le texte lui-même.

16

Seule sa fiancée fut surprise. Elle entretenait des conversations extatiques avec le plafond. En l'espace de 2 mois, elle ajouta une douzaine de signes à la sémiologie de la douleur.

Tous ses proches et ses voisins inclinaient la tête pour souligner leur connivence de longue date avec la logique du destin. « Je le savais... » Ils n'en savaient rien.

17

Il s'apprêtait à faire ses débuts dans l'assassinat. Les situations critiques prédisposent à partager ses soucis, ses tourments physiques et mentaux avec les autres : voisins, amis, amantes, spectateurs godiches.

Il aurait pu demander conseil à un assassin chevronné pour mettre en harmonie les aspects spirituels et matériels de son projet radical. Les amateurs ne peuvent prévoir toutes les complications et souvent se trompent dès le début : ils choisissent la mauvaise arme ou la mauvaise victime.

A la retraite ou en exercice, les meurtriers professionnels n'ouvrent pas leur cœur au premier venu. Ils sont peu portés sur la pédagogie et affichent une souveraine indifférence à la gloire.

Il n'avait pas besoin de précepteurs. De toute façon, il ne décida de la tuer que dans le troisième acte de leur dernière cérémonie d'adieu.

18

Le soleil filtrait dans la pièce à travers les rideaux ; le temps n'avait ni pressentiments ni angoisses métaphysiques. (Il était trop tôt. Il commit ses meurtres 3 mois plus tard.) La sonnette de la porte d'entrée retentit. Il ouvrit la porte avec empressement et anxiété. Attendait-il qu'elle prît l'initiative d'un rapprochement ?

Il vit son voisin, futur témoin à charge. Il le fit entrer et ferma la porte.

Etait-il déçu ? Oui. Mais il préférait les déceptions à la torture mnémonique. Il avait besoin de distractions. Il se sentait beaucoup plus heureux quand il avait des brûlures d'estomac, quand il devait retrousser une manche pour permettre à une infirmière hommasse de lui faire une piqûre.

Son voisin venait lui emprunter de l'argent. Il resta 10 minutes, comme s'il soupçonnait quelque chose. Avait-il l'air d'un maître chanteur ? Il avait l'air d'un pique-assiette.

Certains meurtriers voient partout leurs crimes passés ou futurs : dans le miroir déformant d'un sourire, dans une flaque d'eau.

A l'époque, le meurtre n'était pas encore inscrit sur son agenda. Il ne lut aucune allusion dans les mimiques de son voisin. Son brusque désir de tuer cet homme n'avait rien à voir avec la tradition vénérable à laquelle les assassins rendent hommage dès que l'occasion se présente : les témoins doivent mourir.

Il ne vit pas d'ombre dans les yeux de son voisin. Il n'entendit pas de bruit de fond dans sa voix.

Après avoir feuilleté une collection d'essais américains, le voisin effleura plusieurs sujets philosophiques. Il manifesta un ardent désir d'explorer le mystère de la mort qui, au cours de son exposé pacifiste, devint un épiphénomène des guerres nucléaires. Il se leva d'un bond, il tenta de saisir un roman de science-fiction sur une étagère. Il n'y parvint pas et regarda autour de lui dans l'espoir de trouver une échelle ou un tabouret. Il demanda la permission d'utiliser le plus beau fauteuil.

La permission fut accordée et, quelques secondes plus tard, le voisin prit le roman sur l'étagère sans casser le meuble précieux. Peut-être n'était-il pas assez lourd pour endommager un meuble, si fragile et authentique fut-il.

Son voisin n'était même pas un imbécile. Il était inexistant. Il n'était ni vivant ni mort. L'Enfer de Dante n'en aurait pas voulu.

19

Avant l'assassinat, son unique film était encore plus désespérément inachevé que la *Symphonie en si mineur* de Schubert. (D'après une légende créée par ceux qui fourrent leur

nez dans les affaires des morts, ce laconisme inhabituel de Schubert était dû au manque de temps.)

Il prit à peu près 10 (5+5) heures pour tuer Zarina.

Peu après son arrivée, il mit en marche à nouveau la caméra, en criant : « Moteur ! » Elle apparut dans le champ, assise sur le lit.

« Comment est ton mari ? demanda-t-il en se laissant tomber dans un fauteuil.

- Je ne l'ai jamais aimé.

- Mais vous avez fait l'amour des milliers de fois.

- Chaque fois que je succombais à ses caresses...

- 777 fois. Ce nombre représente l'épée enflammée qui chassa l'homme du jardin d'Eden.

- Je pense à toi, chaque fois. Il est mon mari, rien de plus.

- Et je suis ton amant, rien de plus. Tu m'aimes toujours ?

- Bien sûr.

- Et chaque fois c'est mon corps que tu tiens dans tes bras. Chaque fois...

- Je t'aime, dit-elle sur un ton grave.

- Et ton fils ? Quel corps tenais-tu dans tes bras ? dans ton lit ? cette nuit-là ? Est-il notre fils ?

- Je l'ai élevé dans le respect des traditions et des artistes. Il est ton fils spirituel.

- Le lit était spirituel, lui aussi. Et les caresses de ton mari ? Que lui as-tu dit la nuit de tes noces ? As-tu cité les Pères de l'Eglise ?

- Je les ai toujours...

- Pureté, chasteté, innocence. Qu'avais-tu fait avec ses draps ? '...ils tiennent tous à voir une tache dans le lit pour être sûrs qu'ils vous ont eue vierge ça les travaille beaucoup tous tant qu'ils sont faut-il qu'ils soient bêtes tout de même vous pourriez être veuve ou 40 fois divorcée et une tache d'encre rouge ferait l'affaire ou du jus de mûres non c'est trop violacé...' Une tache d'encre rouge ? Non. Je ne t'imagine pas plongée dans *Ulysse*. Même pas dans la version française. Et tu n'as pas besoin des conseils de Molly. Ou d'un rouge à lèvres. Ton stratagème est bien plus ingénieux. 3 jours ? 4 jours ? Elle ne répondit pas. J'ai une preuve mathématique. 5 jours. Tu as dit : 'Nous nous verrons jeudi.' Tu as refusé de venir lundi.

- Je n'étais pas libre, dit-elle.

- Non. Tu n'avais rien à faire. Tu aurais pu venir dimanche ou samedi. Mais tu es venue jeudi.

- Jeudi ?

- Tu es venue, oui ou non ?

- C'était jeudi ?

- 5 jours. Pas 4. Pas 6. 5. Le nombre 5. Le Quinaire, La Force ou le Mouvement.

L'interdépendance de la volonté divine et de la matière. Dérivé de 2 et 3 par addition. La mère a fait la chair - fière et active.

A nouveau, elle gardait le silence.

- Symbole d'union. Les pythagoriciens l'appellent le « nombre nuptial ». C'est aussi le nombre de Civa, le dieu des métamorphoses. Tu es la déesse de ma métamorphose. Tu sais de quoi je parle, n'est-ce pas ? Ou as-tu envoyé un clone à ta place ?

- Je ne pouvais pas venir dimanche. Tes parents étaient encore là.

- J'ai toujours vécu seul.

- A Paris ?

- A Versailles et à Paris.

- Je me souviens de tes parents.

- Je me souviens de toi. J'ai trouvé ce que je cherchais. Quand tu t'es mise devant la glace.

- Qu'as-tu trouvé ?

- Les gages, le signe. Les chiens s'affolent, leurs morsures deviennent mortelles. Au Kenya, les femmes n'ont pas le droit de traire le bétail et de moudre le grain. 5 jours. Le pentagramme. Ton mari t'a cru ?

- Pourquoi parler de mon mari ?

- A-t-il une secrétaire ? Elle est la Lune. Je suis l'Ermite, chère Impératrice. Je connais le passé qui m'inspire dans mes travaux sur l'avenir. Ma marche est prudente. Armé d'une canne de bambou à 7 nœuds, je tâte le terrain devant moi tandis que je progresse lentement, mais inexorablement. D'un pas infatigable et avec une détermination inflexible. Si je rencontre le serpent - emblème de la luxure égoïste - je ne tente pas d'imiter la femme ailée de l'Apocalypse qui met le pied sur la tête du reptile.

- Comment traites-tu le serpent ? Un large sourire éclaira son visage.

- Je le charme. Marcher sur sa tête dénote une ambition maladive, voire mystique, de vaincre le monde animal. Ainsi je le charme en l'enroulant autour de ma canne. Je ne t'ai pas tuée il y a 30 ans, n'est-ce pas ?

- Pourquoi ?

- J'ai toujours su que tu n'étais pas la femme de ma vie...

- Mais il y avait entre nous une attirance animale.

- La sentais-tu, malgré ma maladresse ?

- Tu avais une sorte de magnétisme animal.

- Malgré ma maladresse ?

- Ton inexpérience avait du charme. Tu m'as charmée en m'enroulant autour de ta canne.

- Mais pas dans ton appartement. 5 jours. Le pentagramme. Le symbole de la volonté de l'homme, le symbole du néfaste 4 dominé par l'esprit de l'homme. Le commencement de l'Œuvre. Je la finirai aujourd'hui, mon œuvre. Je l'ai commencée il y a 30 ans. Tu l'as commencée. Et je la finirai.

Subitement, elle se lança dans une nouvelle confession :

- Une famille doit être fondée sur des principes moraux et religieux. Je t'ai fait croire que j'étais vierge. Je voulais que tu me respectes. Il y a des traditions...

- Des traditions, en effet ! Le Christ naît tout le temps. Cet après-midi. Et ce matin. Et hier. Et la semaine dernière. Et 30 ans plus tôt. Et il sera né dans une heure. Et demain. Et le jour de mon jugement. Et le jour du Jugement Dernier.

- Tu crois en Dieu maintenant ? Elle le regarda avec stupéfaction.

- Je crois dans mes propres rites, répondit-il.

- Tu penses aussi que la vie familiale...

- Tu as menti. Peut-on bâtir...

- Mieux vaut le mensonge qui apaise que la vérité qui blesse. Un proverbe tchèque. D'ailleurs, je ne t'ai pas menti. J'étais Marie.

- *Every Harlot was a Virgin once.* Toute Courtisane fut Vierge un jour. Etais-tu vierge ? cette nuit, à Versailles ? Une vierge spirituelle. Tu pourrais retrouver ta virginité chaque fois que tu prends un bain quelque part - dans ta baignoire, par exemple. Après ses noces avec Zeus, Hera se lava dans les sources de la Burrha. Et chaque année elle retrouvait sa virginité en se baignant à la source du Canathus. Et tu retrouves ta virginité tous les jours, je suppose. 2 fois par jour. Les licornes s'endorment sur tes genoux. Elles sont attirées par les vierges...

- Question de sentiment. Je t'aimais. L'amour est Marie. L'amour est l'Immaculée Conception.

- Pas ton amour, grimaça-t-il. Le rôle de Marie n'est pas dans tes cordes.

- Et je pensais à la virginité, sinon je ne me serais pas donnée la peine de prétendre que j'étais vierge. D'autres femmes s'en soucient comme de leur première chemise. Elles se préoccupent de leur statut social. Et la virginité n'est plus...

- Tu as profité de moi, de ma virginité. Comme Anatole Kouraguine. Les petits garçons, la *dolce vita*. J'étais un petit garçon. J'étais vierge. 83 jours. Depuis combien de temps nous connaissions-nous avant cette nuit ? 83. L'amour à son apogée : énergie, liberté, *amrita*, aspiration. L'amour plus la religion. Quand nous sommes-nous rencontrés pour la première fois ? Quand t'ai-je parlé pour la première fois ? Que devons-nous considérer comme le point de départ ? Notre première promenade à Versailles ? On doit arriver à 83 en définitive. Ou à 111, ce qui n'a pas de prix en raison du symbolisme de 37×3 et de son importance dans les rites secrets...

- Les rites secrets ?

- L'Unité réside dans 'Obscurité profonde' et 'Mort subite'. Les rites secrets présentent Samadhi et la Destruction de l'Ego comme les portes de notre victoire finale. Ce nombre est inappréciable aussi à cause de la *Sonate* op. 111 pour piano de Beethoven.

- Est-ce que les nombres comptent réellement ? demanda-t-elle, un air de reproche sur son visage.

- Tu te souviens du second mouvement ?

- Je me souviens de concerts au théâtre des Champs-Élysées.

- Striée, noircie de triple croches, la partition de ce mouvement semble dépeindre des conflits, la lutte des classes, des batailles Napoléoniennes, des pensées suicidaires. On dirait qu'une ombre tragique plane sur ces pages. Et pourtant les triples croches belligérantes sont une pure expression de la paix d'esprit, de la paix tout court. De la paix toute longue. Le V de la victoire. Tu m'épouseras ?

- Bien sûr.

- Tu n'as toujours pas divorcé, si je ne m'abuse. À ma connaissance.

- Non. Mais c'est une information top secret. Un rite secret. Elle sourit. Elle eut l'audace de sourire durant l'exécution de son rituel. Nous pouvons aller à Moscou, ajouta-t-elle.

- Pourquoi à Moscou ? demanda-t-il, déconcerté.

- Nous pouvons aller à Moscou et nous marier là-bas.

- Pourquoi veux-tu divorcer à Moscou ? Ton mari est-il un espion russe ?

- Ai-je besoin de divorcer ? Nous pouvons nous marier à Moscou. Je t'aime plus qu'autrefois. Elle l'attira doucement vers elle.

- C'est dans ton passeport, dit-il.

- Vraiment ? Elle ouvrit et ferma son sac à main. De toutes façons, les Russes ne savent pas ce que le mot '*mariée*' signifie.

- Il y a encore des gens qui se rappellent quelques bribes de français, je suppose. Une douzaine survivants de l'Ancien régime.

- Alors je vais le perdre. Guy a aussi perdu son passeport un jour. Il en a fait tout un plat. Non, j'ai une meilleure idée.

- Tu fourmilles de bonnes idées.

- Les Russes sont tous des voleurs. Je retourne à ma chambre et je découvre qu'on m'a volé mon passeport et mes cartes de crédit.

Elle laissa échapper un petit rire et caressa son front. Comme si rien ne s'était passé.

- Et ton fils ?

- Il habite Bordeaux avec sa femme et sa petite fille. Ils viendront nous voir, si tu veux.

- A Moscou ?

- A Paris ! Que ferions-nous à Moscou ? Elle le regardait avec stupéfaction.

- Et ton passeport...ton mari...

- Nous ne sommes pas obligés de nous marier. Je passerai un coup de fil à Pierre...

- Non, nous irons à Moscou. Nous devons aller à Moscou.

- Notre lune de miel.

- As-tu parlé de moi ?

- A mon mari ?

- A ton fils. Il aurait pu être notre fils.

- Je suis sûr que vous vous entendrez à merveille. Et sa fille...

- Quel âge a-t-elle ? 5 ans ? J'espère que non.

- Elle a 4 ans.

- Trop jeune, trop jeune.

- Jeune ? Pour quoi ?

- *Le journal d'une femme de chambre*. Tu te rappelles ce film ? Une petite fille est tuée dans les bois.

- Ca recommence ! Réalisateurs, compositeurs...

- Tu t'en soucies comme de l'an quarante, j'imagine. 4 ans...

- Figures-toi, je suis déjà grand-mère ! J'ai vieilli, à ton avis ? Ne ris pas. Je ne plaisante pas.

Il ne riait pas.

- Tu devais être laide pendant la grossesse, dit-il. Saint Jérôme pense que les femmes sont horriblement défigurées par le fœtus. Dommage que je ne t'aie pas vu avant la naissance de ton fils. Quelques jours plus tôt, quelques heures plut tôt.

- J'étais belle.

Et Zarina de s'abîmer dans la contemplation de sa maternité. La Maculée Conception.

- Tu n'es pas belle, dit-il.

- J'étais belle quand je le portais en moi.

- Tout ce que les adultes disent à propos des enfants est un tissu de clichés.

- Tes écrivains favoris mettaient leurs espoirs...

- 'Bénis soit les êtres stériles !' disait saint Ambroise. Un autre cliché, le cliché inverse. Au IV^e siècle on croyait que le monde était surpeuplé. Grégoire de Nysse, Basile, Ambroise – aucun des Pères de l'Eglise ne chantait d'hymne aux mères. Seules les vierges s'attiraient leurs bonnes grâces.

- Es-tu un adepte du planning familial ?

- Pourquoi devons-nous mettre tous nos espoirs dans les enfants ? Pourquoi leur confier la résurrection de l'art, de la philosophie, des Livres Sacrés ? Il se leva, se dirigea vers le secrétaire et, quelques secondes plus tard, regagna le fauteuil en feuilletant un livre. Il s'assit et posa le livre sur ses genoux.

- Nos enfants feront tout ce qui est nécessaire, dit-elle. La nécessité est la mère de l'invention, comme disent les Anglais.

- Un autre hymne à la maternité. Mais la nécessité est devenue stérile, tu sais. D'ailleurs, nos enfants n'ont besoin de rien. Ils ont tout ce qui est nécessaire : les ordinateurs, les jeux, les drogues, les guerres des étoiles...

- Ils bâtiront leur propre avenir.

- Sur quoi ? Ils ne bâtiront même pas des châteaux en Espagne, parce que les châteaux ne les intéressent pas.

Elle laissa tomber son sac et s'agenouilla devant lui.

- Tu m'aime vraiment ? demanda-t-il. Elle ouvrit son sac et sortit une photo. Ma photo, dit-il d'une voix neutre, comme si c'était la photo d'une personne qu'il ne connaissait pas. Tu l'embrasses chaque nuit ?

- Oui, chaque nuit. Elle embrassa la photographie.

- *'Feeding your eyes and lips on the dead shadow.'* Bientôt, je nourrirai mes yeux de ton ombre morte.

- Veux-tu prendre ma photo ?

- Mais je ne t'embrasserai pas. Je n'embrasserai pas ton ombre morte.

- Pourquoi pas ? De nouveau, elle embrassa la photographie. Puis elle la remit dans le sac, en sortit un cahier et se mit à lire : 'Comment ai-je pu le laisser partir ? La nuit dernière, je rêvais de ses lèvres. Je l'ai embrassé avec une telle frénésie qu'il gémissait en m'implorant de lui laisser la vie sauve. Il a perdu connaissance. Le matin, mon mari a dit que je pleurais dans mon sommeil. Pourquoi l'ai-je épousé ? Ses mains me dégoûtent, l'odeur de sa peau me soulève le cœur. Je l'ai épousé en désespoir de cause. Je l'ai épousé pour punir mon seul amour, le seul homme que je n'oublierai pas. Me pardonnera-t-il ? C'est moi-même que j'ai puni, personne d'autre. Naïvement je pensais que je pourrais vivre sans lui. Je mourrai sans le revoir ? A quoi bon vivre sans ses caresses, son ironie, ses conférences sur la littérature et la musique. Il faut me tuer. Je n'ai pas le choix.'

Elle referma le cahier et le remit dans le sac.

- Quand as-tu écrit cela ? demanda-t-il.

- 2 jours après notre mariage.

- Pourquoi ne t'es-tu pas suicidée ?

- Parce que j'étais sûre de te revoir.

- *When shall we three meet again ?*

- Trois ? Tu veux rencontrer mon mari ? Pour quoi faire ?

- Nous deux, rien que nous deux. Mais je suis un autre homme à présent. Et il y a trois sœurs dans la pièce de Tchekov.

- Encore une conférence sur la littérature. De nouveau, elle sourit.

- *It's nice to be able to bring a smile to people's faces.* Il sourit à son tour.

- Pourquoi *Les trois sœurs* ?

- L'une d'elles parle de Moscou sans discontinuer. 'Si nous allions à Moscou ? Il n'y rien de mieux sur terre.' Quand partons-nous ? Dans 5 jours ?

Elle caressait son bras à présent.

- Dans 5 jours ? répéta-t-il.

Elle retira sa main.

- Ça suffit ! dit-elle violemment.

- *Persistance de la mémoire.* Les névrosés adorent se remémorer les malheurs du passé et à s'apitoyer sur leur sort.

- Nous pouvons encore être heureux.

- Nous ne devrions pas partir plus tôt. Sinon, nos futures enfants...

- Je t'ai dit que j'étais vierge et tu m'as cru. Tu n'étais pas obligé. Mais tu aurais dû jouer le jeu. C'était de ta faute. Pourquoi n'as-tu pas joué le jeu ? Pour préserver l'avenir. C'était... beau.

- *Kinder, Kircher, Küche*. La stratégie de la félicité domestique. Jouer la comédie... sainte Nitouche... pendant des mois... Tout mâle qui n'est pas assez patient pour attendre que la femelle consente finalement à copuler ne peut devenir un époux fidèle. En insistant sur une longue période de fiançailles, une femelle élimine les prétendants d'occasion...

- Pourquoi faut-il que tu gâches tout ?

Elle n'avait pas changé.

- Un sang menstruel à la place du sang virginal sanctifié par l'Eglise. Pourquoi n'as-tu pas utilisé du sirop de cassis ? pour la santé morale de notre enfant ?

- Même adolescent, tu avais la réputation d'être misogyne. Pourquoi me serait-il interdit de faire ce que je veux avec mon sang ? C'est mon sang, mon sang.

- Est-ce que je peux faire tout ce que je veux avec ton sang ? Je peux m'y baigner. Ou le boire. Consommer de grandes quantités de sang virginal accroît la virilité.

- Ta peur de l'impuissance t'a détruit.

- Je lui aurais inculqué la vraie connaissance et la sagesse philosophique, dit-il.

- De qui parles-tu ?

- De notre fils. De notre fils virtuel.

“Vous dites que les enfants sont inutiles et vous regrettez de ne pas avoir un fils. N'est-ce pas un peu contradictoire ?”

Tu l'as arraché de ton utérus par des maléfices et des herbes. Tu as volontairement tué notre enfant. Non, tu as fait en sorte de ne pas concevoir. Pourquoi ne l'as-tu pas fait avec ton mari ? Pourquoi l'as-tu fait avec ton mari ? Pourquoi as-tu conçu ton fils ? Ou as-tu tué notre enfant après la naissance ? Tu as placé mon fils près du feu et mis un chaudron d'eau sur le feu. Il a renversé sur lui l'eau bouillante. Mon fils est mort. Je lui aurais enseigné le mépris stoïque de la mort et des vicissitudes de la vie. Non, tu l'as tué *avant* sa naissance. Tu étais enceinte, pas de doute là-dessus. Considérant ton stade avancé de dépravation, tu étais sûre de bénéficier des services d'un obstétricien. Les sages-femmes ne sont plus à la mode de nos jours. Un obstétricien. Quel est le mot juste ? Les obstétriciens pratiquent-ils l'avortement ? Non, jamais. Les obstétriciens prennent soin des femmes enceintes et font naître leurs enfants. En conséquence, les enfants vivent heureux pour le restant de leurs jours. Et notre fils n'a pas pu vivre heureux ou malheureux, selon le cas.

- Il aurait pu être heureux. Tes gènes...

- Quelques points restent à éclaircir, ajouta-t-il en lançant un gros clin d'œil à son ancienne maîtresse. Aux Etats-Unis, le lobby anti-avortement est si puissant que beaucoup d'organisations charitables n'osent pas faire campagne ouvertement pour les tests de diagnostic des maladies. L'éthique de l'avortement est différente de celle appliquée aux autres champs de la médecine. La décision est prise au nom de quelqu'un d'autre - l'enfant à naître - plus que par la personne réellement impliquée.

Elle prétendit ne pas s'être aperçue de ses divagations.

- De toute façon, tes gênes sont tellement savants... commença-t-elle.

- Et tes gênes ? Tu connais cette histoire ? Une mère se rend au jardin d'enfants. 'Je suis venue chercher ma Zarina.' 'Ouvrez cette porte', dit le concierge. La femme ouvre la porte et s'aventure dans un long couloir. Elle fait quelques pas et voit une porte avec l'inscription *Enfants modèles*. Elle toque à la porte. 'Est-ce que ma Zarina est ici ?' 'Plus loin', répond une voix. Elle fait quelques pas et voit une autre porte, avec l'inscription *Enfants sages*. 'Ma Zarina est-elle ici ?' 'Plus loin', répond une voix. Une autre inscription : *Enfants désobéissants*. 'Plus loin.' Une autre porte : *Enfants insupportables*. 'Ma Zarina est-elle ici ?' 'Plus loin.' La dernière porte - *Zarina*. C'est drôle, non ? Ça te plaît ? Pourquoi suis-je entré finalement ? J'aurais dû m'asseoir devant la porte, comme le héros de Kafka. Priant d'être admis en présence de la Loi. Tu es la Loi, ma chérie. La Loi de l'Univers, la Loi de la Jungle. Mais la porte n'était pas faite seulement pour moi. La loi était devenue un chiffon de papier que chacun pouvait lire et apprendre par cœur.

- Je t'aime, dit-elle.

- Le brio technique de ton interprétation est indéniable, mais un peu plus de sensibilité ne ferait de mal à personne.

Elle effleura sa bouche et ses yeux de son front.

- 'L'étreinte du front', dit-elle.

- Tu étais timide et modeste, et très éloignée de ce qu'on attend d'une actrice.

- Je suis toujours timide et modeste. Et je n'ai aucun talent pour le théâtre.

- Ce n'est pas ton fort, hein ? Notre fils sera déçu. Mon fils. L'extension vibrante de mon corps, de mon cœur, de mon âme. Je lui parle tous les jours. De temps à autre, il me pose des questions à ton sujet. 'N'en parlons pas. Je suis ton père. J'ai un tas de femmes à ma disposition. Tu te souviens de ta mère ? Elle est assez jolie. Mais je l'ai chassée, parce que les femmes que je fréquente actuellement sont encore plus jolies. Mille fois plus belles. D'ailleurs, son comportement était inadmissible, intolérable, insoutenable. Elle a trahi ma

confiance. Et l'histoire humaine. As-tu besoin d'une mère perfide ? Ne sommes-nous pas heureux ensemble ? nous deux ? rien que nous deux ?'

- Calme-toi. Laisse-moi t'expliquer.

- Tu aurais étranglé notre fils. Quand Lilith ne trouve pas d'enfants humains, elle s'attaque à ses propres enfants.

- Pourrais-je savoir qui est Lilith ?

- Un démon féminin. Lilith occupe une place d'honneur dans la démonologie juive. Une place d'horreur. Après sa querelle avec Eve – un divorce originel – Adam rencontra Lilith dont le nom était Piznai. Séduite par la beauté d'Adam, elle coucha avec lui et donna naissance aux démons mâles et femelles. La progéniture de cette Lilith a conquis la terre.

- Ca n'a rien à voir avec nous. Je m'appelle Zarina.

- Dans la démonologie arabe, Lilith est connue sous le nom de Karina. Une lettre...

- Je ne te crois pas.

- Tu n'as qu'à lire le livre de Gershom Scholem sur la Kabbale. Un de mes livres.

- De toute manière, je suis Zarina.

- *Tsarina* – dans la démonologie russe. La femme d'un tsar. On te connaît sous des noms différents. Tu voyages à travers le monde dans la nuit. Tu rends visite aux femmes en couches pour étrangler leurs enfants. *Le testament de Salomon*. Mais il y a une autre Lilith – la séductrice des hommes. De leurs émissions, nocturnes elle engendre un nombre sans fin de fils démoniaques. La prostituée, la méchante, la perfide, la menteuse. La mère des impies. La pie voleuse. Elle règne sur tout ce qui est impur. Eprouves-tu des remords pour ce que tu as fait il y a 30 ans ?

- Nous pouvons encore être heureux, répéta-t-elle, séchant ses larmes de sa bouche.

- Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour une promenade dans le parc, dans notre parc. Il y a 30 ans, il y a 32 ans. Juste un petit tour. Pas de caresses, pas de regards concupiscent. Main dans la main, comme un couple d'adolescents timides. Ma timide amante. *The conjunction of the minds and opposition of the stars*.

- Les étoiles ne s'opposeront pas à nos projets. J'ai lu mon horoscope ce matin.

- Je pourrais te raconter des histoires. L'histoire de ta trahison, par exemple. Et de ma vengeance. Je pourrais te parler des symboles de l'âme humaine.

- Nous pourrions parler d'autre chose. Il y a tant de choses dont nous pourrions parler. Elle continua de l'embrasser et de le caresser.

- Je pourrais te raconter l'histoire de ton absence.

- Il y a 32 ans ? N'oublie pas que nous marchons dans le passé.

- Je pourrais te raconter l'histoire de ma virginité. Pourquoi n'as-tu jamais mis en cause mon amateurisme ?

- Pour t'épargner la honte.

- Au moins, tu m'a épargné la honte de l'apprendre à notre fils.

- Je ne lui aurais rien dit.

- Je suis un amateur toutes catégories... universel.

- Un homme universel.

- Mais le mot 'amateur' ne devrait pas avoir pour toi de connotation péjorative. Un écrivain amateur, un musicien amateur, un photographe amateur, un cinéaste amateur, un peintre du dimanche, un philosophe du café du commerce. Quoi de mal à cela ? Wittgenstein était lui aussi un philosophe amateur. Et un musicien amateur.

- Pourquoi ne pas faire mon portrait ? Quelque chose comme la *Maja nue*.

- Elle porte le voile de Maya. Personne n'est nu dans ce monde. Mais la supercherie du *principium individuationis*...

- Les voiles sont beaux. Dans mon adolescence j'ai même pensé prendre le voile.

- J'étais un amant amateur à l'époque, à notre époque... je sentais ton corps avec encore plus d'intensité... ton corps, tes caresses. Les amateurs ne coupent jamais les cheveux en quatre. Ils préfèrent couper les nerfs en quatre, les âmes, les veines. En quatre-vingt.

- Je comprends.

- Je suis devenu professionnel. Comme amant.

- J'en suis sûre.

- Calmer ses nerfs, tuer le temps, tuer l'espace. Tu ne peux pas imaginer par où je suis passé après ton départ.

- Je ne t'ai pas quitté.

- Vraiment ? Je peux effacer toutes ces années ?

- Bien sûr.

- Et ton mariage ?

En guise de réponse elle commença à déboutonner son corsage.

- Non ! plaïda-t-il. *Noli me tangere*. Trop tard. Le voile de Maya est devenu transparent.

- Trop tard, trop tard, répéta-t-elle en agitant sévèrement le doigt. Le défaitisme ne mène nulle part.

- Je vais effacer tout ça. Je ne dois pas oublier de l'effacer. »

Il s'arracha à son étreinte, se mit sur ses pieds et arrêta à nouveau la caméra.

20

Il laissa les traces de son crime dans tout l'appartement et même au-delà des fenêtres - dans les rues et les boulevards de Paris, dans le ciel pleureur de l'Ile-de-France. Son crime résonna partout. Le corps de Zarina gisait au milieu de son plus beau tapis. Les femmes se couvraient les yeux et sortaient de la pièce en courant, en sanglotant, en criant au secours. On interdit aux enfants de s'approcher. On demanda aux journalistes et aux passants de ne pas prendre de photos.

Le plancher et les murs de son appartement étaient peints de sang. Il avait ajouté ce chef-d'œuvre aux nombreux joyaux de l'expressionnisme américain.

Le sang a été retiré des murs, mais on peut toujours voir son crime. On peut aussi l'entendre de temps à autre. Les gens continuent à en parler ; les gens continuent à hocher la tête. Ils roulent les yeux. Ils brandissent encore des couteaux de cuisine - et aussi des fourchettes et des cuillers - pour montrer comment se déroula le rite. Et leurs amis posent des questions oiseuses.

Comment est-ce arrivé ? Comment en est-il arrivé là ? Les gens oublient que leurs hypothèses ne sont pas la réalité. Ils commencent par se demander : « Comment ? pourquoi ? » A mesure que la conversation progresse, ils passent à l'affirmative : « C'est comme ça », et ils inclinent la tête au lieu de la hocher.

Que serait-il arrivé s'il avait été plus bavard ? La plupart de ses voisins et amis auraient peut-être favorablement accueilli ses pensées, son attachement grandissant pour les couteaux. « A votre place, je l'aurais tuée. Il n'est pas trop tard. »

Il n'était pas trop tard. Il le prouva avec brio.

21

De temps en temps, Zarina survivait à sa mort, à son meurtre. Ces brillants causeurs la rendaient invulnérable, inaccessible aux couteaux, exsangue, immortelle.

« Il ne sait pas se servir d'un couteau.

- Vous l'avez vu avec un couteau ?

- Non, et vous ?

- Non.

- Moi non plus.

- Et les blessures ? Ca ne ressemblait pas à des coups de couteau !

- A quoi alors ?

- A des... je ne sais pas.

- Un poignard, un sabre ?
- Il n'avait pas de poignard.
- On ne sabre plus le champagne.
- Dans sa maison de campagne.
- L'a-t-il tué dans sa maison de campagne ? en Dordogne ?
- Elle n'aurait pas été jusque-là en taxi !
- Si j'ai bien compris, son mari est assez riche.
- Elle ne sait pas conduire.
- Je me demande comment elle a fait pour trouver un taxi.
- C'est plus facile à New York.
- Il l'a assassinée à New York ?
- On ne trouve jamais un taxi après minuit. Jamais !
- Quand l'a-t-il tuée ?
- Jamais !
- Ce n'était pas l'heure de pointe.
- Etiez-vous dans ce taxi ?
- Non. Personne n'y était. »

Personne. Rien. Ces bavardages le lavaient de la terrible accusation.

Etrangement, tous ces beaux parleurs ne mentionnaient jamais, ou presque, les autres victimes. Seule sa mort paraissait explicable, logique.

22

Zarina parlait avec un monstre. Cette conversation ne causa aucun trouble dans son cœur invulnérable. Elle avait barricadé son intuition féminine derrière les murs de l'égoïsme et de la vanité si bien qu'elle n'avait pas peur de la mort, comme si elle avait été une déesse, une immortelle. Son assurance la protégeait d'un grand nombre de sensations déplaisantes - le lot habituel des femmes sensibles, intuitives – tout en l'exposant au danger de la mort.

23

Au cours de cette conversation mémorable, il fit de son mieux pour lui ouvrir de nouveaux horizons :

« Autrefois, de nombreux pays – le Japon, la Sénégalie, l'Ecosse – furent infectés par des dragons et des serpents qui menaçaient de tout détruire, à moins d'être honorés par un sacrifice approprié : une vierge, par exemple. De tous temps, les vierges ont été jugées plus

succulentes que les prostituées. Tu t'en doutes, n'est-ce pas ? Les lacs, les montagnes, les fontaines, les châteaux, les arbustes, les meules de foin furent habitées par des monstres qui dévoraient des vierges jour et nuit, comme s'il n'y avait pas d'autre nourriture sur terre.

« Les jeunes filles s'alignaient et se mettaient en marche vers l'est, vers l'ouest, vers le nord et vers le sud. (A cette époque lointaine et révolue, les jeunes filles étaient vierges sans exception. Elles auraient joué leur propre rôle si quelqu'un les avait engagées dans un film sur la virginité.) Elles criaient et sanglotaient, mais personne n'y faisait attention, sauf les monstres.

« De guerre lasse, les vierges séchaient leurs larmes et reprenaient le 'Chemin des Monstres' en direction d'une grande plage : les monstres avaient l'habitude de bronzer avant et après les repas. Tout en marchant, les vierges regardaient autour d'elles dans l'espoir de tomber sur un jeune homme d'origine modeste – leur sauveur présumé. Suis-je d'origine modeste ? En effet, selon les livres, ce jeune homme était censé occire les monstres et leur progéniture ; il était capable également de ravager les nids et casser les œufs disséminés dans l'herbe. En récompense de sa hardiesse, il lui était permis d'épouser la plus belle des vierges. Es-tu la plus belle des vierges ? »

24

Un nombre considérable d'assassins ont une prédilection pour le mensonge. Cette prédilection explique et même justifie la cruauté des foules et des procureurs. Les assassins savent jouer sur les mots. Ils saisissent toutes les occasions pour dire : « Rien. Personne. Je ne l'ai pas fait. » Comme si le destin dépendait seulement des mots. Le leur en dépend parfois.

Il ne mentait pas. Il ne désavouait pas son meurtre.

Quand avait commencé ce processus sanguinaire ? au jardin d'enfants ? Comme tout le monde, il construisait des châteaux de sable. Il ne les détruisait pas. Ses ennemis s'en chargeaient.

Il prenait part aux jeux sans brutaliser les autres ; jamais il ne pointa son pistolet à eau vers le cœur ou la tête de ses amis. D'ailleurs, il n'aimait ni les pistolets ni les couteaux.

Qu'aimait-il ? Les cordes, les films d'épouvante ? Quand lut-il pour la première fois le récit d'un meurtre ? Comment réagit-il ? Fut-il enthousiasmé ou horrifié ? Essayait-il de se figurer la scène ? Posa-t-il des questions à son père pour en savoir plus sur les tueries ?

Parfois son père le questionnait à brûle-pourpoint, comme en réponse à un lointain instinct paternel qui semblait résider dans une autre dimension. « De quoi allons-nous discuter, mon garçon ? Je veux dire, sur quels sujets ferons-nous porter notre discussion ?

Laisse-moi te poser une question - quelle profession as-tu choisi ? aucune ? N'as-tu jamais pensé à la question que je te pose ? Souhaites-tu faire carrière dans la diplomatie ? Ou les mécanismes de la banque internationale te séduisent-ils plus que toute autre chose ? »

Histoire de s'amuser, son fils lui répondait qu'il voulait être médecin. « Médecin » ? Les sourcils de son père sursautaient et restaient souvent coincés au milieu de son front pendant le reste de la prétendue discussion. « Es-tu conscient du nombre de personnes que tuent les médecins sur la planète ? chaque année ? Veux-tu devenir un meurtrier ? »

Ses parents ne parlaient pas de monuments funéraires ; ils n'imitaient pas la grimace macabre des vampires.

Les carnages internationaux se mettent en branle lentement. Ils prennent leur essor dans un mot mal articulé, dans un coup d'œil incertain.

25

Il ne fut pas effrayé quand il vit du sang pour la première fois. Il ne recula pas d'horreur. C'était son propre sang. Il regarda son doigt blessé avec stupéfaction. Puis, amusé par le contraste entre la couleur de sa peau et celle du liquide qui en provenait, il éclata de rire. Il ne ressentait aucune douleur. Il pressa son doigt sur une feuille de papier blanc et y traça une ligne : quelques jours plus tôt, il avait cassé son seul crayon rouge.

Il dessina un visage couvert de sang. Derrière la fenêtre, un vieil homme titubait, pitoyable. Il tenta de dessiner cette silhouette courbée, mais le sang lui manqua. Furieux, il se coupa le doigt. Une horrible douleur envahit sa conscience. Il hurla et sa mère reposa son rouge à lèvres sur sa coiffeuse.

Un sadique implacable se réjouit toujours à la vue du sang humain. Il se tord de rire et ne revient à sa position première qu'au moment où les flots commencent à tarir. Il montre les dents, il agite la main.

Un masochiste irréductible se réjouit à la vue de son propre sang.

Il n'était ni masochiste ni sadique. Sa première blessure l'amusa, mais son délice temporaire avait pour origine des ambitions picturales.

Le procureur simplifia l'énigme : « Les bons ne tuent jamais. Le sang appelle le sang. Si, dans votre enfance, le sang humain vous attire, vous essayerez dans l'âge mûr de le voir le plus souvent possible. Vous ne deviendrez pas pour autant médecin ou infirmière. Si vous avez coutume de tirer la queue du chien avant le déjeuner, vous étranglerez votre femme au lit. Si, au contraire, vous caressez votre chat dans le sens du poil avant et après le déjeuner,

vous n'empoignerez jamais le tisonnier pour tuer votre maîtresse insoumise. Comme disait Victor Hugo : 'Les bons mûrissent, les mauvais pourrissent.' »

26

C'était un meurtre prémédité. Il ne se rua pas dehors en criant : « C'est un accident ! Elle s'est pris les pieds dans le tisonnier. Elle est tombée à la renverse. Elle s'est fracassé la tête sur le marbre de la cheminée ! »

C'était un meurtre. Et chaque meurtre a des racines quelque part, ici ou là, même si l'affaire se conclut sous l'inspiration du moment, sur un coup de tête.

La traversée de la Bérézina résonne dans le sifflement de votre bouilloire. Les propos insignifiants que tient votre voisin sur le court de tennis remontent au début du XIX^e siècle.

Zarina Lenoir fut assassinée en Egypte sous l'Ancien Empire. La pyramide de Khéops baigne encore dans son sang.

27

Comment se produisit le meurtre ?

Les caméras cachées ne tiennent pas encore l'humanité en leur pouvoir ; les micros ne sont pas installés dans tous les appartements, dans toutes les pièces et tous les couloirs. Les paysages des crimes, leurs sentiers tortueux, restent impénétrables.

On ne peut savoir grand chose des mots, des signes, des grimaces qui ont tracé en rouge leur itinéraire sur la carte de sa vie. On ne peut se fier entièrement au témoignage de sa fiancée, quoiqu'elle ait, durant le procès, donné des preuves spectaculaires de bonne volonté, bienveillance et de franchise.

« Impossible. Il n'a jamais levé la main...

- Avez-vous vu le film ? demanda le procureur.

- Il m'a dit un jour : 'Mon corps est un secret. Et mes paroles sont une multitude de secrets. Pourquoi devrais-je confier mes secrets à des étrangers ? dans un train, dans une fête foraine, dans un lit ?' Il n'aurait jamais confié ses secrets à cette femme.

- Avez-vous vu le sang sur le couteau ?

- Il cache sa personnalité sous le masque du secret.

- Mais il dévoile sa personnalité dans le film.

- Et la petite fille qui a tué trois personnes à l'âge de onze ans ? dans un film ? Elle espère recevoir un ours en peluche pour son anniversaire. Et l'ours en peluche ne devait entrer en sa possession qu'après la mort de son possesseur. Une vieille femme dit à la petite fille :

'Aimes-tu mon ours ? Tu en hériteras après ma mort, quand je n'en aurai plus besoin.' Alors la petite fille tue la vieille femme et reçoit l'ours en peluche comme cadeau d'anniversaire. Ou comme cadeau de Noël. Elle tue aussi sa meilleure amie à cause de la médaille qu'elle avait gagnée. Pensez-vous que cette petite fille existe ? en dehors du film ? »

Sa vitalité antérieure s'était dégonflée comme une montgolfière percée par une flèche. Si elle avait été jugée pour un crime de cette envergure et de cette importance, elle aurait peut-être été acquittée. Adouci par son humilité pathétique, le jury aurait négligé la quantité du sang répandu dans une seule pièce en quelques secondes.

Au cinquième acte de notre tragédie, l'unité de lieu, de temps et de sang fut scrupuleusement respectée.

28

Les lenteurs de la justice terrestre le conduisaient d'une voix à une autre voix, d'une paire de mâchoires à une autre paire de mâchoires. Tous les visages avaient la même expression : la colère et la curiosité malsaine. Toutes les voix lui parlaient dans la même tonalité.

Il se demandait pourquoi tous ces gens essayaient de communiquer avec lui, de communiquer entre eux. Il avait l'impression qu'ils se contentaient d'ouvrir et de fermer la bouche sans prononcer un mot dans aucune langue. Ils ne donnaient pas libre cours à leur indignation ou à leur étonnement. La parade spectaculaire d'un exercice gymnique, rien de plus. Ils entraînaient sans relâche leurs mâchoires, leurs dents et leurs narines. Pour quoi faire ? Pourquoi transformaient-ils une prison en stade olympique ?

Il hocha la tête d'un air décidé et approbateur. S'il avait désapprouvé leurs paroles, leur gymnastique, ils auraient agi de la même manière.

Le deuxième jour de son incarcération, son avocat se joignit au chœur. Personnification de la clémence et de miséricorde, l'avocat lui jura son amitié éternelle.

« Je suis votre meilleur ami et je vous tirerai d'affaire, mon vieux. Pas sans bavure, j'en ai peur. Nous devons plaider coupable. Mais pas plus de 5 ou 6 - 7 ans, à première vue. 'Je peux résister à tout sauf à la tentation', dit Oscar Wilde. Et comment nous débarrassons-nous de la tentation ? En y cédant. Encore Oscar Wilde. 'Délivre-nous du mal', dit la Bible. Mais comment nous débarrasser du démon ? En y cédant, en commettant des péchés, en commettant des meurtres. Les Gnostiques pensaient ainsi, autant que je sache. Si ma mémoire ne me trahit pas. Les Gnostiques d'Alexandrie. Je suis d'accord avec eux. Pas vous ? Revenons à nos moutons. J'ai conduit des dizaines de cas similaires - voyez vous-même !

L'avocat sortit quelques fiches de son attaché-case. Lisez ça, par exemple. Et il tendit à son client le plus grand morceau. Pas envie de lecture ? Ca ne fait rien, j'ai mes lunettes cette fois-ci. Ouvrez les oreilles ! »

Et l'avocat commença de lire :

« 'En Afrique orientale, les chasseurs d'éléphants pensent que l'infidélité de leurs femmes dote l'éléphant d'un pouvoir démesuré sur son poursuivant, qui risque donc une blessure grave ou, plus probablement, la mort. Si un chasseur apprend l'inconduite de sa femme - les rumeurs se répandent dans la jungle grâce au tam-tam et aux feux de brousse - il abandonne la chasse et retourne chez lui. Si sa femme le salue hors de leur demeure, il la bat à mort devant ses enfants.' Quel style! 'Il abandonne la poursuite et rentre à la maison.' Ca marche du tonnerre. Les jurés adorent les références africaines. Nos ex-colonies. Il y en a une autre. J'ai suffisamment de textes pour défendre tous les cocus d'Europe. Ecoutez : 'Quand un chasseur Wagogo fait un voyage d'affaires, sa femme n'a pas le droit de laisser quelqu'un passer derrière elle, ni de se tenir devant elle. Au lit, elle doit se coucher sur le ventre.' Pardon, ce n'est pas ça. Une minute. »

L'avocat se mit à genoux et disposa les fiches sur le sol, comme s'il faisait une patience.

« Non. Non. Non. (Il repoussa loin de lui les fiches inutiles.) Oui. 'Celui qui prend le Moi pour un tueur et celui qui pense qu'il est un mort, ni l'un ni l'autre ne savent. Il ne tue pas ni n'est tué. Il n'est pas né ni ne mourra jamais ; après avoir été, il ne cessera pas d'être ; inné, éternel, sans changement, et antique, il n'est pas tué quand le corps est tué.' Ainsi parlait Krishna à Arjuna dans le *Bhagavadgita*. Non. Oui. 'La chasteté requise pour les personnes chargées des repas et de la nourriture.' A propos, comment fait-elle la cuisine ? Vous devriez passer nous voir un de ces jours. La blanquette de ma femme est quelque chose... Non. 'La chasteté requise pour le serpent sacré.' Non. Ah, si. C'est la bonne. 'Les Indiens Huichol du Mexique vénèrent une race de cactus rare sous leurs latitudes, que l'on doit chaque année rapporter d'une terre lointaine. La mission sacrée est confiée à ceux qui peuvent battre à la course une antilope.' La course était ma spécialité au club d'athlétisme universitaire. C'est toujours le cas, d'ailleurs. Dommage qu'on ne puisse pas s'entraîner correctement ici. Je devrais vous apporter un de ces tapis roulants électriques - vous voyez ce que je veux dire. Même les hamsters ont droit à une roue d'exercice. Vous devez être en forme pour le procès. Un cheval boiteux ne gagne pas la course. Où en étais-je ? ' - battre à la course une antilope.' C'est vrai. 'La santé, le bonheur et la vie sont le prix que l'on gagne en ramassant le cactus...' Quel cactus ? 'Le feu pur ne profite jamais à l'impur.' J'ai mis dans le mille. 'Quand les voyageurs partent pour leur expédition...' Passons sur les paysages. '...les femmes se

rassemblent dans le plus grand temple et s'agenouillent. Au Grand-Père Feu elles confessent leurs péchés. 'Combien d'hommes avez-vous aimé depuis votre enfance jusqu'à ce jour ?' demande le grand-père. Les femmes sortent leurs ficelles et comptent les nœuds. Elles nomment à haute voix tous les hommes qu'elles ont recensés sur leurs ficelles, nom après nom, jour après jour. Après leur confession, elles jettent leurs ficelles - et leurs amants - dans le feu et le dieu consume tout et tous dans sa flamme pure.' Au fait, quel est le nombre exact ? Je veux dire, combien...

- Ca n'est pas la question.

- Quoi ?

- Les trahisons.

- Je sais qu'elle vous était fidèle, mais nous devons... Vous ne voyez pas ? Pour les jurés...

- Non.

- Vous seriez d'accord pour 5 ? ou 7 ? Un nombre entier parfait. Un chiffre sacré.

- Ont-ils vraiment aboli la peine capitale ?

- Ne vous inquiétez pas. Même si vous aviez massacré une douzaine d'orphelins ou violé une vestale...

- Le gibet ?

- Dieu nous en préserve ! Nous avons la guillotine.

- *The kindest cut of all.*

- Vous en aurez pour 10 ans au maximum. Je vais vous emballer dans un conte charmant de pureté et de chasteté. Chasteté et châtiment.

- *That fellow's got to swing.* »

A présent, la mémoire de l'accusé était remplie d'images tortueuses et de mots étrangers. Quand il était confronté à des questions inutiles, il répondait en anglais ou en allemand.

L'avocat, qui ne possédait qu'une vague teinture d'anglais et d'espagnol, n'avait pas besoin de comprendre quoi que ce soit : la sentence de vie était une conclusion réglée d'avance. Mais il avait une attitude très professionnelle à l'égard de son travail et, de plus, il était amoureux de l'ex-fiancée de son client. Aussi procéda-t-il de manière traditionnelle en commençant par le commencement, par l'enfance.

« Avez-vous joué au football ? Un attaquant, j'imagine. Comme Platini... un but à la dernière minute... pleine lucarne... Charmant ! J'espère qu'il y aura beaucoup de joueurs de football parmi les jurés. Au moins quelques supporters de l'équipe de France... »

L'avocat parlait français. Il supposa à juste titre que son client avait encore quelques connaissances passives de sa langue maternelle.

29

Sa fiancée lui rendit visite, elle aussi.

Ils gardèrent le silence pendant 5 minutes. Puis elle lui demanda s'il avait tué cette femme.

- Je n'ai tué personne.

- Je le savais, dit-elle avec un calme cérémonieux. Sa voix et sa bouche étaient différentes de celles qu'il avait vues dans la prison.

- Personne, répéta-t-il. Il hésitait sur le nombre de gens qu'il n'avait pas tués.

- Ils disent que vous avez tué 5 personnes. Elle hocha la tête et se leva.

- Combien ? Il regarda sa main gauche, ses doigts.

- 5.

- La fleur de lotus sacrée de Bouddha et d'Osiris à cinq pétales qui symbolisent les quatre membres et la tête ; les cinq sens ; et, comme la pyramide, les quatre points cardinaux et le zénith.

- Je suis heureuse que vous ne les ayez pas tuées. Elle se rassit.

- Moi de même. Je suis heureux. »

Il était heureux. Il était libre. La balance cosmique avait été restaurée. Partiellement.

Elle s'avança vers lui et prit sa main qui ne tenait pas de couteau. Il n'avait tué personne ; elle était rassurée. Elle lui pressa la main plusieurs fois. La « thérapie morse ».

Elle recherche aussi ce contact ténu dans ses cauchemars. Sa main glisse sur la couverture, elle agrippe tout ce qu'elle rencontre dans son errance : le bord du lit, un réveil, un livre, un tube de rouge à lèvres. Elle gémit, elle crie, et sa mère vole à sa rescousse.

Elle lui écrivit une seule lettre. Elle préférait le langage des mains, l'alphabet des regards. Ses mains et ses yeux n'avaient pas besoin de traduction, de transposition.

Et elle préférait le langage du bonheur à celui du chagrin.

Il préférait son propre langage.

30

Payez-la comme elle payait, rendez-lui au double ses œuvres, versez dans sa coupe le double de ce qu'elle versait.

Apocalypse de Jean

Son film fut projeté dans la salle d'audience.

« Pourquoi ai-je attendu toutes ces années, tous ces mois, toutes ces heures ? Il n'aurait pas fait de mal à une mouche. C'est ce qu'ils disent à propos de meurtriers potentiels. Dans certaines circonstances, le désir de tuer atteint son but légitime. Notre équilibre est fragile. Il y a 30 ans, elle avait tiré avantage de ma naïveté. Le sexe était un sujet tabou, en particulier dans mon milieu. Même dans les années 50, années de la libération sexuelle. Naturellement, j'avais beaucoup de 'professeurs de sexualité', mais ils ne pouvaient pas se mettre à ma place cette nuit-là, dans ce lit. Ils auraient peut-être décelé la différence entre la pureté et la forfaiture. La pureté et l'infamie. Leur groupes sanguins sont différents. P et I. La chasteté et le déshonneur. C et D. Leurs couleurs sont différentes, elles aussi. »

Il interrompit sa lecture, roula en boule sa feuille de papier et la mit dans la poche droite de son pantalon. « Ton crime se reflétera dans mon châtiment », dit-il. Il se rendit à la cuisine.

Déflorée ! Enfin ! J'aime aussi les symboles tangibles. Moi aussi, je suis le maître des substitutions. L'étranglement est réservé aux innocentes, comme Desdémone.

31

La caméra était placée au milieu de la pièce. Pourquoi avait-il besoin de léguer son meurtre à la postérité ? Voulait-il donner une leçon aux robots humains ?

Dans sa jeunesse, il était assez ambitieux pour concevoir une métamorphose nietzschéenne de l'histoire. Il aimait repeindre les mappemondes, réécrire les livres. Sa main rêveuse conduisait le stylo ou le pinceau au-delà des pays de vacances, au-delà du présent et du passé. Il dessinait l'avenir de l'humanité dans l'air, près de sa fenêtre favorite.

Il désirait rendre ses amis et ses ennemis conscients de leur stupidité. Absorbés par leurs menus caprices, ils n'entendaient pas ce qu'il disait ni ne voyaient ses yeux rougeoyants. Chacun portait le masque du vide. Paris était désert ; la terre était déserte.

La conscience humaine est savonneuse, insaisissable. Les gens perçoivent le son étouffé des paroles, mais ils détournent la tête et le silence les accueille comme un hôte solennel.

Les mots ricochent sur leur conscience. Les mots n'atteignent jamais leur mémoire : elle est trop lointaine.

Les grands dormeurs ouvrent les yeux et quittent leur lit lorsque le sang fait apparition dans leurs pénates. L'aveugle le voit ; le sourd l'entend. En face du sang, les mots sont incolores.

32

Il choisit le couteau le plus long et le plus aiguisé et revint à sa chambre où elle était étendue, immobile, sur le lit.

« Penses-tu que je devrais seulement te donner une bonne fessée ? C'est ce que Gary Cooper, après avoir lu *La mégère apprivoisée*, fait à sa fiancée insupportable. Ou bien était-elle déjà sa femme ? Avait-il trouvé la preuve de sa virginité ? Bien sûr que non, autrement il l'aurait tuée. Et il l'aurait tuée 5 fois si elle avait tué son fils, si elle avait avorté. Non, non, non. Il n'y a pas d'avortements dans les films américains. Une mégère, rien de plus. Les fessées sont réservées aux mégères. »

Il se dirigea vers le fauteuil, le poussa vers la commode et s'assit. 42 minutes plus tard, il se leva et reprit position en face de la caméra, une feuille de papier tremblante à la main. (42. AMA, la Mère, encore sombre. Ici sont les 42 juges de la mort en Amenti. Ici est le nom à 42 facettes du Dieu Créatif.)

« Elle sortit en claquant la porte. Elle se dirigea vers la ville et s'aventura dans les rues mal famées où elle risquait d'être accostée par des individus louches de toute sorte. Elle devait courir le risque : une loi anti-avortement rigoureuse avait entraîné beaucoup de femmes à se faire soigner par des faiseuses d'anges. (Cette même loi avait fait monter les tarifs de l'intervention, mais il y avait heureusement assez d'argent dans le portefeuille de Zarina. 'Remplis ton portefeuille' est un bon conseil. '*Put money enough in your purse.*') Se croyait-elle indigne de devenir la mère de son propre enfant ? Pourquoi n'avait-elle pas laissé l'enfant en paix ?

« Elle ne fut pas assassinée dans ces rues autour desquelles un nombre important d'avorteurs s'éparpillent comme des pages arrachées au Livre de la Vie. Il y avait un autre meurtre en préparation. Bizarrement, il n'y avait pas de place pour un second meurtre cette nuit là, dans ce quartier de la ville.

« Je pense que les avorteurs ont été radiés du Livre de la Vie. De plus, j'ai été incapable de les trouver immédiatement sur l'écran de mon ordinateur. Ce qui est d'abord apparu n'avait rien à voir avec la mort - les obstétriciens. Le contraire des avorteurs. L'écran de mon ordinateur doit être allergique à la mort. L'Ecran de la Vie. Cela signifie-t-il que j'ai déjà vaincu la mort ?

« Elle trouva une maison qui ressemblait à une résidence où un avorteur pourrait vivre et développer son commerce. Elle trouva un nom qui ressemblait à celui d'un avorteur et tira la sonnette. La porte s'ouvrit silencieusement comme si elle s'efforçait de garder une

multitude de secrets. ‘Chut!’, dit la porte à la cliente inattendue. Toutes leurs clientes sont-elles inattendues ? ‘Ne dites à personne pourquoi vous êtes ici’, continua la porte. Un silence de mauvais présage envahit le vestibule et le couloir conduisant à la Porte de la Mort. La Porte s’ouvrit finalement. En réalité, le Porte de la Mort est toujours grande ouverte. Elle entra dans la pièce et se mit à expliquer le but de sa visite. À qui ? Il y avait sans doute une infirmière dans la pièce. Ou une secrétaire. À moins que les avorteurs n’officiant seuls.

« Elle parla à quelqu’un de son triste cas. Mon mari ne supporterait pas la présence de l’enfant d’un autre dans son duplex et ses nombreuses villas. D’ailleurs, il pense que je suis vierge. » Quelqu’un comprit sa situation et posa même une main consolatrice sur son épaule nue. Elle n’écarta pas la main de sa peau. De toute manière, la main ne resta sur son corps que quelques secondes. L’avorteur n’avait pas l’intention de violer sa cliente ; l’infirmière virtuelle non plus. Tous deux préféraient l’argent aux plaisirs sexuels.

« Qu’arriva-t-il ensuite ? Il devait y avoir une table dans cette pièce, ou dans la pièce voisine. (De nos jours, les avorteurs ont beaucoup d’argent. Ils peuvent s’offrir d’énormes appartements et des voitures de luxe. Qu’en est-il des obstétriciens ?) Il devait y avoir un fauteuil dans l’une de ces pièces, dans les deux. Peut-être quelques magazines - sur une petite table ou une console. Elle feuilleta sans doute l’un de ces magazines. Qu’importe ? Il y avait un couteau, un riche assortiment de couteaux dans la pièce voisine. »

33

474 minutes s’écoulèrent avant que son couteau ne touchât le corps de Zarina. (474 DVTh, Savoir, le Sefira n’est pas un Sefira. Le Zarina n’est pas un Zarina. Sous un aspect, l’enfant de Chokmah et Binah ; sous un autre, la 8^e tête du Dragon Courbé, qui se redressa quand l’Arbre de Vie fut foudroyé, et que Macroscopus envoya Cherubim contre Microscopus. C’est le démon que les religions purement intellectuelles ou rationnelles prennent pour Dieu.)

Le meurtre physique dura 131 minutes. (131. SMAL, Satan, ainsi nommé, mais en réalité Samael, accusateur des frères. Samael remplit une fonction très utile ; il est le scepticisme, qui accuse intellectuellement ; la conscience qui accuse moralement et même cet accusateur spirituel, placé sur le Seuil, sans qui le sanctuaire pourrait être profané. Nous devons le vaincre, il est vrai ; mais comment pourrions-nous l’offenser et le blâmer, sans l’offense et le blâme de Celui qui l’a mis à cette place ?)

Ses gants et son imperméable restèrent dans son appartement pendant 3 jours et 2 nuits. 61 heures environ. Se souvenaient-ils du corps de Zarina ? *Weltlos*.

34

Il inséra une nouvelle cassette dans la caméra et ouvrit un livre qu'il avait déposé près du couteau. Zarina le regarda de près à travers ses yeux mi-clos. « Ulysse ne se serait pas considéré comme vengé, à moins que les Cyclopes n'aient compris à la fois par qui et pourquoi il avait été rendu aveugle, dit-il. J'ai un de vos livres. Voulez-vous que je vous en lise un passage » ?

« J'ai un livre de ta bibliothèque, dit-il. Tu veux que je t'en lise quelques pages ? »

Certaines pages étaient cornées. « 'Le Seigneur a annoncé que notre vie après la mort sera semblable à celle des anges. La nature angélique a pour particularité d'être étrangère au mariage ; par conséquent, la grâce de cette promesse a déjà été reçue par celui qui a non seulement mêlé sa propre gloire au halo des saints, mais qui, par une existence immaculée, a imité la pureté de ces êtres incorporels. Si la virginité peut nous valoir de telles faveurs, quels mots sont aptes à exprimer l'admiration d'une grâce si élevée ? Quelle autre aptitude de l'âme serait assez grande et précieuse pour souffrir la comparaison avec cette perfection ?' »

Il jeta un regard sur sa prisonnière. Son visage était aussi immobile que son corps. Il tourna plusieurs pages.

« 'Un jardin clos est Ma sœur, Mon épouse, un jardin clos, une fontaine scellée. Le Christ dit cela à l'Eglise qu'Il désire vierge, sans tache, sans ride. La virginité est un jardin fertile qui peut porter beaucoup de fruits odorants. Un jardin clos, parce qu'il est fermé de partout par le mur de la chasteté. Une fontaine scellée, parce que la virginité est la source, l'origine de la modestie. Elle doit garder inviolés les scellés de la pureté, de la source où l'image de Dieu se reflète, puisque la pureté et la simplicité s'accordent aussi avec la chasteté du corps.' »

Il ferma le livre, le reposa et tira une feuille de papier de la poche gauche de son pantalon. « En contact avec le sang menstruel, les fruits se rabougrissent, le jus des grappes de raisin tourne à l'aigre, les herbes s'étiolent et meurent, les arbres perdent leurs fruits, la rouille ronge le fer, l'air s'obscurcit. Si un chien le lèche, il est certain d'attraper la rage. Le sang menstruel pollue le monde. Ainsi s'assombrit le ciel quand une épaisse fumée s'échappe d'un puits de pétrole enflammé. (Grâce à cette touche personnelle, il rajeunit le traité d'Isidore de Séville composé au VIIe siècle.) Le macadam, qui résiste au fer et à l'eau, se dissout immédiatement au contact de ce sang. »

Elle se mit à glousser. Il roula en boule le papier et le jeta à terre.

« Tu t'es toujours conduite comme une petite fille qui a la bougeotte et ne peut rester assise tranquillement sur les genoux de son père. Elle glisse à terre, se dirige vers la balle qu'elle avait oubliée sur le tapis au début de l'après-midi ; elle saisit la balle et vous la lance à la figure. Et quand vous vous plaignez ou si vous la grondez, elle dit que vous étiez censé attraper la balle et la relancer. 'Que veux-tu dire ?' lui demandez-vous. Mais elle ne répond pas. Son attention s'est reportée sur le chat qui joue sur le tapis avec une pelote de laine. Et alors, vous vous rendez compte qu'elle joue avec la partie la plus intime de votre cerveau, avec votre cortex. Tu es encore en train de jouer avec mon cortex, avec mon âme, avec ma vie.

- Je ne me soucie pas de ta vie, dit-elle.

- Tu es toujours une petite fille, ma petite fille. Ou une chatte qui joue avec une pelote de laine. Ou une chatte qui joue avec une souris. Mais cette fois la souris va gagner. J'ai un ami qui joue avec sa chatte. Le jeu s'appelle 'le bouchon'. La chatte sent les bouchons quand il ouvre des bouteilles. D'après lui, elle arrive à reconnaître le son du bouchon qu'on retire d'une bouteille. Immédiatement, elle s'approche de lui. Et il lui montre le bouchon. Et la chatte saute pour attraper le bouchon. Apparemment, elle arrive à distinguer entre les différents bouchons. Bourgogne, Côtes du Rhône, Bordeaux. Après plusieurs sauts, elle arrache le bouchon des doigts de son maître et s'enfuit avec le bouchon dans sa bouche. Le maître l'appelle. Elle obéit à son ordre. Le maître extrait le bouchon de sa bouche et le met sur la table, près de la bouteille. Alors tu vas chercher le bouchon à quatre pattes et tu le rapportes dans tes dents.

- Tu es fou. Laisse-moi partir.

- Shakespeare introduit des scènes comiques dans ses tragédies pour laisser aux spectateurs le temps de respirer. Scènes comiques, scènes de mort. Sont-elle identiques ? Les tragédies de Shakespeare sont des comédies. Et les comédies de Shakespeare des tragédies. Tu m'entends ? Tu as vu le film *Docteur Mabuse* ? Fritz Lang, merveilleux cinéaste. Le docteur Mabuse hypnotisait ses patients. Pas seulement ses patients - tout le monde ! Il hypnotisait les humains pour les faire agir contre leur volonté. Une solution très ingénieuse à notre problème. Voilà le bouchon que j'ai choisi. »

Il sortit le bouchon de la poche droite de son pantalon et le lança à travers la pièce. Le bouchon rebondit sur un mur et tomba sur le tapis. D'un geste précis et grave, il desserra les nœuds qui enserraient les chevilles et les poignets de Zarina. « Mets-toi à genoux et rampe ! ordonna-t-il. Si tu rapportes le bouchon dans tes dents, je te laisse partir et tu rejoindras ton mari qui attend. »

Zarina rapporta le bouchon.

« Les chats ne sont pas autorisés à jouer avec les bouchons. Il la regardait avec désapprobation. Quand t'ai-je autorisée à jouer avec ce bouchon ? Je n'ai rien dit à ce sujet, autant que je sache. Je t'ai montré le bouchon, c'est tout. 'Regarde comme c'est beau', j'ai dit. Je voulais que tu l'admires. Et toi, que fais-tu ? Tu arraches le bouchon de mes doigts.

- Je n'ai rien fait, dit-elle.

- Les chats d'aujourd'hui ont si peu d'égards et de savoir-vivre. N'oublie pas que je suis ton maître. La prochaine fois je te mettrai au coin. Tu peux regarder le bouchon, mais tu n'es pas autorisée à le tripoter. Les bouchons ont un autre destin. Penses-tu que les viticulteurs et les négociants...

- Je n'ai rien fait, dit-elle.

- Les bouchons ont une autre mission. Ils gardent le vin dans les bouteilles. Et ils gardent le vin en vie pendant de nombreuses années, pendant des siècles. Et ils gardent le vin à l'intérieur. Même si tu inclines une bouteille de vin, rien n'en sortira. C'est grâce aux bouchons que nous avons des vins de garde. Parce que nous pouvons garder les bouteilles dans nos caves. Les bouteilles dorment dans nos caves. Et personne ne dort debout. Toi, dors-tu debout ? Bien sûr que non. Tu te couches et tu fermes les yeux pour faire un rêve agréable. Il y en va de même pour les bouteilles de vin. Elles font de beaux rêves dans nos caves, et les bouchons protègent leurs rêves des intrusions malencontreuses. Comprends-tu maintenant ton erreur, ta gaffe ? Je ne pense pas que tu l'aies fait exprès, sinon je t'aurais déjà mise au coin. Simplement, tu ne sais rien sur les bouchons. Tu en as aperçu un, et tu t'es mis dans la tête que tu pouvais le tripoter dans ta bouche. Mais tu as fait une bêtise. Tu en conviens ? Tu l'admetts ou non ? Fais-moi un signe, si tu ne veux pas parler. Un signe de tête. Pourquoi ne fais-tu aucun signe ? Bon. Voyons si tu m'as compris ou pas. Je laisserai tomber ce bouchon sur le tapis. Comme par hasard. Je ne veux pas que tu le tripotes. Le bouchon glissera entre mes doigts et tombera sur le tapis, près de tes pattes. Ne le ramasse pas. Si tu le ramasses, je te mettrai au coin. Et j'en déduirai que tu es une chatte stupide et vulgaire. »

Zarina ramassa le bouchon.

« Pourquoi le tiens-tu comme un morceau de bois ? comme un chewing-gum ? Je m'aperçois que tu n'es pas aussi intelligente que je le pensais. Tu es assez stupide, en fait. Inutile de te parler. Tu ne comprends rien. Sens ce bouchon. Que sent-il ? Le bouchon sent le vin. Le bouchon était dans une bouteille de vin. Pas au fond de la bouteille, évidemment. Dans le goulot. Le bouchon est resté dans la bouteille pendant de nombreuses années. Le bouchon était fidèle à la bouteille jusqu'à ce que je sois venu et que je l'aie retiré avec un tire-

bouchon. À quoi ressemble un tire-bouchon ? En voilà un. Je ne te laisserai pas jouer avec parce que tu pourrais abîmer ta petite bouche. Mais je te laisserai jouer avec le bouchon. La bouteille n'en a plus besoin. De toutes façons, la bouteille ne peut ni pardonner ni oublier la trahison du bouchon. Le bouchon a fait l'amour avec le tire-bouchon. Et la bouteille ne l'aime plus. Je n'en ai plus l'usage non plus. À la différence de beaucoup d'amateurs de vin, je ne collectionne pas les bouchons. Alors tu peux jouer avec lui si tu veux. Quelques minutes. C'est bientôt l'heure de se mettre au lit. Non, non, non. Tu pourrais jouer comme ça avec un bouchon de Bourgogne. Et le bouchon que tu as entre les dents est un bouchon de Bordeaux, aucun doute n'est possible. Tu n'as qu'à sentir le bouchon. Sors-le de ta bouche, remets le par terre et sens le. Sens le bouchon ! Un bouquet de Bordeaux caractérisé. Et tu le prends pour un bouchon de Bourgogne. Tu pourrais traiter comme cela un bouchon du Piémont, mais pas un bouchon de Bordeaux. Jamais. »

Il parlait, parlait. Il tenait le bouchon au-dessus de la tête de Zarina ; elle sautait de plus en plus haut. Finalement, elle arracha le bouchon de ses mains, et il pressa ses mains sur sa bouche si violemment qu'elle recracha le bouchon et cria d'horreur. « Mauvaise fille, dit-il. Pourquoi veux-tu avaler le bouchon ? Il n'y a que les chats qui peuvent les avaler. Et seuls les chats ont droit de jouer avec les bouchons. C'est le but suprême de leurs vies. Ils ne sont pas obligés de manger des souris : il y a assez de souricières dans le monde pour venir à bout de la surabondance des souris. Les chats ont été créés par le Tout Puissant dans le seul but de jouer avec les bouchons. Mais on défend aux humains de jouer avec les bouchons. Ils peuvent les pousser dans des bouteilles et les extraire des bouteilles. Ils peuvent aussi les collectionner. Mais en aucune circonstance ils n'ont la permission de jouer avec les bouchons. Si je te surprends encore à jouer avec les bouchons, je te mettrai au coin. »

Après quelque temps, il changea d'idée et la laissa jouer avec les bouchons et même les manger. Et il commença à ouvrir des bouteilles, l'une après l'autre. Et il fit tomber une multitude de bouchons sur le tapis. Et elle rampa à quatre pattes derrière ces bouchons qui ne cessaient de rouler loin d'elle : il leur donnait des coups de pied. Et il lui donnait une tape de temps à autre. Il marchait à côté d'elle, en lui tapant sur le derrière. Et il lui ordonnait de saisir un de ces bouchons dont le nombre grandissait vite et régulièrement, comme s'il y avait eu 5 bouchons dans chaque bouteille de vin. Et elle obéissait à ses ordres. Et il lui ordonnait de les mâcher et de les avaler. « Tu n'as pas le droit de boire de vin, mais tu as le droit de manger les bouchons. N'est-ce pas merveilleux ? Elle mangea plusieurs bouchons et ressentit dans son estomac une douleur atroce. Ton estomac te fait-il mal ? demanda-t-il. C'est un bon signe. De

toutes façons ça fait partie du jeu. Tu sais comment j'appelle ce jeu ? 'Brûlure d'estomac'. Un joli nom, n'est-ce pas ? Brûlure d'estomac. Ou 'Ulcère'. Que préfères-tu ?

- Tu avais promis de me laisser partir, dit-elle.

- Certains chats sont plus intelligents que les chiens. Toi, par exemple. En dépit de mes accusations, tu es une chatte très intelligente.

- Tu as dit que j'étais stupide. Pourquoi ne te débarrasses-tu pas de cette chatte stupide ? Tu pourrais me donner à tes voisins, à l'un de tes amis. Un beau présent, surtout si tu penses que je ne suis pas stupide.

- 'Comme nous sommes des êtres humains, il nous convient mal de rire des infortunes de l'humanité. Nous faisons mieux de les déplorer', dit Démocrite. Et il dit que ceux que nous prenons pour nos amis sont souvent nos pires ennemis. Et il y a des lames de rasoir et des canifs dans les poches de ceux qui nous caressent. Pourquoi t'es-tu moquée de moi ? Pourquoi t'es-tu moquée de moi si méchamment, avec une telle perversité ?

- *Why don't you let the cat out of the bag ?*

- Je pourrais t'enfermer dans un sac, dans une cage. Sans nourriture, sans eau. Juste un peu de salade verte et la rosée de mes fleurs. Je ne dois pas te priver complètement de nourriture. En infléchissant les désirs de ta chair, je te laisserai assez de force pour lire les Ecritures et les lettres de saint Jérôme, chanter des psaumes et observer les vigiles.

- Respectes-tu cette diète toi-même ? Je commence à en voir les résultats.

- D'ailleurs, je n'étais pas aussi crédule que tu le pensais. Et j'ai perdu ma virginité avant ton entrée au lycée. Notre professeur, Barbara, avait environ 24 ans. Elle était très stricte. Tu t'en souviens ? Un jour, elle vient dans la salle de classe au moment où je suis en train d'embrasser ma petite amie en lui caressant les seins. Barbara nous ordonne à tous deux d'aller dans le bureau du proviseur. Je continue de l'embrasser. Barbara s'avance vers nous et me prend par les cheveux. Une bataille s'ensuit. Je l'attrape par son chemiser et je l'écarte en arrachant les boutons qui révèlent un soutien-gorge noir. Je commence à la déshabiller - d'abord les chaussures, et les chaussettes, puis la jupe. Je déboutonne sa jupe et j'ouvre la fermeture éclair. Combien d'amants avais-tu à cette époque ? Je voudrais les mettre tous dans une seule pièce. Ou dans un seul compartiment. Ou dans un train ivre. *A runaway train*. Dans le train que j'ai pris cette nuit-là. Je les laisserais mourir de faim peut-être. Non. Je les déposerais seulement quelque part... sur une voie lointaine, couverte d'herbe, ne conduisant nulle part. Dans un pays sans nom.

- Je n'ai jamais trompé mon mari.

- Nous sommes tous des pantins, tous. Et toi aussi, tu es une marionnette, ma Zarina. Tu ne vois pas les ficelles ? Je les tire ici, juste en face de toi. Pas derrière ton dos, comme tu pourrais le penser. Je te fais monter et descendre. Docilement. Tu es un ballon qui s'envole, mais je te fais redescendre. Tu tombe à pic et je te piétine. Oui ma chérie. Je te piétine, je t'écrase sous mes pieds ! Je te piétine à mort. Une tentative de la dernière heure pour sauver le monde ! »

35

Une autre cassette. Elle apparaît à l'arrière-plan, sur le lit. Elle gémit et se trémousse. Il tient une feuille de papier.

« Faire durer le plaisir - expression typiquement française. Les plaisirs courts ne comptent pas : ils sont trop courts en comparaison de la longueur et de la profondeur de notre vie. Ils sont sans signification, sans valeur. Votre salle à manger n'est pas une station service. Vous n'êtes pas censé vous nourrir. Vous êtes censé vous offrir des plats délicieux, inoubliables. Vous êtes supposé passer 2 ou 3 heures à table, même si vous restez à la maison. Il en va de même pour mon rituel de purification. La mort au ralenti. La longueur et la profondeur de la mort. Interrogé par un journaliste de la télévision, un prédicateur affirmait que le bonheur, comme état d'esprit, était étranger aux meurtriers, sauf quand ils pouvaient regarder goulûment leurs victimes se trémousser dans d'effroyables tourments. À son avis, le bonheur consistait à vivre en parfaite harmonie avec la nature, avec Dieu qui féconde les océans et les arbres. 'Ceux qui ne ressentent pas cette harmonie ne sont pas heureux', concluait-il. Les meurtriers vivent en harmonie avec la face sombre, cachée de la nature. La mère nature. Elle tue en réduisant ses fils et ses filles à l'insignifiance des cendres, de la poussière. Elle regarde ses enfants s'éteindre. La nature est saturée de sang, et son impassibilité n'est pas synonyme de dégoût et de nausée. Les assassins sont vulnérables : leur mémoire peut occasionnellement leur donner une nausée de terreur. La Nature n'a pas de conscience, pas de mémoire, pas de nausées. La Nature a des yeux, une multitude d'yeux. La Nature regarde ses victimes sans intérêt particulier mais avec des regards appuyés. Je ne suis pas un meurtrier qui tue pour le plaisir de tuer, pour le plaisir de répandre le sang humain en grande quantité. Je ne partage pas le point de vue des meurtriers politiques ou lucratifs dont les fins ne justifieront jamais les moyens. Je ne souhaite pas non plus donner une leçon à l'humanité : je sais que la quantité et la qualité de l'horreur, pour employer le mot de Conrad, effacent, voilent, troublent l'aspect éducatif de mon acte. Ouvert au public comme un château de la Loire dont le propriétaire a besoin d'argent pour faire réparer son toit, mon intimité

maculée de sang sera perdue pour des êtres humains qui continueront leurs travaux diurnes, leurs angoisses nocturnes - comme si de rien n'était. Après tout, je ne laisserai pas de traces. Aucune. »

36

*Celui qui se repent de ce qu'il a fait est deux fois
misérable ou impuissant.
Spinoza, Éthique*

Il n'éprouva pas de remords. Aucune larme ne mouilla ses prunelles, pas même lorsqu'il se pencha sur le corps de Zarina, à l'imitation du baiser d'Othello ou celui d'Orson Welles.

« Un ange... un habitant du monde de Jezira... un être incorporel enveloppé dans un vêtement lumineux... si différent du monde d'Assijah... le monde de l'action, le monde de la matière. Elle fut la femme de Samael, une femme débauchée. »

37

« Le veau d'or, dit-il gravement, en ouvrant un autre livre. 'Je maintiens obstinément que le martyre est un bien, exigé par Dieu qui pareillement interdit et punit l'idolâtrie. Car le martyre combat l'idolâtrie et s'y s'oppose. Combattre le mal et s'y opposer ne peut être que bon. L'art de guérir possède manifestement une apparente cruauté, en raison de la lancette, et du fer brûlant, et de la chaleur de la moutarde. Pourtant, être incisé, brûlé, tiré et battu, n'est pas en l'occurrence un mal, car il occasionne des souffrances salutaires ; on ne doit pas non plus le refuser seulement parce qu'il afflige, mais parce qu'il afflige inévitablement, s'il est exercé. La bonne accumulation est l'apologie de l'atrocité du travail. En bref, cette femme qui hurle, râle, et braille entre les mains d'un chirurgien rempli d'or ces mêmes mains, et proclame qu'ils sont les meilleurs praticiens et n'affirme plus qu'ils sont cruels. De même les martyres se déchaînent, mais pour leur salut. Dieu aura aussi la liberté de guérir au bénéfice de la vie éternelle par le feu et l'épée, et tous les moyens douloureux.' »

Il referma le livre, le laissa tomber à terre, se rendit à la cuisine puis retourna dans la chambre, portant une boîte d'allumettes. « Brûlons le passé. Je n'en ai pas besoin. Et toi ? Il y avait un empereur en Chine. Je ne me rappelle pas son nom. Je brûle déjà le passé dans ma mémoire. Une partie de ma mémoire. Et tôt ou tard, je serai obligé de brûler ta trahison, ton crime. Non, j'ai une meilleure idée. Il y avait un empereur en Chine. Du passé faisons table rase. Son idée. À un banquet impérial, un disciple de Confucius dit en substance que seules les choses modelées d'après la tradition peuvent durer longtemps. Mais l'empereur n'était pas

de cet avis, et donna ordre de détruire tous les livres en dehors des traités d'agriculture, de médecine et de divination. Nous brûlerons seulement les livres sacrés et les livres d'histoire. Nous écrirons notre propre histoire sur la proverbiale page vierge. Est-elle si vierge que cela ? Qu'importe ! Elle l'est assez pour notre usage, pour notre sale usage. Tu es Marie, une autre Marie - Marie II. La maculée conception. Ton fils sera dieu. Pas Damien, Dieu nous en préserve ! Un autre Dieu, un autre Christ – le Christ II. Le second avènement. Dans notre royaume, les vierges seront méprisées, dans notre royaume de Dieu. Chaque femme sera contrainte d'avoir plusieurs amants. Les femmes perdront leur virginité à l'âge de 10 ans. Sais-tu ce que ce nombre signifie ? La Fille, tombée et touchant les débris de ses mains. Et aussi l'illusoire enveloppe physique. La virginité est illusoire. Toutes les femmes de notre royaume mentiront à leurs maris. Et à leurs amants, bien sûr. Pour obtenir de l'argent et une place dans la société. Les femmes fidèles périront sur le bûcher. Non, j'ai une meilleure idée. Elles auront la permission de dire la vérité une seule fois. Durant les cérémonies d'adieu. Elles auront aussi le droit de mépriser leurs maris et leurs amants. Elles auront le droit de leur rire au nez. Elles auront l'obligation de leur rire au nez. Un rire forcé, tu sais. Et toutes devront prétendre être vierges. Le sirop de cassis, les rouges à lèvres et l'encre rouge seront en vente partout, dans tous les bureaux de tabac. Non, j'ai une meilleure idée. Devine ! Dans 5 jours. Jeudi. Elles n'auront pas le droit de faire l'amour à des étrangers les autres jours, les autres nuits. Seulement le jeudi. Quelle date était-ce ? Je ne me rappelle pas la date. »

38

Zarina Lenoir croit-elle en Dieu ? Ses prières quotidiennes, remarquables par leur force et leur limpidité, résonne près de son lit depuis le jour où elle apprit à reproduire la parole humaine sous ses formes les plus élémentaires. Sa mère, terrifiée par les accidents et les microbes, lui avait expliqué la nécessité de communiquer oralement avec l'Etre Suprême.

« Pourquoi ne vas-tu jamais à l'église ? demanda-t-elle un après-midi brumeux, après avoir prodigué à son corps un nombre de caresses considérables.

- Parce que je ne veux pas singer mes parents, répondit-il avec orgueil en tirant la couverture sur son épaule droite.

- Dieu appartient à tout le monde. Sans Dieu...

- Je ne tuerai jamais, se hâta-t-il de préciser, se souvenant d'Ivan Karamazov et de son argumentation.

- Naturellement, je suis sûre que tu ne le ferais pas.

- Est-ce que tu me tiendras toujours dans tes bras ? sans Dieu ? Dans 10 ans ? dans 20 ans ? dans 5 ans ?

- Je t'aime, dit-elle. Tu es mon dieu. Je t'aimerai toujours. Même si tu épouses une autre femme. »

Etais-je son Dieu ? Elle pensait que j'étais Alberich, n'est-ce pas ? En évoquant le trésor de son corps. Restons dans *l'Or du Rhin*. Je me sens chez moi dans cet opéra, mais pas dans Nibelheim au milieu des Nibelungen. Je ne suis pas non plus au milieu des géants qui convoitent Freia, la déesse de la jeunesse. *Hilf mir, Schwester! Schütze mich, Schwäher!* Pourquoi n'a-t-elle pas appelé au secours ? Sauve-moi, sœur ! Protège-moi, époux ! Va-t-elle me hanter jusqu'au restant de mes jours ? Je lui parlerai toujours. « N'ayez pas peur ! Je ne suis ni Fasolt ni Fafner. Vous savez qui je suis, n'est-ce pas ? Ne voyez-vous pas l'arc-en-ciel qui franchit le Rhin et s'étire jusqu'au château. Ne voyez-vous pas le château ? Magnifiquement éclairé par le coucher du soleil ? *Abendlich strahlt der Sonne Auge.*' Notre *Or du Rhin*, notre tragédie grecque. Je suis seulement un membre du public ou le chœur dont le rôle est d'exprimer les réactions du public à ce qui se produit dans la pièce.

Demanda-t-elle la permission de faire ses prières avant qu'il ne l'assassine près de leur lit ? S'il avait ôté les mouchoirs de sa bouche déformée, elle aurait peut-être dit quelque chose, anxieuse de transformer ses mensonges passés en quelques vérités futures, en une chasteté et une innocence éternelles. Elle se serait peut-être souvenue du Jugement Dernier.

Il ne la laissa pas parler. Elle avait prononcé trop de mots au cours de sa vie.

D'après la Kabbale, les mots sont Dieu. Les mots et les nombres.

39

Ceux qui ont abandonné la beauté tombent de l'Arbre de la Vie, car ils ne connaissent que l'hiver.

Le monde est un calice vide. Personne ne peut le remplir. Les mots sont inaudibles, les punitions sont diaphanes.

L'humanité existe et agit. Elle s'efforce de contrecarrer les projets de ses rédempteurs que l'on décore à titre posthume de la palme du martyr. Elle repousse l'intelligence et la philanthropie. Ainsi, elle fait quelque chose. Un calice n'est pas vide s'il contient une grande quantité de poison.

Vaut-il mieux lire des livres médiocres ou ne pas lire du tout ? Il était partisan de la seconde solution.

40

Il n'avait plus que 5 heures devant lui. Il avait beaucoup à faire. Il devait achever son film et sa vengeance.

Firent-ils l'amour hors champ ? Soumit-il le corps de sa visiteuse à son impatience envahissante, à sa douleur fulgurante ? Où était-il si dégoûté qu'il décida de détruire l'objet de son dégoût sans lui accorder la moindre occasion de conquérir ses sens ?

Obtint-il de Zarina qu'elle retire ses vêtements ? Etait-il désappointée ? En ce cas, il aurait eu pitié d'elle et le sentiment de pitié est difficilement propice à l'exécution parfaite d'un meurtre. La vue pathétique de son combat contre la décrépitude aurait paré ses coups, son couteau sanguinaire.

Peut-être lui enleva-t-il sa chemise et sa jupe. Peut-être le fit-elle sans son aide pour préserver la perspective — trait essentiel du voyeurisme. Et peut-être fut-il ensorcelé par sa beauté immaculée, atemporelle. Pourquoi l'assassina-t-il en ce cas ?

Faire l'amour est une activité fatigante, surtout après une longue séparation : le temps et l'espace nourrissent des désirs insatiables. L'aurait-il tuée en dépit de son épuisement ? Aurait-il conservé assez de force, d'énergie ? Ne serait-il pas devenu indifférent à son blasphème ? La fatigue physique, qui est inséparable de sa contrepartie mentale, favorise l'indifférence, l'apathie, le détachement, la réserve.

Fut-il seulement déçu par sa peau et ses seins ? Autrefois, elle avait un port de reine !

41

Un témoin de l'accusation affirma qu'il avait distinctement vu un cercle peint sur le sol de la chambre de l'accusé. « Il y avait quelques mots inscrits dans le cercle : Raphael, Rael, Miraton, Tarniel, Rex. » Mais, soit le condamné lava le sol avant l'arrivée de la police - hypothèse contredite par l'abondance de sang - soit le cercle était un fruit de l'imagination du témoin.

La manière dont il tenait le couteau était plus éloquente que n'importe quel cercle, n'importe quelle inscription, n'importe quelle incantation.

Déchiffra-t-elle la bizarrerie de sa conduite, l'étrangeté de ses mouvements avant de les ressentir physiquement, charnellement ? Soupçonna-t-elle quelque chose ? La soumit-il à la torture du pressentiment ? Elle savait qu'elle allait devenir l'ombre palpable de son couteau ; l'ombre palpable et palpitante de son châtiment.

Il répéta le mot « virginité » 41 fois. (41 AM, la Mère infertile et inculte) en l'espace de 91 minutes (91 = 7 x 13, la forme la plus spirituelle du Septénaire. AMN Amen, le plus sacré

titre de Dieu ; l'Amoun des Egyptiens). Devina-t-elle comment ce mot se liait à la pointe de son couteau ?

Le procureur compara l'accusé au protagoniste des *Chants de Maldoror*. Une autre comparaison erronée.

Du corps de sa victime l'accusé n'enleva ni les intestins ni les poumons ni le cœur. Même le foie de Zarina demeura à sa place. Et il la déflora avec un couteau de cuisine, pas avec un canif américain.

‘Un bouledogue a aussi défloré cette petite fille – avec ses dents ! cria un homme d’âge moyen. Sur l’ordre de son maître. »

Hélas, l'accusé n'avait pas de chien.

42

Le roi Egfrid épousa Etheldreada, fille d'Anna, roi d'Est-Anglie, dont j'ai souvent parlé ; c'était un homme très dévot, noble en esprit et en actes. Avant son mariage avec Egfrid, Etheldreada avait épousé Tondbert, prince de Gyrwas du Sud ; mais il était mort peu après les noces, et elle fut donnée au roi Egfrid. Bien qu'elle ait vécu avec lui pendant douze ans, elle conserva la gloire d'une perpétuelle virginité. La véracité du fait est attestée par l'évêque Wilfrid de bienheureuse mémoire, auprès de qui je me suis informé quand certains l'on mise en doute.

Bede, Histoire de l'Eglise et du peuple d'Angleterre

Il resta penché sur elle pendant une heure au moins ; il lisait le Livre de la mort.

Il ne lui ferma pas les yeux. Chanta-t-il une berceuse ? Dans les films de série noire, certains meurtriers bercent leurs victimes. Il ne le fit pas. Peut-être n'avait-il aucun désir de chanter faux.

Avait-il un désir, une intention quelconques ? « 2 heures ont dû s'écouler », songea-t-il. C'était la première pensée de sa nouvelle vie. Dans cette *vita nuova*, il eut environ 543 pensées. (543 AHIH, AshR, AHIH, « Je suis ce que je suis ». Nous ramène vers la Mère.) De nombreux cadrans l'entouraient ; ils gardaient son Temps en état de marche. Il ne les regardait pas. Emoussée, saturée de visions impies, son intuition du temps n'était pas à la hauteur : 5 heures s'étaient écoulées depuis que l'âme intacte de Zarina avait quitté son corps estropié, ensanglanté.

Il lui restait 414 minutes : assez pour réfléchir à l'éternité, à son bouquet de vieux bourgogne, à sa musique répétitive. Un vieux bourgogne, une épée indulgente, généreuse.

(414. HGVTh, Méditation, le 1 divisant le 4 maudit. Egalement AIN SVP AVR, la lumière sans limites.)

Il ne chercha pas à soulever le cadavre pour le jeter dans la Seine, pour l'enterrer dans le sous-sol de sa maison de campagne à côté d'une brouette, d'une moissonneuse hors d'usage. Et le futur procès ? Il n'y pensait pas. Il n'essaya même pas d'inventer une excuse plausible pour justifier son acte. « J'ai sauvegardé le piédestal de la race humaine. » C'était la deuxième pensée de sa nouvelle vie.

Il faut une terre ferme pour se tenir debout. Il faut des étagères pour les livres. Les jardins suspendus ne planent pas dans les airs comme des oiseaux de proie.

43

Il m'a dit qu'Egfrid avait promis de lui donner des terres et beaucoup d'argent, s'il parvenait à convaincre la reine de consommer le mariage, sachant qu'il n'y avait pas d'homme pour qui elle eût une plus haute considération. Et nul n'a raison de douter qu'une telle chose puisse se produire de nos jours, car des récits dignes de foi témoignent que le fait s'est produit à plusieurs reprises dans le passé par la grâce de même Seigneur qui a promis de rester avec nous jusqu'à la fin du monde. Car la préservation miraculeuse de son corps dans la tombe est la preuve qu'elle est restée intacte de rapports charnels.

Bede, Histoire de l'Eglise et du peuple d'Angleterre

Il était assis à côté du cadavre. Il n'avait plus rien à faire. Son assassinat mettait un terme à ses activités. Son cerveau avait perdu sa course contre le Temps. Il n'avait pas la force de vivre. Il n'avait pas la force de mourir. Mais si elle avait été vivante, il aurait eu la force de la tuer à nouveau. Plusieurs fois, si nécessaire.

43. Le nombre des orgasmes.

44

Sans effusion de sang (DM = 44) il n'y a pas de rémission.

J'ai raconté cette histoire à une femme. À la troisième personne, bien entendu. « Il était une fois, un de mes amis... » Elle n'a pas compris de quoi je parlais. « Qu'avait-elle fait, cette femme ? » Je lui ai tout expliqué en détails. « Qu'y a-t-il de si étrange ? demanda-t-elle en baissant les yeux et en tirant sur sa jupe. J'ai aussi des règles. J'en ai même maintenant pour ne rien vous cacher. Je n'étais pas vierge non plus, quand j'ai rencontré Alain-Gilles. Mais il ne m'a pas tuée apparemment. Et nous n'en avons jamais parlé, pas une seule fois. Il y a des

sujets de conversation beaucoup plus importants. Nous ne vous posons pas de questions indiscretes. Nous ne nous préoccupons pas de votre sang, de votre 'pureté'. Pourquoi auriez-vous le droit de faire l'amour à des milliers de femmes avant de daigner nous embrasser sur la bouche ? Parce que vous n'avez pas d'hymen ? C'est *votre* problème ! En fait, j'ai des règles douloureuses, longues et douloureuses. Irrégulières. Et parfois, j'en manque une. Trop de stress, vous savez. Trop de tensions pèsent sur notre famille. D'ailleurs, la couleur n'est pas la même - la couleur du sang menstruel, je veux dire. Comment peut-on confondre les deux sangs ? Inexpérimenté, crédule, balourd. Je suis d'accord avec elle. Ou faisait-il trop noir dans la pièce ? De toutes façons, les gens ne se tuent pas pour quelques gouttes de sang sur un drap. Pourquoi se soucier de ces vétilles ? Nous devons prendre soin de nos enfants. En novembre de l'année dernière, j'ai commencé à soupçonner que mon fils se droguait. Les jeunes sont souvent inconscients de l'avenir. Avez-vous des enfants ? Naturellement non. 30 ans. Il s'efforça de se retirer du monde, de l'oblitérer. Pourquoi ? à cause de cette vierge ? Il devait y avoir une autre raison, j'en suis sûre. Personne ne croirait à de telles inepties au tribunal. Un crime passionnel - oui. Mais la virginité - jamais ! De toutes façons, votre ami devrait aller voir un psychanalyste. Il s'instruirait sur les vrais symboles. »

« Mon ami est en prison », lui dis-je.

45

Y avait-il quelqu'un à assassiner ?

L'humanité est déjà morte. La stupidité a décoloré le sang humain. L'ineptie l'a privé de ses propriétés salvatrices. Les feuilletons télévisés sont écrits et regardés par des morts, par des squelettes. Ce ne sont pas même des robots. Des squelettes.

Qu'est-ce qu'un squelette dans un placard ? Un homme qui jouait à cache-cache et qui a gagné.

L'humanité joue à cache-cache plutôt bien. Mais elle n'arrive pas à trouver ce qu'elle cache.

Qu'ont-ils gagné ? quelques ordinateurs ?

Que leur reste-t-il ? leurs ombres ? Pas même leurs ombres.

Ils se sont suicidés, plusieurs fois de suite. Et ils continuent de plus belle.

On ne peut pas tuer un mort.

Il ne tua personne. Personne.

46

Appétissante et légèrement sucrée, l'odeur de son sang envahissait l'air. « Pourquoi ai-je fait cela ? Pourquoi ai-je fait cela ? Pourquoi ai-je fait cela ? Pourquoi ai-je fait cela ? Pourquoi ai-je fait cela ? » C'était la troisième pensée de sa nouvelle vie. La sonnette retentit avec violence. Il bondit sur ses pieds et se précipita vers la salle de bains. Il prit un bain et s'en alla tout nu à la recherche de vêtements virginaux. L'eau dégouttait de son corps ; elle diluait la rougeur des tapis, de la moquette.

Tandis qu'il enfilait un pyjama flambant neuf, la sonnette retentit une fois de plus. Sa violence n'avait pas décliné sous l'influence apaisante du Temps. Il décrocha sa robe de chambre et jeta un regard apathique en direction de la porte.

La sonnette continuait de retentir. Il n'avait pas besoin de répondre. Personne ne criait : « Ouvrez au nom de la Loi ! »

Il ouvrit la porte. Peut-être s'ennuyait-il de l'immobilité et du silence de Zarina.

Il vit un homme d'âge moyen et une vieille dame.

« Avez-vous le cancer ? demanda l'homme.

- Souffrez-vous ? demanda la femme. Elle semblait avoir une vision plus large de la vie.

- Sans doute, répondit-il en grimaçant. Sa dernière grimace.

- Savez vous qu'on peut guérir le cancer assez facilement ? dit l'homme en jetant un coup d'œil dans l'appartement dont la perspective était tronquée par une porte close.

- Pas si facilement, dit la femme.

- Pourquoi ne pas essayer ? L'homme se mit à ôter son imperméable. Pour Dieu, il est aussi simple de ressusciter les morts que pour nous de réveiller un enfant après une bonne nuit de sommeil. On l'asperge d'eau glacée, on lui flanque une gifle... Il ne faut pas qu'il manque l'école.

- Rappelez-vous la réponse de Jésus aux Sadducéens ? demanda la femme. Savez-vous qui sont les Sadducéens ? Ce sont les gens qui ont tenté de mettre Jésus dans l'embarras au sujet de la résurrection. Pourrions-nous bavarder dans votre salon ?

- Dans ma chambre.

- Dans votre chambre ? répéta la femme.

L'homme était déjà assis sur le canapé du salon.

- Hier, vous étiez plein de désirs et d'énergie. Aujourd'hui, vous êtes étendu sur votre lit, incapable de bouger. Que se passe-t-il ?

- Voulez-vous que je vous raconte ce qui s'est passé ? il y a 30 ans ?

- Vous êtes grabataire. Pour la vie. La vie. Que signifie ce mot ? L'homme loucha vers la femme.

- La plaque d'une cuisinière électrique n'est pas tout de suite froide quand on a coupé le courant. Elle refroidit très lentement. Nous pourrions établir un parallèle avec la situation de nos premiers parents après la chute : ils ont perdu l'accès à l'Arbre de Vie.

- L'Arbre de Vie leur communiquait la force vitale, précisa l'homme. Alors, ils ont compris le sens du verbe 'refroidir'. Et le verbe s'est fait chair... ou plutôt cadavre. Nous sommes tous à l'article de la mort. Nous sommes tous atteints du cancer.

- Les médecins ne vous aideront pas, dit la femme. Avec la meilleure volonté du monde.

- La science médicale... dit l'homme.

- Assez parlé de science, dit la femme. Personne n'y croit plus. Parlons plutôt de guérison.

- Dans un siècle ou deux, nous aurons des pilules contre le cancer - si les scientifiques tiennent leurs promesses !

- Promesse de scientifique... dit la femme.

- Selon les Ecritures, le cancer sera vaincu beaucoup plus tôt - à la fin du siècle.

- Pourquoi osons-nous l'affirmer ? dit la femme en levant 3 doigts de la main droite.

L'homme répondit à sa question tendancieuse d'une voix de tonnerre, comme s'il confondait le Christ et Zeus :

- Parce que Jésus-Christ, qui fut envoyé sur notre planète il y a plus de 1900 ans, a guéri toute sorte d'individus : boiteux, estropiés, paralytiques, épileptiques, une femme qui souffrait d'hémorragie, un homme à la main desséchée et un hydropique. Par quels moyens ? par quels massages ?

- Message, corrigea la femme. En fait, il n'utilisa ni l'hypnotisme, ni la psychothérapie, ni aucune autre sorte de thérapeutique. Ses exploits n'étaient pas dus à ses facultés, à ses connaissances ou à son discernement. Il s'agissait de guérisons miraculeuses d'origine surnaturelle.

Elle leva 3 doigts de la main gauche.

- Afin que les paroles du prophète Isaïe soient accomplies : 'Il a pris nos infirmités et supporté nos maladies', récita l'homme.

- C'était l'esprit et la puissance de son Père qui opéraient... »

47

Il se leva et fit le signe de la croix - lentement, avec une indéniable résolution.

« Un instant, s'il vous plaît ! Nous n'avons pas encore fini ! » L'homme parlait assez fort.

La porte était grand ouverte à présent. Ni l'homme ni la femme ne tournèrent la tête pour lire l'histoire de sa vie. L'homme parlait ; la femme le regardait.

« Un jour, les humains obéissants profiteront de la bonté divine. Dieu leur donnera la vie et la santé. Dieu essuiera leurs larmes ; et il n'y aura plus de mort ni de chagrin, et il n'y aura plus de souffrance. Le cancer et le sida disparaîtront à tout jamais. Dans le royaume de Dieu, sous le gouvernement du Christ à qui l'Etre suprême a confié cette tâche prestigieuse, les facteurs de mort - indissociables de notre société - disparaîtront sans laisser de traces. La tension artérielle, le stress, les crises de nerf avec leurs conséquences débilantes n'altéreront plus jamais la beauté biologique de nos analyses de sang et d'urine. Notre système immunitaire fonctionnera comme... comme...

- Comme une horloge, dit la femme.

- Comme une montre suisse. L'homme regarda son poignet gauche.

- Sains de corps et d'esprit, dit la femme, nous pourrons consacrer tout notre temps aux valeurs spirituelles... »

48

« Venez ici, murmura-t-il. Je vais vous la montrer. Vous allez voir. Qu'elle est belle ! *The Woman in a Room*. Mon meilleur tableau et le dernier, mon arc-en-ciel. Elle avait raison. – je suis Dieu, Je suis Wotan. J'atteindrai bientôt le Valhalla, enfin ».

Il était déjà dans la chambre de Zarina. Les visiteurs ne le suivirent pas immédiatement. L'homme tournait les pages de son carnet ; la femme ouvrait la bouche de temps à autre. Enfin, l'homme ferma son carnet et la femme ouvrit son sac. Elle en sortit un tube de rouge à lèvres. 3 minutes plus tard, ils pénétrèrent dans la chambre - jusqu'à la première tache de sang. Ils ne poussèrent pas de cris, mais leurs corps s'amollirent ; ils semblaient pendre à un crochet.

Qui tua-t-il en premier ? La femme. Il ramassa le couteau et poignarda la femme au milieu de la poitrine et sous l'épaule droite. L'homme laissa tomber son carnet, mais il ne se servit pas de ses mains libres, comme s'il espérait que la soif vampirique de l'assassin serait assouvie par cette ration supplémentaire de sang. (Les femmes répandent beaucoup plus de sang que les hommes. Leurs veines et leurs artères sont-elles plus longues ?)

Il cria « traîtres », s'agenouilla et porta quelques coups aux cadavres. Il ouvrit la fenêtre et montra le couteau aux passants qui ne connaissaient ni Zarina Lenoir ni son amant de jadis.

49

Blut. Blood. Le sang. L'odeur du sang humain ! Votre profession ? Meurtrier. *Blut. Blut. Blut. Blut. Blut.* Dans une langue étrangère, le sang ressemble à l'eau. *Blut. Blut. Blut. Blut. Blut.* Où est mon couteau ? Je l'ai laissé quelque part...

Le couteau gisait près de sa pantoufle gauche. Dès qu'il eut pris la peine de baisser les yeux, il repéra sa lame immaculée.

Tout est calme et mort. Calme et volupté. Tout est mort. *Tot.* Silence. Au meurtre ! au meurtre !

Personne ne cria «au meurtre», mais certains avaient vu les moulinets vantards de son couteau.

Un adolescent fureteur et un passant fataliste montaient l'escalier quatre à quatre, comme s'ils avaient mis en doute la ponctualité de l'ascenseur.

50

Ils atteignirent la même flaque de sang en un clin d'œil, mais il eut le temps de ramasser son arme infatigable et de les poignarder. (Comment avaient-ils enfoncé la porte ? une hache ? un pied-de-biche ? La porte était-elle entrouverte ?)

« Trop tard ! Vous ne la sauverez pas ! » cria-t-il à l'adolescent avant de le poignarder à l'estomac.

Il tomba sur le corps de Zarina, mais il ne répandit pas de larmes. Soudain, il oublia tout : Othello, Orson Welles, Rita Hayworth, Lulu, Wozzeck, Marlène Dietrich... Sa mémoire devint aussi blanche qu'un drapeau de reddition. Néanmoins, d'autres intrus passèrent à l'attaque. Ils agrippèrent ses bras et jambes et le mirent sur ses pieds. Entre-temps, il avait oublié comment on marche. Il se serait rappelé comment on tue si elle avait fait mine de ressusciter. Zarina.

Elle n'était plus. Zarina Lenoir. Ils ne l'enlevèrent pas tout de suite.

51

(51. AN, douleur. NA, échec. ADVm, Edom, le pays des rois démoniaques.)

Le procès fut long et assommant, malgré la satisfaction des voisins et collègues du meurtrier. Ils entendirent ce qu'ils souhaitaient entendre.

La deuxième victime du « monstre » - la vieille dame - était représentée par un cousin qui leva sa canne pour désigner le criminel au milieu des personnes honorables, comme si ses doigts étaient trop courts au regard de la longueur et de la profondeur du crime. Personne

n'entendit ce qu'il criait ; tout le monde regardait sa canne qui ne bougea pas pendant 5 minutes.

Un autre témoin éclaira les jurés et les spectateurs sur les vicissitudes de la torture dans l'histoire de l'humanité. « L'usage de la torture fut autorisé en 1252 par Innocent IV !

- On a mis Iago dans une cage. On a pendu la cage avec une chaîne, dit le frère de la troisième victime.

- Il était si jeune ! Faites quelque chose ! implora le père de la quatrième victime.

- Faire quoi ? demanda le procureur.

- Pour l'amour de Dieu, ne l'envoyez pas se prélasser à l'ombre jusqu'à la fin de ses jours. Ils ont la télévision. Et des rideaux bonne femme. »

Son portrait en cire décorait déjà le musée Grévin.

52

Il était si jeune ! Comme le disait mon ancien camarade de lycée : « Si au moins ils étaient cupides, ces jeunes ! » Il faisait allusion à une fille de 20 ans qui ne semblait apprécier ni ses meubles anciens, ni ses tableaux modernes, ni ses rubis. Elle n'avait jamais cherché à se faire épouser. « Elle est amoureuse d'un abruti laid, pingre et puant », ajouta-t-il.

Ils ne sont pas même cupides. Il y a quelque temps, un autre camarade de lycée les comparait à l'eau coulant d'un robinet de la salle de bains. « Quand le robinet est ouvert, l'eau remplit la baignoire. Quand il est fermé, elle ne remplit pas la baignoire. Elle peut aussi tomber goutte à goutte... »

Je ne veux pas qu'ils travaillent « très dur » et fassent quelque chose « d'utile » pour la société. Je ne veux pas qu'ils donnent une réponse pompeuse aux idées factices et faciles dont tant de personnes sont friandes. Mais je veux qu'ils vibrent et transmettent des vibrations. Je veux qu'ils s'appliquent et qu'ils s'amuse en mêlant frivolement sons et couleurs, paroles et gestes. Je veux qu'ils s'irritent, se révoltent, s'épouvantent, se scandalisent. Ces créatures plates, bidimensionnelles, ont-elles une perspective psychologique ?

Notre génération était pleine d'énergie. Nos sens méprisaient les spectacles et les odeurs de notre époque. Au moins essayions-nous de faire quelque chose. Evidemment, il n'y avait rien à faire.

Les adolescents ne tentent pas de changer le cours des événements. Il n'y a rien à faire et ils ne font rien. D'une certaine manière, notre génération était malhonnête et présomptueuse. Notre ton était péremptoire ; nos décisions étaient partiales et idéologiques. Mais nous ne rêvassions pas en buvant du Coca-Cola et en grignotant des hamburgers.

Comme des fantômes faméliques, ils passent au travers des murs et du Temps sans heurter leurs épaules. Ils sont diaphanes. Nul n'a entendu leurs voix.

Ce sont des mercenaires. Et ils n'osent pas remettre en question le sacro-saint progrès technologique.

53

Un témoin à charge certifia que l'accusé avait cassé sa propre télévision avec un marteau. L'envergure du crime était ainsi élargie, magnifiée, gonflée.

« C'était une répétition du meurtre, dit le procureur. Ce n'était pas sa télévision qu'il détestait - il ne se souciait pas des fils électriques et des fusibles - mais les gens qu'on y voyait. C'est eux qu'il a réduit en miettes, pas l'appareil qui était posé sur une petite table en face de son canapé. Il les a tués sans merci, un à un, en faisant voler leur tête en éclats. »

A la fin de son discours le procureur revint à la charge :

« L'accusé savait qu'il était un homme ordinaire. Il savait que ses talents n'étaient pas à la hauteur de ses ambitions. Aussi décida-t-il de faire quelque chose d'inédit pour attirer l'attention du monde sur son corps et son âme. Que pouvait-il faire en dehors de tuer, non pas une seule personne – un fait banal - mais plusieurs hommes et femmes qui, à l'inverse de lui, avaient du talent et un charme inexprimable ? Il savait que sa photographie serait reproduite à des milliers d'exemplaires dans les journaux et les magazines. Il espérait que son visage satanique assombrirait les écrans de télévision du monde entier. C'était sa seule chance d'inscrire son nom dans les annales de l'histoire qui avaient été si souvent maculées par les noms de meurtriers, de voleurs, de violeurs. Il n'hésita pas un moment. Pas une seule fois sa conscience ne le réveilla au milieu d'un rêve agréable pour tirer de ses yeux quelques larmes de repentir et de ses poumons un râle profond d'agonie. Il n'avait pas de remords ni avant le crime ni après. »

Si l'accusé avait respecté le jugement des journalistes, il aurait épousseté l'écran de la télévision au lieu de prendre un marteau.

Si vous ne respectez pas l'homme qui salue vos exploits, ses éloges ne font que vous irriter car, d'une manière ou d'une autre, ils révèlent votre parenté avec lui.

S'il avait contemplé son propre visage sur l'écran de la télévision, il aurait tout réduit en miettes - même son secrétaire et son lit. Et il se serait peut-être défiguré.

Il ne courait pas après la gloire. Quand un projecteur était braqué sur lui, il se couvrait les yeux de ses mains. Son amour pour l'ombre serait devenu proverbial s'il avait été un homme public.

Il aurait évité les yeux humains dont le rougeoiement semblait jurer avec les ombres de ses méditations. Admiratifs ou inquisiteurs, ils s'interposaient entre lui et ses songes d'une nuit d'été. « Ote-toi de ma nuit », aurait-il dit à Alexandre le Grand, s'il avait été Diogène.

Quelques proverbes vitaux manquaient à son vocabulaire : « vis et laisse vivre », « la mort n'est pas un médicament ». La stupidité le mettait toujours dans une fureur dont il pouvait difficilement garder le contrôle. Mais la stupidité liée à un complexe de supériorité provoquait une telle tension de son système nerveux qu'il devait se mordre les lèvres pour épargner ses interlocuteurs. Pas étonnant qu'il ait cassé sa télévision.

Il n'était pas tenté par le pouvoir.

Dans un article consacré au film *La Dernière tentation du Christ*, un prêtre érudit prétend que la sexualité n'est pas assez séduisante pour s'emparer de l'esprit et du corps de notre Sauveur. « Jésus Christ ne peut avoir été tenté que par le pouvoir, mais il a finalement rejeté l'offre du démon : 'Retire-toi Satan, car il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui.' »

Les hommes intelligents ne se laissent ni diriger ni dominer. Parfois ils suivent un conseil intéressant, mais leurs pensées ne se soumettent jamais à l'idéologie d'un tyran. Quand leurs jambes sont enchaînées, leur volonté prend des ailes. Et ils sont trop sceptiques pour accepter les sornettes d'un Premier ministre.

A quoi servirait de contrôler leurs corps ? L'esprit humain est une proie beaucoup plus prestigieuse.

On ne peut diriger que la foule. Mais cela en vaut-il la peine ?

54

Pour Dieu, tout est beau et bon et juste ; les hommes tiennent certaines choses pour justes et d'autres pour injustes.

Héraclite d'Ephèse, 102

« Monsieur le président ! Mesdames et Messieurs les jurés ! Au cours de ce procès, vous avez entendu de nombreux témoins. Vous avez vu leurs larmes et leurs grimaces de dégoût. Vous avez vu aussi le film d'épouvante tourné par l'accusé dans l'intimité de son appartement. Par parenthèse, mon client aime le cinéma et le football. Je suis conscient de votre indignation et de votre rage, Mesdames et Messieurs. Je comprends que certains d'entre vous brûlent du désir de guillotiner mon client. Vengeance. (*L'avocat de la défense ouvre un dictionnaire.*) 'Le fait de recueillir et de rassembler les raisins mûrs pour la fabrication du

vin.' Oh, pardon. J'ai corné trop de pages. À propos, mon client est un œnologue distingué. Vengeance... 'Vengeance : Dédommagement moral de l'offensé par punition de l'offenseur. Mon père est mort, j'en demande vengeance. Corneille. Justice sauvage et sommaire. La sanction revancharde.' (*L'avocat ferme le dictionnaire.*) Le crime et le châtiment. Nous aimons tous Dostoïevski, mais faut-il imiter les faits et gestes de ses héros ? Nous ne sommes pas russes, si je ne me trompe. Savez-vous ce que se passe en Russie actuellement ?

« Vous condamnez mon client. Vous pensez que c'est un monstre, une bête sauvage. N'allons pas trop vite en besogne ! Rappelez-vous *La Bête humaine* de Renoir ? Jean Gabin n'était-il pas le symbole de l'humanisme ? Mais admettons l'espace d'un instant que mon client est un monstre. Et bien, ce monstre ne s'est pas vengé de son offenseur - Zarina Lenoir. Non. Il ne s'est pas vengé de sa perfide amante. Voulez-vous être plus monstrueux que mon client, Mesdames et Messieurs ? »

L'avocat de la défense s'étendit un moment sur l'adolescence de Zarina :

« Son père âgé n'avait pas réussi à conserver son poste dans une compagnie d'assurance. Les problèmes budgétaires étaient fréquemment évoqués autour de la table familiale. 'Regarde ma garde-robe ! La Croix-Rouge ferait la fine bouche'... Pendant les tirades de sa mère, Zarina regardait ses propres chemisiers et ses jupes. Peu à peu, elle tourna son regard vers les vitrines des magasins. Plus tard, sans détourner son regard des vitrines, elle entraîna mon client vers... »

L'avocat de la défense lut quelques paragraphes du *Kâma sûtra*. Ensuite, il reprit son dossier.

« Au matin, la flamme vacillante du désir avait cessé de trembler, et à sa place brillait la pierre précieuse de l'amour le plus profond. Ici, pas question de lente maturation, de lent bourgeonnement. Il la contemplait avec extase ; elle contemplait les vitrines. Elle regardait aussi les autres collégiens. Même les surveillants étaient la proie de son appétit sexuel. Il ne se rendait pas compte de sa vie affective. Zarina Lenoir était une femme '*on whom he built an absolute trust*', comme dit Shakespeare à propos de Lady Macbeth. Le jury comprend où je veux en venir, je suppose. Dans des cas de ce genre, la découverte de la vérité conduit souvent à la dépression nerveuse. »

Il ajouta que son client avait souffert de dépression nerveuse 33 années durant. « 33 années ! »

Cette fois, le jury ne comprit pas l'allusion.

« Il découvrit d'abord la vérité dans son sommeil, dans ses rêves. Un jour, il l'invita chez un ami dans l'espoir qu'il finirait par surmonter sa résistance. Elle avait joué à sainte

Nitouche pendant un bon moment. Son ami les laissa seuls, malgré le spectacle d'innocence qu'elle avait mis en scène. Les mots qu'elle prononça en cette occasion ressemblaient à un chant d'innocence. (*Songs of Innocence. Songs of Experience.* Chantés par des femmes sans foi ni loi, ils se ressemblent.) Pour résumer une histoire qui dura trois heures - et l'histoire dura trois heures - elle repoussa ses avances. Elle décréta que son corps ne deviendrait sa propriété que lors de leur nuit de noces, dans leur lit de noces. 'Jusque-là, mon corps appartient à Jésus', ajouta-t-elle, comme si son corps portait à l'intérieur le cachet : 'propriété du Tout-Puissant'. Elle fit la sourde oreille à ses arguments et ses supplications ; son corps resta mort à ses caresses. 'Propriété privée, défense d'entrer'. À l'heure convenue, l'ami revient et les trouve tous deux en train de converser paisiblement sur un divan. Le rouge de la honte monte aux joues de Zarina. Elle cache son visage et sa honte dans ses mains et court à la salle de bains. Dans un murmure, mon client avoue sa défaite, sa honte. 'Vierge, hein ? lui demande son ami d'une voix moqueuse. (Un chant d'expérience.) Je la ramène chez elle.' Un geste purement philanthropique. 'J'appelle un taxi et je la ramène chez elle. Je suppose que tu n'as pas une envie folle de le faire toi-même... en ces circonstances. Attends-moi là-haut chez Pierre.' 3 heures s'écoulaient. Pendant ce temps, mon client raconte à Pierre sa longue histoire en sirotant un verre de vin. La sonnette tinte placidement. Ils sont tous deux sur le palier. Son ami lui adresse un clin d'œil effroyablement suggestif. (Un clin d'œil d'expérience.) Zarina n'a plus la force de rougir. Mon client crie et se réveille, inondé de sueur. Ce rêve aurait été prophétique s'il avait cru dans les rêves, dans leurs chants. Mais il croyait en Zarina. Il croyait en ses chants et ses danses. Elle devenait hystérique quand il la questionnait par plaisanterie sur sa loyauté et sa pureté.

« 3 autres années passèrent. Un après-midi, incapable de réprimer la révolte de sa libido, il composa le numéro de Zarina pour lui demander d'avancer l'heure du rendez-vous. La ligne était occupée. Il essaya encore ; elle était toujours occupée. Il s'habilla et sortit dans la rue pour lui rendre visite.

« Il s'arrêta sur son palier. Il entendit une voix étouffée par la porte. Sa voix. Il la reconnut immédiatement. Il adorait sa voix mystique. C'était comme la musique des sphères. Tous les autres sons paraissaient superflus et même cacophoniques. Il écoutait la mélodie de sa voix. Il ne prêtait aucune attention à *ce* qu'elle disait. Il écoutait la musique de sa voix. J'ai demandé à ma sœur d'enregistrer pour nous le monologue de Zarina. Ecoutez la mélodie et l'harmonie de sa voix. Ecoutez aussi les mots qu'elle va prononcer. (*L'avocat sort un magnétophone de son attaché-case et le met en marche.*) 'Ce coup de fil a duré près d'une heure. Mes doigts étaient enduits d'une rosée chaude et salée : je lui ai envoyé mon cri, mes

râles dans l'appareil... et je l'ai imploré de m'appeler tôt le lendemain, après le départ de Frédéric.' (*L'avocat arrête le magnétophone.*) Mon client écoutait toujours la mélodie de sa voix. *Lieder ohne Worte*. Romance sans paroles. À propos, mon client aime la musique. Comme Einstein, il joue du violon après le dîner. (*L'avocat remet le magnétophone en marche.*) 'Il a été ponctuel. Il m'a fait déshabiller peu à peu, m'obligeant à attarder ma main dans les lisières élastiques de ma culotte.' (*L'avocat arrête le magnétophone.*) Soudain, mon client s'est rendu compte que le chant de sa maîtresse n'était pas dénué de mérite littéraire. (*L'avocat remet le magnétophone en marche.*) 'A genoux sur mon divan, j'ai fermé les yeux, tandis que dans l'écouteur sa langue, sa salive diffusaient un clapotis merveilleux dans lequel je baignais mon corps, mon ventre, en passant entre mes cuisses par le renflement de mon pubis... Nadine, je suis folle, heureuse, épuisée...' (*L'avocat arrête le magnétophone.*) Mon client savait bien qu'il n'avait jamais fait l'amour par téléphone. Mettez-vous à sa place, messieurs les jurés. Vous vous tenez derrière la porte de votre maîtresse. Je dis bien - derrière la porte. Elle parle au téléphone. Vous entendez sa voix et ses paroles. Le roman-fleuve de ses aventures érotiques s'effeuille devant vous. Vous apprenez le nom de ses amants : Frédéric, Albert...

« Mon client est un pur. Entre nous soit dit, sa relation avec Zarina était sa première incursion dans *L'Empire des sens*. Tous les vendredis, Zarina lui parlait d'amour dans le parc de Versailles. Mon client est crédule. Il croyait que Zarina lui était fidèle. Ce jour-là il comprit qu'il avait tort. Il poussa un hurlement d'horreur et se mit à tambouriner sur la porte. He shrieked with horror and began pounding her door. No answer. He went home and lay on his bed, looking punched and worn.

« Un homme se rend compte que dans une salle de cinéma il est invariablement pris d'un désir irrésistible d'étrangler quelqu'un. Et un jour, il s'abandonne à son désir et étrangle le spectateur assis à côté de lui. Son avocat le fait examiner par un groupe de médecins. Ils concluent leur examen en projetant dans ses yeux une lumière à intervalles réguliers et découvrent qu'un courant alternatif de 24 cycles par seconde produit une violente convulsion dans ses membres. Et les films sont tournés à 24 images par seconde.

« Cet après-midi il y avait une sorte d'alternateur dans l'appartement de Zarina. Un alternateur sonore. Frédéric, Albert, Robert, Hubert. Il entendit les noms de ses amants. Ses pensées et ses membres se crispaient au rythme des trahisons. Mesdames et messieurs les jurés ! Le choc provoqué par la peur de perdre Zarina projeta mon client hors des sentiers pacifiques de ses habitudes. Ses pensées ne cessèrent de se mouvoir convulsivement pendant 30 ans. Enfin elles se sont immobilisées.

« La Bruyère écrit qu'une femme infidèle n'est infidèle que si vous savez qu'elle est infidèle. Mais si vous pensez que votre femme ou votre maîtresse est fidèle, tandis qu'elle vous trompe avec le premier venu, la femme en question est perfide. La Bruyère prétend que la perfidie est un remède à la jalousie. Permettez-moi d'exprimer mon désaccord, Mesdames et Messieurs. La jalousie est mieux analysée par Shakespeare dans son immortelle tragédie, *Othello*. Le Maure pense que Desdémone est infidèle, bien qu'elle clame son innocence. Ainsi à ses yeux - ou plutôt à ses oreilles - elle est la perfidie incarnée. Une courtisane qui fait semblant d'être vertueuse. Sa nature perfide le guérit-il de la jalousie ? Non. Car, 3 actes durant, Othello croit que sa femme feint la pureté, la chasteté et l'innocence. Au cinquième acte, il tue Desdémone. Permettez-moi de vous rappeler, Messieurs et Mesdames les jurés, que la jalousie d'Othello ne dure que quelques heures. Mon client dut endurer ses tourments pendant 30 ans. 'Ce qui ne peut être guéri doit être supporté.' Mais Shakespeare prouve assez brillamment que la jalousie peut être guérie. Et mon client est depuis toujours un admirateur de l'éminent dramaturge anglais. 30 ans. Même La Bruyère admet que le temps et l'espace accroissent le sentiment de l'amour. 30 ans. Et n'oubliez pas l'espace - la distance qui sépara les amants durant ces longues et pénibles années. Les physiciens nous apprennent que les particules restent en contact entre elles, quelle que soit la distance qui les sépare. Particules et antiparticules. Zarina était une antiparticule notoire. Et mon client tint le rôle de l'antihéros classique qui se retire dans sa tour d'ivoire et s'éloigne de la société pour rejoindre le monde des misanthropes, des névrosés et des épaves humaines. N'oubliez pas qu'il est resté sous antidépresseurs depuis 'le jour de la révélation'. Quand Othello se suicide, Cassio dit : 'Il avait un grand cœur.' Et Iago est torturé à mort. Au cas présent, Zarina est Iago. Ce sont ses paroles qui ont provoqué la jalousie de mon client et l'ont conduit à la folie. D'ailleurs, elle avait dit la vérité et rien que la vérité. C'était une courtisane. Pour conclure, mon client avait raison de la torturer à mort. »

L'avocat s'apprêtait à mettre en marche le magnétophone, mais il changea d'idée et se plongea à nouveau dans ses papiers. Craignant que les jurés ne soient pas convaincus par ses arguments, il opta pour la ligne de défense opposée.

« 'Il est peut-être de la nature fondamentale de l'existence qu'une connaissance absolue, totale, de la vérité est susceptible de détruire l'individu', a dit Nietzsche. Confronté à la dépravation et au vice, un adolescent vierge perd souvent tout contrôle sur lui-même et se brûle la cervelle ou tue le coupable - l'auteur d'un crime moral. Zarina, en l'occurrence. Si mon client l'avait tuée séance tenante, je suis sûr que vous voteriez l'acquittement à l'unanimité. Eh bien, Mesdames et Messieurs, il l'a tuée séance tenante. La tristesse qu'il

éprouva cet après-midi fatal réduit à néant les 30 ans écoulés entre leur séparation et le meurtre. Il écoute toujours sa conversation téléphonique. Il écoute toujours le murmure de sa voix, le sens de ses paroles. »

55

L'avocat de la défense dit que son client avait tué Zarina Lenoir sous l'impulsion du moment. Il utilisa l'expression de « démence temporaire » affectionnée des tribunaux et s'attarda un instant sur le « désir irréprouvable » de son client. « Mais il n'y avait pas de vengeance dans son cœur », ajouta-t-il. Puis il rappela aux jurés que le ressentiment et la rancune étaient le terreau idéal des crimes prémédités. « Et un meurtre prémédité ne conduit pas nécessairement au meurtre. Les vrais assassins rôtiennent leurs ennemis au-dessus de braises à demi-éteintes, ils font bouillir leur âme à petit feu. N'est-ce pas plus cruel que la mort foudroyante ? N'oublions pas que la mort met fin aux tourments de la vie. » Il brandit la lame d'acier étincelante (pièce à conviction B) dans l'air avec un moulinet belliqueux. « Ce couteau à pain, Messieurs les jurés, était la Miséricorde, l'arme du Pardon, l'instrument du coup de grâce. » Il abaissa délicatement la pièce à conviction et la plaça sur une Bible.

« L'histoire que je vais vous raconter est un Everest de cruauté et de sadisme, en comparaison duquel l'homicide de mon client est une misérable taupinière au milieu d'un alpage. C'est une histoire russe. Elle concerne un célèbre peintre qui a émigré en France au début des années 70. Il aimait une femme à Moscou. Elle aimait 4 autres hommes. Il ignorait son indifférence et ses rivaux. La femme - appelons-la Zarina II - désirait s'installer à Moscou, ce qui n'était pas une mince affaire. Comme nous le savons tous, l'Union Soviétique est la capitale mondiale de la bureaucratie. Elle était née dans un petit village sibérien et devait par conséquent épouser un Moscovite pour que son nom soit inscrit dans le registre de la ville. Il était moscovite. Il occupait un immense appartement près du Bolchoï. N'oubliez pas qu'un immense appartement - en particulier près du Bolchoï - est une rareté en Union soviétique, pays célèbre pour ses crises du logement.

« Elle lui fait donc des propositions et il lui dit : 'Oui, naturellement, je suis fou de toi.' Mais, 2 jours plus tard, il la surprend en flagrant délit sur son canapé et il réduit en miettes toutes ses peintures. Il lui téléphone le lendemain après-midi pour lui demander un dernier rendez-vous - une 'cérémonie d'adieu', comme il l'appelle. Elle accepte et ils se rencontrent sur la Place rouge. Elle est épuisée et frustrée ; il essuie ses larmes. Elle énumère les insuffisances de sa maîtrise sexuelle et admet qu'elle a eu jusqu'à 5 amants. 'Je suis femme', déclare-t-elle impétueusement, comme si elle faisait un discours à un congrès féministe. 'Et

Vassia habite aussi près du Bolchoï. 'Te souviens-tu de notre première nuit ? Il s'était mis à neiger', dit-il.

« Ils se disent adieu dans le métro. Il supplie Dieu de faire descendre le courroux du ciel sur son ancienne maîtresse. 17 ans plus tard, il prend l'affaire en main.

« Incapable de supporter la vue de la ville où il avait été ridiculisé et humilié, il s'enfuit à l'étranger et demande l'asile politique pour noyer ses lancinants souvenirs dans les bistrots parisiens. Le temps passe. Il oublie l'ignominieuse femelle qu'il avait connue dans le pays neigeux de sa naissance et parvient à peindre quelques toiles. Il devient connu en Occident et même au Japon, en Corée du sud. Le succès commercial de son art lui permet d'acquérir un duplex sur le Champ de Mars. C'est un célibataire heureux.

« Zarina II ne prospère ni dans le mariage ni dans les affaires en dépit de tous ses mensonges. En dépit ou à cause de la Perestroïka, la situation de l'Union Soviétique se détériore si rapidement que la proximité du Bolchoï n'est même plus une jouissance ou un réconfort. Zarina aime son fils unique et trompe son mari avec tous les Roméo virtuels qui passent sous son balcon, mais elle est loin d'être heureuse. Souvent, elle incinère quelques roubles et en éparpille les cendres sur les vêtements et les sous-vêtements de son mari.

« Sur ces entrefaites, son ex-amant se rend à Moscou. Ses œuvres sont présentées dans la galerie la plus prestigieuse de son versatile pays natal. Zarina vient au vernissage et se poste à côté du plus grand tableau. Leurs yeux se croisent. Il la salue. Ils échangent quelques mots. Elle s'invite à dîner. Ils entament une autre conversation où la franchise féminine s'empêtre dans des réponses de Normand. Puis il lui dit au revoir. Elle l'embrasse sur les lèvres. 'Je suis encore amoureuse de toi. Je n'ai jamais cessé', dit-elle. 'Et ton mari?' demande-t-il machinalement. 'Un abruti, un pauvre type dit-elle. Mais j'aime mon fils. J'espère que tu l'aimeras aussi. Il est violoncelliste. Il a du talent.' Elle l'embrasse fiévreusement.

« Le lendemain matin, il retourne à Paris et, une fois de plus, oublie la femme traîtresse qui s'évapore dans un passé irrévocable. Par un après-midi ensoleillé, le coup de téléphone retentit dans son appartement. 'Je viens à Paris en juin', annonce-t-elle de but en blanc. 'Tu peux habiter chez moi', répond-il.

« Mesdames et Messieurs les jurés ! Je condamne tout net le stratagème que Zarina II a employé contre son amant crédule et s'il l'avait tuée au paroxysme de son désespoir, au lieu de pleurer et de détruire ses toiles, j'aurais pris sa défense sans la moindre hésitation. Même au fin fond de la Sibérie, il doit exister un code moral interdisant aux humains de traiter à la légère la destinée de leurs semblables. L'enjeu était grand, certes - un appartement en plein

centre de Moscou -, mais il vaut mieux périr de froid au cœur de la taïga que trahir en regardant le Bolchoï.

« A la différence de mon client, le peintre n'a pas tué sa Zarina sibérienne. Son crime est bien plus cruel : il la soumet à la torture psychologique.

« Il lui fait croire qu'il est amoureux d'elle - plus que jamais ! 'Je suis en train de chercher un autre appartement au centre de Paris - plus spacieux. Ton fils a besoin d'une salle de musique, d'une acoustique professionnelle. Et je vais louer un deux-pièces pour ta sœur.' 'Une chambre de bonne suffira', répond la Zarina sibérienne. 'Et naturellement, nous aurons une villa sur la côte,' ajoute-t-il.

« Elle l'informe que son mari doit partir pour Vladivostok au début de mars. Le 7 mars, il lui téléphone pendant 5 heures et demie. Il doit prouver son amour mathématiquement pour mener à bien son projet invouable. Il sait qu'elle analysera ce coup de téléphone international en termes monétaires, qu'elle convertira sa durée d'abord en roubles, puis en dollars. Le total du bilan sur le registre de compte est si astronomique qu'elle dresse un inventaire de ses biens et s'achète des valises. Elle commence aussi à apprendre le français et l'anglais. Elle s'inscrit même à des cours du soir.

« Il lui téléphone à plusieurs reprises. Sans cesse, il esquisse le portrait de leur bonheur à venir. Il décrit leur félicité avec une telle exubérance qu'elle regrette de ne pas avoir abandonné son mari 16 ans plus tôt, juste après la naissance de son fils. 'Je rêve de notre bonheur conjugal, dit-il. Mais s'il n'est pas présent au rendez-vous ? si je te déçois ? Promets d'être franc avec moi.' 'Je promets, dit-elle. Tu réussis tout ce que tu entreprends. Toujours.'

« 'Mon ancien camarade d'école m'a appelé la semaine dernière. Il rentre à Moscou ce soir. Je lui donne quelque chose pour toi', lui dit-il 15 jours plus tard. Elle s'attend à une émeraude et reçoit un livre sur Paris couvert de gravures qui, soudain, placent leurs nouveaux rapports dans une dimension imaginaire. Elle prend peur et lui téléphone sur le coup. 'Pourquoi ne m'as-tu pas envoyé de photographies ? Ces gravures sont tellement irréelles... Est ce que je me fais des idées ? Quelles sont tes intentions ?'

« Il lui envoie un album où elle trouve des photographies de son appartement. Elles ressemblent à des gravures extraterrestres et inaccessibles. Elle essaie de convertir leur espace idéal en un lieu tangible ; elle compte les mètres carrés et les pièces, elle mesure la hauteur du plafond. Les chiffres qu'elle obtient sont trop contradictoires. Mais elle ne peut pas renoncer à sa passion pour les mathématiques.

« Le compte à rebours commence. Elle compte les heures qui séparent Paris de Moscou, la tour Eiffel du Bolchoï. 280 heures... 156 heures... Son départ est prévu pour le 15 juin. Le

13, il lui téléphone pour dire qu'il part à la Jamaïque. Le lendemain. Une exposition très importante. 'A la Jamaïque ?' s'exclame-t-elle, surprise et déçue. '2000000 de dollars. Mais si je n'y vais pas...' 'Vas-y ! Tu dois y aller !' crie-t-elle. 'Pour toi, pour ton fils. Je ne le ferais pas pour moi.'

« Elle arrive à Paris vers 13 heures et se lance à la recherche de son appartement. Après une discussion gestuelle avec la concierge, elle comprend que les immeubles parisiens ne sont pas aussi accessibles aux étrangers que les immeubles moscovites. Quelques heures durant, elle se tapit derrière une poubelle. À la faveur de la nuit, elle s'échappe enfin de sa cachette et grimpe les marches. Personne ne répond à la sonnerie. Elle ne parvient pas à ouvrir la porte au moyen de sa clef et d'un crayon.

« Le lendemain matin, elle découvre la beauté de Saint-Germain-des-Prés et de l'Ile Saint-Louis. C'est le coup de foudre. Mentalement, elle juxtapose ses 2 idoles : son fils et Paris. Elle unit les 2 images, elle fusionne l'atmosphère parisienne avec le talent musical de son fils. 'Merveilleux ! merveilleux !' répète-t-elle. 2 semaines plus tard, elle rentre à Moscou.

« Il ne l'appelle pas au mois d'août. Pourtant, d'après ses calculs, il est déjà de retour à Paris. Son répondeur automatique est bavard et glacial. Serait-il amoureux d'une Jamaïcaine ? d'une hôtesse de l'air ? d'une journaliste ? Elle consulte 5 livres sur l'Orient à la Bibliothèque Lénine et rencontre un nombre impressionnant de beautés locales.

« Il l'appelle en octobre. 'Je suis débordé en ce moment. Laisse-moi le temps de souffler. Je viens d'acheter un petit château dans le Val de Loire. Je reviens à Paris tous les 15 jours.' 'Qu'est-il arrivé ? Tu es différent', murmure-t-elle. 'Quelque chose...' 'Quelque chose ?' 'Je ne peux rien te dire maintenant. Peut-être le mois prochain.' 'Y a-t-il une autre femme dans ta vie ?' s'écrit-elle. 'Le mois prochain.' Une semaine plus tard, elle reçoit un énorme livre sur les châteaux de la Loire.

« Elle l'appelle au début de décembre. 'Je ne peux pas parler maintenant. Désolé', dit-il. 'Tu n'es pas seul ? Tu es avec une femme !' 'Désolé. Je t'appelle dimanche prochain.' Il ne l'appelle pas le dimanche. Elle l'appelle le lundi. Il rit et parle avec quelqu'un à voix basse. Elle entend des verres s'entrechoquer, tinter. 'Jeudi prochain.' Il l'appelle jeudi et lui dit qu'il l'aime. 'Il n'y a pas d'autre femme dans ma vie. Mais quelque chose est arrivé. Il nous concerne tous les deux, toi et moi. Plus je pense à l'avenir, plus je me souviens du passé.' 'Mes erreurs ?' demande-t-elle imprudemment. 'Je me moque de tes trahisons passées ou futures. Les femmes déchues ont leur charme. Pense aux *Frères Karamazov*, aux *Possédés*, à *L'Idiot*. Dostoïevski savait de quoi il parlait. Il y a quelque chose de bien plus important que

la trahison. Les symboles. Les symboles de l'âme humaine. On ne peut pas les traiter par-dessus la jambe.' 'Pour l'amour de Dieu, de quoi parles-tu ?' gémit-elle. Cette fois, elle est sincère : elle ne sait pas de quoi il parle. 'Et je ne plaisante pas. Notre avenir est en jeu', répond-il. 'Dis-moi, j'ai le droit de savoir !'

« Messieurs les jurés, elle ne sait toujours pas. Elle n'a jamais rien compris. Elle ne comprendra jamais rien. Pendant ce temps, le niveau de vie en Union Soviétique continue de chuter.

« Il l'appelle de temps en temps. Au cours de la conversation, il lui arrive d'éclater de rire sans raison apparente. 'Qu'y a-t-il de si drôle ?' demande-t-elle. Elle redoute d'autres défaites. Elle a raison. 'Je me souviens d'une histoire', répond-il. Je ne peux pas te la raconter.' Il cesse de l'appeler pendant 5 mois et elle entend à nouveau son répondeur ou un tintement de verres accompagné d'une voix féminine.

« Mesdames et Messieurs ! Ce peintre est en train de commettre un crime. Il poignarde sa victime à perpétuité. Il étrangle sa victime chaque jour, qu'il neige ou qu'il vente. Et il s'agit d'un crime prémédité. Je vous demande de comparer cette mort éternelle à une mort soudaine, miséricordieuse. La mort n'est autre que le sommeil. Un sommeil profond. Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les 16 heures ; c'est un palliatif : la mort est le remède. »

56

Ling'ring perdition – worse than any death can be at once.

Dans l'épilogue de son allocution, l'avocat de la défense évoqua les autres meurtres commis par son client. « Il n'y a pas eu d'autre meurtre à proprement parler. Mon client a tué Zarina Lenoir et personne d'autre. Il n'y avait personne dans sa vie en dehors de Zarina Lenoir, son ancienne maîtresse. En tuant les autres, il songeait au crime qu'elle avait commis, à son infidélité. Il retournait le couteau dans son corps, dans son corps perfide, déloyal, adorable. Ils étaient seuls au monde. Zarina était l'humanité. »

57

Je la tiens toujours dans mes bras. Maintenant. Son corps. Elle a ressuscité avec son corps. Ce n'est pas l'âme seule qui a reçu la raison et l'esprit. L'être humain. Un mélange d'éléments matériels et immatériels. Rien d'étonnant que nous ressuscitions avec notre corps. C'était un rêve peut-être. Pas de mort, pas de résurrection. Un rêve. Le sage commet des

meurtres en rêve, tandis que les autres le font dans la réalité, pour de bon. Un cauchemar. Non, un beau rêve, un rêve délicieux. Il fallait que je la tue, que la déflore enfin. Et le procès. Tout n'est qu'un rêve. « Mon client aime la musique. » L'histoire qu'a racontée l'avocat n'est pas la mienne. Il y avait pas mal de fausses notes dans son récit. J'aime la musique, mais je ne joue ni du violon ni du piano. L'au-delà, est-ce une ballade de Chopin – pleine de fausses notes ? Mon meurtre était une note juste. Une note claire, cristalline. Une note plaintive, triste. Ce soir, je la tuerai une fois de plus. Seul mon meurtre est réel. C'est un autre homme qui sera jugé et condamné. Mon double. C'est un autre homme qui sera mis à mort. Ma vie dépend du nombre des doubles dont je dispose. Qu'est-ce que l'immortalité ? Un nombre infini de doubles. Mais elle est unique.

Le condamné parlait à la morte. Leur relation se prolongeait après la dernière heure, par-delà le Styx. Il la caressait plusieurs heures par jour. Il était beaucoup plus tendre à distance.

Veux-tu prendre une douche ? Puis-je assister à tes ablutions dans ta salle de bains ? Puis-je t'aider en te savonnant le dos, en savourant le contact de ta peau sur laquelle glisseront mes doigts ? Lentement, lentement. Tout peut arriver dans une salle de bain. Un meurtre, un accident. Supposons que tu te casses une jambe. Beaucoup de gens tombent dans les baignoires. Un de mes amis s'est cassé le bras dans sa baignoire. Et la jambe. Et il a perdu connaissance. Il a passé 12 jours et 12 nuits à l'hôpital. Une commotion cérébrale. Et il a souffert de maux de tête pendant des mois. Il est mort il y a un an. Tu as besoin de prendre une douche après nos labeurs. *Les peines d'amour perdu*. Tu as perdu une grande quantité de sueur en transpirant, une grande quantité de sang. Tu as perdu ta virginité.

Il continua de la tuer. Après les meurtres il se sentait orphelin.

Où es-tu ? Tu n'es pas dans ma chambre. Tu n'es pas dans mon lit. Es-tu jalouse de ma fiancée ? Elle n'est pas dans mon lit. C'est elle qui t'a empêchée de venir au cœur de la nuit, avant l'aurore, avant le lever du soleil ? ou est-ce moi ? Je t'ai dit quelque chose ? Je t'ai dit que tu devais être fidèle à ton mari. Il t'aime. Il ne te trahit jamais avec ses secrétaires. Quel mari ! Tu dois être fière de lui ! C'est ce que je t'ai dit ? Je t'ai tué ? Mais la mort n'est pas un obstacle au bonheur. Nous pouvons encore être heureux. Je t'attends, ma brune déesse. Pourquoi ne viens-tu pas ? un accident ? une voiture en miettes, ton âme en miettes ? Ton âme muette. Je n'ai jamais entendu ton âme. Mais ton corps, je l'ai entendu. J'étais sourd, mais j'ai entendu ton corps. Et je l'attends maintenant. Ton âme peut rester au ciel ou aux enfers. J'ai besoin de ton corps. Et de ton sang. Les gnostiques buvaient du sang menstruel et du sperme. Marie et le Christ, l'eucharistie. J'attends ton sang dans mon fauteuil. J'ai laissé la porte

entrouverte pour entendre tes pas sur le gravier, pour entendre ta voix sur le palier. Pourquoi ne viens-tu pas ? Tu n'es pas mariée. Si ? Non, pas d'obligations, pas de liens matrimoniaux. Les Russes ne savent pas ce que le mot « mariée » signifie.

Et il continua de lire ses livres :

Alors, frappant son visage, il dit : « Avec ce visage, puis-je contempler le Seigneur mon Dieu ? Que dois-je dire de cette jeune femme ?

« Car je l'ai reçue vierge à l'extérieur du Temple du Seigneur mon Dieu, et je ne l'ai pas préservée ainsi !

« Qui m'a abusé ainsi ? Qui a commis ce péché dans ma maison et détourné de moi cette Vierge ? Qui l'a profanée ?

« L'histoire d'Adam ne s'est-elle pas accomplie en moi ?

« Joseph, La Sainte Vierge » dit-il en jetant un coup d'œil froid, reptilien, à la porte de sa cellule. 'So mari, un autre serpent. Pourquoi ne vous ai-je pas fracassé la tête il y a trente ans. Un moment plus tard, Il baissa les yeux et continua sa lecture à haute-voix :

Certes, quand Adam regarda sa chair qui s'était altérée, il pleura amèrement, versa des larmes sur lui et sur Eve, sur ce qu'ils avaient fait. Et ils marchèrent et descendirent doucement dans la grotte des Trésors.

Et quand il y parvinrent, Adam pleura sur son sort et dit à Eve : « Regarde cette grotte qui doit être notre prison dans ce monde et le lieu de notre châtiment !

« Qu'est-ce, en comparaison du jardin ? Qu'elle est étroite, comparée à l'étendue de l'autre !

Alors Adam se jeta du haut de la montagne ; son visage était déchiré et sa chair écorchée ; beaucoup de sang s'écoulait de lui et il était près de la mort.

Mais Dieu savait ce qu'Adam avait en pensée. Dieu savait qu'Adam se tuerait souvent et lui ferait offrande de son sang.

58

Son avocat n'avait pas l'intention de le laisser choir ; il aimait trop son ex-fiancée.

« Dommage, dit-il. Quel dommage, répéta-t-il. Excusez-moi. Je pensais... Un silence exceptionnel s'en suivit. Il faut plaider la démence, sinon...

Pensait-il à son prochain client ? Ils étaient assis devant une grande table rectangulaire.

- Peu importe, dit le condamné.

- Retrouvez le repos de l'âme. Pas le repos éternel, que Dieu me pardonne ! Seulement le repos. Je veux dire, ne pensez pas au châtiment. Ce n'est rien comparé à ce que le régicide Damiens dut subir le 2 mars 1757. Il fut brûlé au soufre, sa chair fut arrachée avec des pinces, ses blessures aspergées d'eau bouillante, ses membres attachés à quatre chevaux, écartelés,

coupés à la hache, détachés. Alors son corps, ou ce qui en restait, fut jeté dans un feu de joie - tout cela devant la foule !

- Peu importe, dit le condamné.

- Mais depuis deux siècles nous prenons soin de l'âme. Nous combattons les passions, les instincts, les pulsions, les effets de l'environnement et l'hérédité.

- Pourquoi n'a-t-il pas demandé au témoin de parler plus fort ? dit l'avocat.

- Peu importe, dit le condamné.

L'avocat sortit de sa poche un papier, toussa et but une gorgée d'eau :

- 'Exactement comme un homme jette ses vieux habits pour en revêtir de neufs, ainsi l'ego incarné jette ses vieux corps et entre dans d'autres qui sont nouveaux. Les armes ne le blessent pas, le feu ne le brûle pas, l'eau ne le mouille pas, le vent ne le sèche pas.'

- Je suis d'accord, dit le condamné.

- 'La mort est certaine pour celui qui est né, et certaine est la naissance pour le mort ; ainsi, sur l'inévitable je ne dois pas me lamenter.'

- Pouvez-vous m'aider ? demanda le condamné.

- 'Il y a 5 Skandhas, et il les considérerait comme vides par nature. La forme est vide, et le vide est effectivement forme. Le vide n'est pas différent de la forme, la forme n'est pas différente du vide. Est forme ce qui est vide, est vide ce qui est forme. Aussi la perception, le nom, la conception et le savoir sont-ils aussi des vides. Aussi, O Sâriputra, toutes les choses ont-elles le caractère du vide. Elles n'ont ni commencement ni fin, elles sont irréprochables et reprochables, elles ne sont ni imparfaites ni parfaites. Par conséquent, O Sâriputra, dans ce vide d'ici il n'y a pas de forme, pas de perception, pas de nom, pas de concept, pas de savoir. Pas d'œil, d'oreille, de nez, de langue, de corps et d'esprit. Pas de forme, de son, d'odeur, de goût, de toucher et d'objets.'

- Une petite faveur seulement, dit le condamné.

- Au Japon, les survivants ont leur jour de gloire. Mais, selon la tradition, ils servent de repoussoir aux vaincus qui sont idolâtrés par les historiens et la foule - 2 ou 3 siècles après leur mort. Il tapota le genou de son client. Patience, mon vieux ! tout ira bien !

- Rien qu'une petite...

- Vous n'avez pas l'air de comprendre. En France, on aime les conquérants qui renversent les Empires. Les Japonais ne voient pas les choses de cette façon : ils ont un faible pour les perdants, bons ou mauvais. Leurs héros s'étiolent sur des îles désertes ou, à l'exemple des romains, s'unissent à leurs épées - pour le meilleur et pour le pire. L'échec est une composante du romantisme, comme les larmes ou la pâleur. Et vous êtes très romantique,

d'après ce que disent les journaux. Vous avez une âme de poète. Tout coureur de jupons est poète dans l'âme. Pensez-vous qu'elle vous aime encore ? Peu importe. Ça n'a pas d'importance. Pas du tout. À propos, avez-vous déjà visité ce cimetière près de Londres ? Celui où il y a des inscriptions étranges : 'Né en 1837, il a quitté la vie le 10 juin 1909. Il a vécu 5 ans.' Vous vous rappelez ?

- Non.

- Ces morts ne comptaient que les jours heureux. Vous étiez heureux parfois. Pas avec Zarina. Peu importe. Votre bonheur appartient à l'éternité. Vous êtes immortel, pour ainsi dire. Pendant ces heures heureuses, vous avez condamné à mort le Temps. Et vous avez exécuté le Temps.

- C'est le seul meurtre que j'aie commis, dit l'accusé. Et je recommencerais bientôt. Nous devons un coq à Asclépios ; payez cette dette sans faute. »

59

L'expression « se volatiliser » s'applique à divers événements, à diverses substances – non seulement à ce qui s'évapore sans laisser de trace, de souvenir. Une étoile filante peint son agonie sur l'indifférence des nuits. Un homme se fait sauter la cervelle sans laisser un mot d'explication. Parfois, il y a des traces sur le macadam : une empreinte de pneus, une flaque de sang humain.

Combien de temps les vestiges d'un homme mort se conservent-ils dans le monde vivant ?

Supposons qu'il n'ait rien fait d'exceptionnel. Il n'a pas écrit de roman impérissable, il n'a pas tué de multimillionnaire.

Ses nombreux parents se souviennent-ils encore de lui ? Jettent-ils les yeux sur sa tombe, sur l'inscription qui porte son nom et ses dernières paroles, un cliché pathétique ? souvent ? une fois par mois, tous les 30 ans ? Leur mémoire vibre-t-elle au son de sa voix ? Ses pas les réveillent-ils au milieu de la nuit, quand le temps reflue si doucement ?

Ils ne chanta pas de chanson, il ne construisit pas de château. Son ego retomba en poussière sans graver d'inscription sur la tombe de l'humanité.

Ses sens fonctionnaient parfaitement. Son cerveau passa l'examen de l'opinion publique : personne ne l'enferma dans une maison des fous. C'était un homme ordinaire. Rien ne le distinguait de la foule de ses compatriotes en dehors d'une sensibilité excessive, presque extravagante. Qui se souvient aujourd'hui de sa droiture ? Ses collègues se souviennent-ils de

ses discours, de ses sermons ? Les femmes se souviennent-elles des fleurs qu'il leur apportait - parfois sans raison ? Il aimait les fleurs. Hélas, les fleurs n'ont pas de mémoire.

Sa chienne, peut-être, chérissait son image olfactive, mais elle précéda son maître dans la mort. Après l'accident fatal, il tenta de lui trouver un substitut ; il comprit vite qu'elle était irremplaçable.

Il aimait les animaux et les animaux ont de la mémoire - tant qu'ils vivent. Leur mémoire est si personnelle, si étroite, qu'elle ne parvient pas à s'insérer dans le monde. La mémoire des bêtes ne nourrit pas notre histoire. Elle s'écoule à l'extérieur ; elle méprise notre espace.

Faut-il aimer les animaux ou doit-on aimer les rédacteurs potentiels d'hagiographies ?
« C'était un homme digne et généreux. Il n'oubliait jamais rien. »

Tout le monde lit des mémoires. Ce genre littéraire a des tirages encore plus gros que les romans policiers et les romans de science fiction. Les gens oublient les mémoires aussi vite qu'ils les referment ; un livre fermé est très loin. Ils lisent d'autres mémoires et les oublient aussi. Et souvent, ils mettent en doute ce qui est écrit.

La gentillesse s'oublie plus vite que la cruauté. Une caresse ne laisse pas de cicatrice. Une caresse fait partie du décor de la vie, comme si elle était inhérente à la nature humaine ; la cruauté étonne en dépit de sa banalité.

Votre ancienne fiancée se marie ; le noir de votre mort blanchit du jour au lendemain. Il devient rouge, vert, jaune, bleu. Ses enfants rient et jouent sous les murs de votre cimetière. Pour eux un mort n'est qu'un soldat de plomb.

60

La peur de la mort est presque universelle. Y a-t-il quelque chose à craindre ? Les religions nous l'enseignent : l'au-delà est un palais oriental où chaque mort, tel un sultan, possède de nombreuses femmes qu'il déshabille à tour de rôle tout en regardant les jambes des danseuses tourner au-dessus des tapis. Les mille et une nuits de l'éternité. Pourquoi perdre son temps à l'intérieur du Temps ?

La vie humaine. On gratte une allumette, on allume une bougie dont la flamme vacillante projette une ombre neurasthénique sur le mur. On souffle la bougie. Y a-t-il quelque chose à raconter ?

Ceux qui peuvent s'adapter à notre terre ne glisseront pas dans les jardins boueux de l'au-delà.

61

Alors la Parole de Dieu vint vers Adam, et lui dit : « O Adam, de même que tu as répandu ton sang, de même je répandrai mon propre sang quand je deviendrai chair de ta semence ; et de même que tu es mort, O Adam, de même aussi je mourrai. Et de même que tu as élevé un autel, de même aussi j'élèverai pour toi un autel sur la terre ; et de même que tu y as offert ton sang, de même j'offrirai mon sang sur l'autel de la terre. »

Premier Livre d'Adam et Eve

61. AIN, le négatif. ANI, Ego ; ainsi le nombre paraît dénier et détruire l'Ego.

Comment l'instrument de la délivrance pénétra-t-il dans sa cellule ? à l'intérieur d'un sandwich ? Une lame de rasoir.

Il finit son dîner frugal et jeta un coup d'œil vers la porte. Les gardiens se mouvaient à l'extérieur du cercle magique de sa mort prochaine. Leur promenade vespérale était presque inaudible et tout à fait invisible. Ils étaient au courant de son suicide, mais ce n'était pas leur affaire. Ils jouaient à cache-cache avec sa mort.

Il s'allongea sur le bas-flanc et ferma les yeux. Son Temps s'étendait de plus en plus. « Combien d'années cela dura-t-il ? Que faisait-elle ? Comment ? » Il ne pouvait pas se le rappeler. Il avait oublié quelque chose.

Les trous de mémoire sont les points de suspension du passé. Grâce à leur assistance opportune, on éprouve parfois le sentiment du bonheur.

Quand se rencontrèrent-ils ? Quand se séparèrent-ils ? Plus il s'efforçait de fixer son attention sur le Temps, plus les chiffres s'échappaient, s'effaçaient, s'effiloçaient. « Dans ma jeunesse, j'aimais les mathématiques. Profession : mathématicien. Profession : physicien. Profession : biologiste. »

Che se la vita corre come il rivo fluente... Blut, Blut, Blut, Blut. Le Léthé. En l'espace d'une heure, il perdit plus de sang que Zarina. Dans des circonstances exceptionnelles, les hommes perdent plus de sang que les femmes.

Zarina III, Zarina IV, Zarina V, Zarina VI. Le fleuve issu du paradis. Son sang coule dans les veines de l'univers, parce qu'elle a été tuée partout : à Carthage, à Rocamadour, à Saint-Pétersbourg. Et tant que *l'homo sapiens* existera, elle sera mise à mort dans les mégapoles et sur les autoroutes des planètes lointaines. *Amor fati*. Zarina est immortelle.

Ses amis lui firent-ils couler un bain ? Il n'avait pas d'amis. Tout le monde était loin, au-delà du pays des merveilles de son éternité.

Pas d'eau, pas de bain. Une couverture, quelques draps. Ils devenaient de plus en plus lourds. Son corps devenaient de plus en plus légers. Beethoven. Le deuxième mouvement de la *Sonate pour piano en ut mineur*, opus 111. *Adagio molto semplice e cantabile*. L'équilibre cosmique. Restauré. La victoire des triples croches. La musique est l'amour. La musique est Dieu. Et les mots sont Zarina. Les langues humaines sont le Z de la zizanie, de la zarinanie.

La musique apporte la réconciliation entre les victimes et leurs tortionnaires ; entre les nombres. L'offenseur et l'offensé, une consonance et une dissonance, la vie et la mort, le dodécaphonisme, une multitude de rythmes. Tous les langages sont une seule harmonie - l'accord que Mozart entendit quelquefois. (Les moments les plus heureux de sa vie.) L'accord dans lequel un opéra ou une sonate était contenu ; et tout le reste jusqu'à l'autre monde où Don Juan joue sa sérénade et séduit les démons, les anges et les dieux.

Entendit-il alors cet accord ? Qui ? Il perdait son identité pour devenir tout le monde. *Désintégration de la persistance de la mémoire*. Il avait tout oublié en dehors de sa voix. Sa peau couleur d'abricot. Quand la rencontra-t-il ? Qui ? Zarina, Zarina, Zarina. Il se souvenait encore de son nom voluptueux. Il avait tout oublié, excepté sa peau couleur d'ambre, sa voix, quelques mots de sa lettre. « Dieu nous unira. Je t'attends. »

Leurs lignes parallèles étaient infinies.

